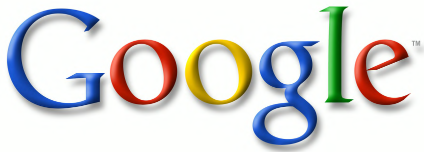
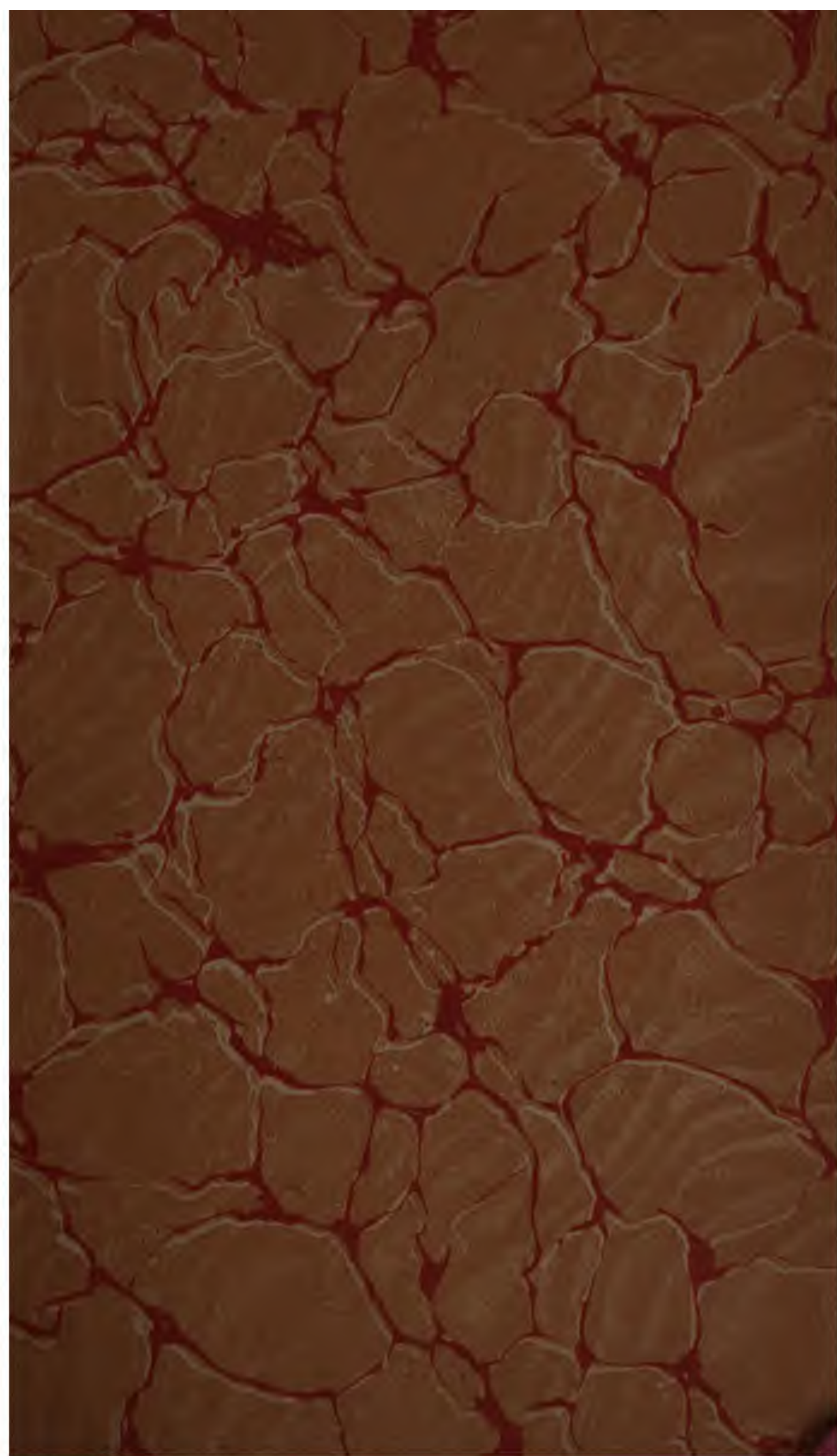






LES ALLEMANDS

SOUS LES

AIGLES FRANÇAISES

IV

Le Régiment des Duchés de Saxe

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES ALLEMANDS SOUS LES AIGLES FRANÇAISES. — Essai sur les troupes de la Confédération du Rhin (1806-1814) :

Tome I. *Le Régiment de Francfort* (avec une préface de M. Henri Houssaye, de l'Académie française, des illustrations et des cartes en noir et en couleurs), Paris, Chapelot et Ce, 1902.................................... 6 fr.

— II. *Le Contingent badois* (avec une préface de M. J. Margerand, des cartes et des illustrations en noir et en couleurs), Paris, Chapelot et Ce, 1904.................. 6 fr.

— III. *Les Saxons dans nos rangs* (avec 5 planches en couleurs, dont 4 du capitaine Rozat de Mandres, des cartes et des illustrations en noir), Paris, Chapelot et Ce, 1907.. 8 fr.

— IV. *Le Régiment des Duchés de Saxe* (avec une préface de M. Arthur CHUQUET, de l'Institut, 6 planches en couleurs d'uniformes par le capitaine ROZAT DE MANDRES, des cartes et des illustrations en noir).

— V. *Nos Alliés les Bavarois* (sous presse).

— VI. *Les soldats de Hesse et de Nassau* (en préparation).

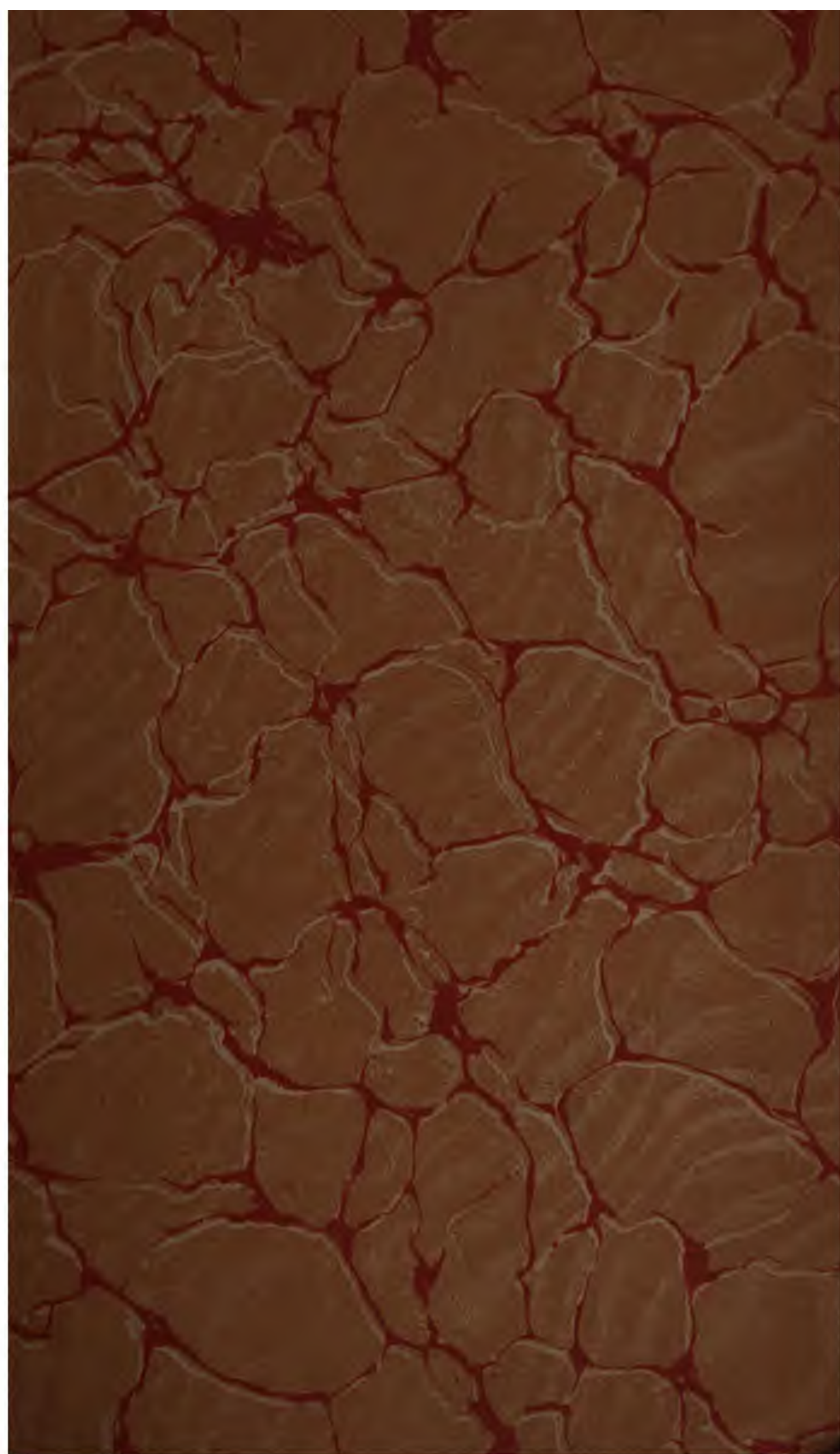
ICONOGRAPHIE DU COSTUME MILITAIRE :

Tome I. *Révolution et Empire* (avec une préface de M. Henri Bouchot, directeur du Cabinet des estampes à la Bibliothèque nationale), Paris, E. Dubois, 1901............. 12 fr.

— II. *Restauration et Louis-Philippe* (avec une préface de M. Henri Bouchot, et une aquarelle de Job), Paris, Chapelot et Ce, 1902.................................... 10 fr.

— III. *Deuxième République et Napoléon III* (avec une préface de M. J. Margerand, et une aquarelle de Job), Paris, Chapelot et Ce, 1903........................ 10 fr.

LA FRANCE EN CAMPAGNE. — Un siècle de guerres (1800-1900), cent planches en couleurs d'uniformes militaires, par le capitaine ROZAT DE MANDRES, avec de courtes notices historiques par le commandant SAUZEY, Paris, J. Leroy, 1906................ 20 fr.



LE RÉGIMENT DES DUCHÉS DE SAXE



CONTINGENT DE COBOURG

Grenadier, Tambour, Officier (1812) — Soldat (1809)

Commandant SAUZEY, de " La Sabretache "

LES ALLEMANDS

sous les

AIGLES FRANÇAISES

Essai sur les Troupes de la Confédération du Rhin

1806-1813

IV

Le Régiment des Duchés de Saxe

Avec une Préface de M. ARTHUR CHUQUET, de l'Institut



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT ET Cie

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1908



CONTINGENT DE COBOURG

Grenadier, Tambour, Officier (1812) — Soldat (1809)

LES ALLEMANDS

SOUS LES

AIGLES FRANÇAISES

IV

Le Régiment des Duchés de Saxe

PRÉFACE

Le commandant Sauzey s'est proposé de faire l'histoire de toutes les troupes de la Confédération du Rhin et dans trois volumes nets, exacts, complets, il nous a déjà présenté trois contingents allemands qui servirent pendant l'Empire sous les drapeaux français.

Le premier volume, paru en 1902, est consacré au régiment de Francfort, aux soldats du prince-primat Dalberg, qui présidait le Conseil de la Confédération du Rhin, et qui possédait, outre le titre de grand-duc, la souveraineté de la ville de Francfort. Ces soldats ont combattu en Espagne, en Russie, à Danzig, et M. Sauzey a très bien montré comment beaucoup pensaient, sentaient comme les Français; comment, lorsqu'ils sortirent d'Espagne et foulèrent notre sol, ils crurent toucher la terre natale; comment le napoléonisme était si profondément ancré dans leur âme qu'un de leurs officiers, partant pour la Russie, se vantait d'aller planter l'aigle impériale aux limites du monde.

Le deuxième volume, publié en 1905, traite du contingent badois. On y voit comment les Badois, d'abord assez gauches et timides, sont devenus braves et alertes ; après être restés sur les derrières de l'armée, après avoir assuré le service des transports et des convois, ils reçoivent, au siège de Danzig, pendant la campagne de Prusse, le baptême du feu et, dès lors, commandés par des chefs qui leur donnent l'impulsion, par le prince héréditaire de Bade et par le jeune et énergique comte de Hochberg, ils figurent dans nos rangs en première ligne dans la péninsule, à Essling et à Wagram, durant l'expédition de Russie, d'où 145 seulement — sur 4,881 — ont réchappé !

Dans son troisième volume, qui date de 1907, M. Sauzey étudie les Saxons. Il juge qu'ils se sont toujours battus avec courage lorsque les Français étaient en nombre à leurs côtés et que, livrés à eux-mêmes, en corps séparé, ils eurent fréquemment des défaillances, qu'ils ne brillèrent pas en 1809 lorsqu'ils avaient Bernadotte à leur tête — et Napoléon dit en effet qu'ils furent médiocres et qu'ils ne méritaient pas les éloges que Bernadotte leur décerna. — Mais M. Sauzey reconnaît qu'ils se distinguèrent en 1812, qu'ils montrèrent, d'un bout à l'autre de la campagne, discipline, endurance, intrépidité, qu'ils manquèrent souvent de vivres et qu'ils supportèrent « des fatigues inouïes dans un pays inhospitalier et sous le climat le plus inclément ». Il insiste notamment sur la bataille

de la Moskowa, sur la retraite, sur le rôle de Thielmann et, lorsqu'il montre, à la fin de son récit, comment les Saxons passèrent aux alliés dans la journée de Leipzig, il considère cette défection, avec une sévérité peut-être excessive, comme une déshonorante perfidie.

Le quatrième volume du commandant Sauzey, celui que nous préfaçons, a trait au régiment des Duchés de Saxe. On y trouvera les mêmes qualités que dans les volumes précédents, ces qualités que nos voisins d'outre-Vosges nomment l'acribie et l'accuratesse, que nous nommons, nous, l'exactitude et le soin. Il suffit de lire la liste des sources consultées pour se convaincre que M. Sauzey est, comme on dit, au courant, et on suivra volontiers dans ses marches et campagnes le régiment d'infanterie allemande dont il retrace les destinées.

Ce régiment est le quatrième de la division Princière ou division des princes de la Confédération du Rhin. Il comprend trois bataillons : deux bataillons de ligne (huit compagnies de Saxe-Gotha et deux compagnies de Saxe-Meiningen) et un bataillon de chasseurs ou bataillon léger (cinq compagnies de Saxe-Weimar, deux compagnies de Saxe-Cobourg et une compagnie de Saxe-Hildburghausen).

Le régiment est d'abord employé à l'investissement de Colberg : Napoléon veut éprouver ses alliés dans la guerre de siège et au sortir de cette école, les envoyer sur les champs de bataille. Mais nombre de

soldats ont déserté pour ne pas se mesurer avec les Prussiens, leurs frères d'armes d'antan.

En 1809, durant la campagne d'Autriche, le régiment des Duchés combat les insurgés du Tyrol (1). Il subit un désastre dans la vallée d'Oberau qui, depuis, s'est appelée le défilé des Saxons, la *Sachsenklemme*. Le 4 août, il marche de Sterzing sur Brixen. C'est lui qui forme l'avant-garde. Il occupe Mauls, Sack, Mittewald; il écarte les abatis établis sur la route; il s'engage entre des hauteurs escarpées à droite, et le torrent de l'Eisack, à gauche. Soudain, voici que des montagnes, à un signal donné, tombent et roulent avec la rapidité de l'éclair, des troncs d'arbres et des quartiers de roc que les insurgés ont préparés dès la veille pour écraser leurs ennemis et les précipiter dans le torrent. Ce fut une effroyable scène. Il semblait aux Saxons que les montagnes mêmes s'écroulaient sur eux. Il y eut un instant de silence; puis, au milieu des nuages de poussière qu'avait soulevés cette avalanche, éclata le cri douloureux des blessés et des mourants. Cependant, malgré les obstacles, malgré la grêle de pierres et de balles, les Saxons avancèrent jusqu'à Oberau. Le pont était brûlé et la rivière infranchissable à gué. Ils réussirent néanmoins à

(1) Je me permets de citer ici un mot de Gœthe; il écrit dans ses *Annales*, à la date de 1809, que le départ des chasseurs de Weimar pour le Tyrol fut triste et inquiétant, *traurig und bedenklich*.

refouler les paysans vers Brixen. Mais le lendemain réservait aux Saxons un nouveau revers. Le général Rouyer, qui commandait la division, avait décidé de battre en retraite vers Sterzing, parce que le maréchal Lefebvre opérait en même temps un mouvement rétrograde sur Innsbruck. Très imprudemment, il prescrivit au régiment ducal de tenir Oberau jusqu'au jour suivant. A peine s'était-il éloigné que les Saxons furent enveloppés par les montagnards. Après une résistance désespérée dans les jardins du village, le colonel d'Egloffstein, manquant de vivres et de munitions, se mit à la tête des hommes valides et se replia sur Mittewald et Sterzing. Les blessés qu'il dut laisser se défendirent à outrance dans les maisons et les granges ; au soir, ils furent égorgés par les Tyroliens ou forcés de se rendre. 24 officiers et 946 soldats tués, blessés ou prisonniers, telles sont les pertes qu'essuya dans ces malencontreuses affaires du 4 et du 5 août le régiment des Duchés. C'était presque la moitié de son monde. Toutefois, il avait acquis, comme dit M. Sauzey, une véritable réputation de bravoure, et là où il avait échoué, le maréchal Lefebvre échoua pareillement, quelques jours plus tard, avec des forces bien supérieures.

En 1810 et en 1811, le régiment opère en Espagne, mais à contre-cœur et sans être très utile. Dans les deux nuits qui précèdent son départ, à Mannheim, deux cents de ses hommes ont déserté, et il n'a plus qu'un bataillon de ligne. Ces Allemands, accoutumés

à une nourriture abondante, ne purent, en Espagne, se faire aux privations ; ils ne trouvaient rien pour vivre ; la désertion recommença ; si Napoléon, remarque le commandant Sauzey, n'avait pas envoyé d'Allemands dans la péninsule, les corps étrangers que les Espagnols et les Anglais formèrent contre la France n'auraient pas existé, car ils ne se composaient que de prisonniers et de déserteurs. Le régiment se signala pourtant à Manrésa, dans une expédition où il eut 12 officiers et 350 soldats tués, blessés ou pris, et Augereau, qui commandait en chef l'armée de Catalogne, témoigna sa satisfaction aux Allemands « pour la façon brillante dont ils s'étaient comportés ». Mais, peu à peu, le régiment saxon s'use et se fond ; les fatigues, les maladies, la misère le consument lentement ; lorsqu'il vient tenir garnison à Girone, au mois d'août 1810, il n'a plus que 650 hommes sous les armes ; lorsqu'il rentre en Allemagne, au mois de juin 1811, 32 officiers et 2,100 sous-officiers et soldats manquent à l'appel. On peut donc dire, avec M. Sauzey, que la campagne de Catalogne a presque anéanti le 4e régiment du Rhin.

La campagne de Russie, écrit notre auteur, « amène une nouvelle hécatombe de nos alliés saxons et de nouveau ils communient avec nous dans le sacrifice et dans la mort ». Fort de 2,800 hommes, le régiment saxon stationne d'abord à Hambourg et... il y fait la contrebande. Son terrain d'exercices était entre Hambourg et Altona. Les paysans bour-

raient les soldats de marchandises prohibées : ils leur mettaient du chocolat, du café, des épices dans leurs sacs, leurs shakos, leurs cartouchières, jusque dans le canon de leur fusil, et toutes ces denrées entraient militairement dans Hambourg, à la barbe des douaniers. Le régiment occupe ensuite la Poméranie suédoise. Enfin, au mois de novembre 1812, il s'achemine vers la Russie ; il est de la division Loison, cette suprême réserve qui rejoignait la Grande Armée et qui parlait toutes les langues de l'Europe.

Il franchit la frontière russe, il laisse des malades à Kovno ; il arrive le 23 novembre à Vilna ; il part de cette ville le 4 décembre. Le lendemain, à Ozmiana, il est attaqué par les Cosaques de Seslavine qui lui blessent une cinquantaine d'hommes et il voit passer Napoléon qui regagne en hâte sa capitale : Napoléon, coiffé d'un bonnet fourré et vêtu d'une pelisse verte aux tresses d'or, Napoléon « triste, mais bien portant ». Puis, se présentent à Ozmiana les débris de la Grande Armée, et la division Loison comprend qu'elle reste la seule troupe encore solide, encore organisée, la seule qui soit capable de former l'arrière-garde. Mais, dès le 7, que de soldats tombent pour ne plus se relever ! Le 8, lorsque le régiment rentre à Vilna, il a laissé plus de 600 hommes sur la neige. Le 10, il quitte Vilna et, en route, son deuxième bataillon est coupé, sabré, capturé. Il traverse la passe de Ponary, il gravit le plateau et, le soir, tout en songeant avec douleur qu'il a perdu dans cette journée

le quart de son effectif, il fait dégeler devant ses feux de bivouac le peu de pain qu'il a pu sauver. Mais il faut lire dans le livre de M. Sauzey le récit de cette lamentable retraite. Quand, au 28 décembre, à Königsberg, Murat voit défiler devant lui les troupes de la Confédération du Rhin, le régiment des Duchés ne compte plus que 550 hommes, dont la moitié n'a pas d'armes. Le roi de Naples le salue par ces mots : « Ah ! ces braves Saxons ! » et les braves Saxons répondent par le cri de : *Es lebe der Kaiser !*

Assiégés dans Danzig et incorporés dans la brigade allemande ou bataillon d'Europe, ces Saxons échappés de Russie contribuent à la défense de la place et, lorsqu'a lieu la capitulation, ils se séparent avec regret des Français, leurs compagnons d'infortune et de gloire.

Mais les duchés avaient dû fournir à Napoléon de nouveaux contingents. Au début de la campagne de 1813, un bataillon qu'ils avaient formé sous le nom de bataillon de Thuringe, fait défection à Altenbourg et lutte contre nous, avec Yorck, à la Katzbach.

Un régiment ducal appartint à la division Girard. Mais il fut, le 27 août, mis en déroute à Lübnitz par les Prussiens. Enfermés dans Magdebourg, où commandait Le Marois, les hommes désertèrent en grand nombre. Le 12 novembre, Le Marois conduisit le régiment, sans armes, en capote et en bonnet de police, aux ouvrages avancés et lui permit de regagner ses foyers ou de demeurer dans la ville ; les

soldats s'éloignèrent aussitôt. Les officiers rentrèrent dans la forteresse ; mais, trois jours plus tard, ils partaient, eux aussi, après avoir donné leur parole de ne pas servir pendant un an contre la France.

Ce quatrième tome des *Allemands sous les Aigles françaises* offre donc une utile lecture et certaines parties, comme la campagne du Tyrol et les combats d'Oberau, comme la retraite de la division Loison, sont vraiment attachantes. Souhaitons au commandant Sauzey de continuer une série si brillamment commencée et d'avoir assez de loisirs pour mener à bonne et heureuse fin cette suite d'études sur les alliés de Napoléon. Lorsqu'elle sera terminée, cette collection de volumes, si patiemment documentés et si consciencieusement faits, prendra rang parmi les plus solides publications dont l'histoire militaire du premier Empire a été l'objet. M. Sauzey fouille avec succès dans nos archives et il consulte, il cite tous les mémoires et livres allemands sur le sujet. Rien ou presque rien ne lui a échappé. C'est ainsi que, dans le présent tome, il a reproduit en entier, d'après l'ouvrage du major de Seebach, l'intéressant itinéraire des Saxons qui se rendaient du Rhin aux Pyrénées, à travers la France. Faut-il ajouter que l'auteur a grandement rehaussé la valeur de son travail par ses études sur ses sources iconographiques — il est, comme on sait, en matière de costumes militaires, un des hommes les plus versés de France — par les détails complets qu'il apporte sur les uniformes de

1806 à 1813, par des plans et des cartes, par des portraits, par des illustrations fort belles, fort bien venues, dont plusieurs sont de la main de l'excellent artiste qu'est le capitaine de Mandres ?

Arthur Chuquet.

SOURCES CONSULTÉES

Archives de la Légion d'honneur.

Archives du Musée de l'Armée.

BERNAYS (G.). *Schicksale des Grossherzogthums Frankfurt und seiner Truppen.* — Berlin, Mittler und Sohn, 1882.

BONNEAU (Commandant). *Étude de la campagne de 1809* (Cours de l'École supérieure de guerre, 1889).

Bulletins de la Grande Armée.

Campagnes de l'Empereur Napoléon (Bibliothèque historique et militaire). — Paris, 1853.

CAMPREDON (Lieutenant général). *Défense de Danzig en 1813.* — Paris, Plon, 1888.

CHARRAS (Lieutenant-colonel). *Histoire de la guerre de 1813 en Allemagne.* — Paris, Armand Chevalier, 1870.

CLAIR (R.-P.). *André Hofer et l'insurrection du Tyrol en 1809.* — Paris, Albanel, 1872.

CLAUSEWITZ (Von). *Der Feldzug von 1812 in Russland.*

Correspondance militaire de Napoléon.

COSTA DE SERDA (Capitaine). *Les troupes sociales sous le premier Empire. Opérations des troupes allemandes en Espagne, de 1808 à 1813* (Extraits du *Spectateur militaire*). — Paris, Dumaine, 1874.

Curiosité historique et militaire (*La*). Organe des amateurs et des curieux. — Paris, Dubois, 1893-1902.

FAIN (Baron). *Manuscrit de 1813.* — Paris, Delaunay, 1829.

FOUCART (Commandant). *Campagne de Pologne.* — Paris, Berger-Levrault, 1892.

GEISSLER (C.). *Geschichte des Regiments Herzoge zu Sachsen unter Napoleon mit der grossen Armee im russischen Feldzuge 1812,* von C. Geissler, ehemaligen Grossherzoglich-Weimarischen Militärwundarzte, mit 4 Abbildungen und einer Tabelle. — Eisenach, auf Kosten des Verfassers, 1840 (1 vol. in-12 de 328 pages).

JACOBS (G.). *Geschichte der Feldzüge und Schicksale der Gotha-Altenburgischen Krieger in den Jahren 1807 bis 1815,* von Gustav Jacobs, Hauptmann in Herzogl. Altenburgischen Diensten. — Altenburg, Verlag von Fr. Gleich, 1835 (1 vol. in-18 de 388 pages).

KNÖTEL (Richard). *Uniformenkunde.* — Rathenow, Max Babenzien, 1890-1907.

KNÖTEL (Richard). *Handbuch der Uniformkunde.* — Leipzig, Weber, 1896 (1 vol. in-18 de 488 pages avec 100 planches en noir).

MACDONALD (Maréchal). *Souvenirs du maréchal Macdonald, Duc de Tarente.* — Paris, Plon, 1892.

MARTINIEN (A.). *Tableaux, par corps et par batailles, des officiers tués et blessés pendant les guerres de l'Empire (1805-1815).* — Paris, Charles-Lavauzelle, s. d.

Papiers du général Vanson. — « Aperçu historique des modifications que la force armée du grand-duché de Saxe-Weimar a subies, pendant le règne de S. A. R. le grand-duc Charles-Auguste. Rédigé à l'occasion du 50e anniversaire de ce souverain, avec un supplément de 20 feuilles lithographiées. Weimar, 1825. »

PELET (Général). *Mémoires sur la guerre de 1809.* — Paris, Roret, 1826.

PELET (Général). *Des principales opérations de la campagne de 1813* (Extraits du *Spectateur militaire*).

PFISTER (Capitaine). *Histoire des troupes de la Thuringe en Catalogne pendant les années 1810-1811.* — Cassel, 1868.

RAMBAUD (A.). *L'Allemagne sous Napoléon Ier (1804-1811)* — Paris, Didier, 1897.

RÖDER VON DIERSBURG. *Denkwürdigkeiten des Generals der Infanterie Markgrafen Wilhelm von Baden, aus den Feldzügen von 1809 bis 1815,* von Freiherrn Philipp Röder von Diersburg, Grossherzoglich badischen Generallieutenant am Dienst. — Karlsruhe, Bielefeld, 1864 (1 vol. in-8° de 256 pages).

SAINT-HILAIRE (E. Marco de). *Campagne de Russie pendant l'année 1812.* — Paris, Penaud frères, 1846.

SAUZEY (Capitaine). *Iconographie du Costume militaire.* (Tome I, *Révolution et Empire.*) — Paris, Dubois, 1901.

SEEBACH (Von). *Geschichte des Herzoglich Sachsen-Weimarischen Scharfschützenbataillon im Jahr 1806, und des Infanterie Regiment der Herzöge von Sachsen in den Jahren 1807, 1809, 1810 und 1811,* von Ludwig Freiherrn von Seebach, Grossherzoglich Sachsischen Major und Kammersherrn, Ritter des Grossherzoglich Sachsischen Hausordens von Weissen Falken, der Königlich Französischen Ehrenlegion und des Herzoglich Sachsen-Ernestinischen Hausordens, etc..., mit 4 Plänen. Weimar, gedrückt auf des Verfassers eigene Kosten, Verlag von B. F. Voigt, 1838 (1 vol. in-12 de 411 pages).

THIERS (A.). *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

Victoires et Conquêtes. — Paris, Panckoucke, 1831.

LE

RÉGIMENT DES DUCHÉS DE SAXE

CHAPITRE PREMIER

LA CAMPAGNE D'IÉNA ET LES DUCHÉS DE SAXE (1806)

I. — Le duché de Weimar fournit aux Prussiens un contingent qui combat à Auerstaedt et accompagne Blücher dans sa retraite sur Lubeck.

Nous sommes à l'automne de l'année 1806 : la monarchie prussienne, emportée par un vent de folie guerrière, court au-devant des catastrophes prochaines; son armée, mise sur le pied de guerre, s'est rapprochée de la Saxe : malgré son désir de demeurer neutre, l'Électeur est obligé de céder à la pression des événements ; les Prussiens sont tout près, et l'empereur Napoléon est encore loin... Les troupes électorales saxonnes sont donc incorporées dans les rangs prussiens.

Mais tous les alliés sont bons, pour la guerre qui va commencer : une convention du 4 octobre 1806, signée du côté de la Prusse par le colonel et intendant général de Guyonneau, et du côté du duché de Saxe-Weimar par le chambellan et major de Pappenheim, met au service de la Prusse pour une durée de douze mois un bataillon de chasseurs et 40 hussards

de Saxe-Weimar : ces troupes, avec celles de l'électorat de Saxe, vont donc combattre contre l'empereur Napoléon et contre ses alliés de la Confédération du Rhin.

C'était l'établissement de cette « Confédération du Rhin » qui était pour la Prusse le véritable prétexte de la guerre : l'ancienne hégémonie autrichienne, ruinée par les victoires de la Révolution et de l'Empire, avait été remplacée par un groupement des États allemands dont Napoléon s'était déclaré protecteur : il n'y avait plus d'empereur d'Allemagne, mais seulement un empereur d'Autriche ; le Saint-Empire germanique, écroulé, avait abandonné la clientèle des petits États ; ceux-ci se tournèrent alors vers le plus puissant : et la Bavière, le Wurtemberg, Francfort, Bade, Clèves-Berg, Hesse-Darmstadt, les deux principautés de Nassau, celles de Hohenzollern et de Salm, Isembourg, Arenberg et La Leyen, par l'acte du 12 juillet 1806, s'étaient confédérés et placés sous l'efficace protection du drapeau français.

La Prusse n'a pu accepter que ces États allemands se « dégermanisent » sous l'influence française ; et pour ramener sous sa propre égide ces brebis égarées, pour les arracher à une francisation qu'elle entrevoit trop bien, elle tire l'épée du fourreau et somme insolemment la France de rentrer dans ses anciennes frontières et de dissoudre la Confédération du Rhin.

L'empereur Napoléon relève le défi. Son armée, par un double coup de tonnerre, détruit simultanément les armées prussiennes à Iéna et à Auerstaedt : la Prusse est conquise en un mois, et son roi obligé de signer la paix la plus humiliante et la plus chèrement achetée.

Le bataillon des chasseurs de Weimar eut sa part d'aventures dans les événements militaires qui se déroulèrent si rapidement pendant les mois d'octobre et de novembre 1806.

Fort de 24 officiers et de 718 sous-officiers et soldats, le contingent de Weimar défilait le 8 octobre à Erfürt devant le roi de Prusse, et entrait aussitôt dans la brigade légère d'Oswald, à la division du prince d'Orange qui faisait

partie de l'armée principale prussienne placée sous les ordres du Roi et du duc de Brunswick. La brigade d'Oswald comprenait, outre le bataillon de Saxe-Weimar, le bataillon de fusiliers d'Oswald et 5 escadrons de hussards du régiment « duc de Wurtemberg ».

Classée le 11 octobre dans le corps d'avant-garde aux ordres de Blücher, la brigade d'Oswald est le 13 au soir à Auerstaedt et prend part le lendemain à la grande bataille de ce nom, où l'armée principale prussienne formant 36.000 fantassins et 9.600 cavaliers (52 bataillons, 70 escadrons et 15 batteries) fut battue par les 3 divisions du corps du maréchal Davout, — pendant que l'Empereur mettait en déroute à Iéna l'armée du prince de Hohenlohe.

A Auerstaedt, le bataillon de Weimar perd 14 tués ou blessés, et il a ensuite l'honneur de former l'extrême arrière-garde de Blücher qui bat en retraite, talonné par les têtes de colonnes de l'armée française victorieuse ; mais il ne devait pas jouer ce rôle glorieux et ingrat jusqu'à l'inévitable capitulation qui attendait les débris prussiens.

II. — Rappel du contingent de Weimar.

Napoléon, après avoir brisé la force prussienne, avait aussitôt fait agir sa diplomatie : les Saxons prisonniers étaient renvoyés gracieusement dans leurs foyers, au lieu d'être emmenés en captivité dans l'intérieur de la France; l'Électeur se détachait de la Prusse, rappelait ses troupes, se rapprochait de l'Empereur: celui-ci, sachant que des troupes de Weimar figuraient encore dans lès rangs prussiens, les fit sommer de rentrer sans délai dans leur patrie.

Cette sommation produisit bientôt son effet : le 2 novembre, aux environs de Goldberg, le capitaine d'Arnswald arriva du grand quartier général, apportant au bataillon de Saxe-Weimar l'ordre de quitter les troupes prussiennes et de rentrer immédiatement en Saxe ; cet ordre était la conséquence

de la lettre suivante adressée par le roi de Prusse au duc de Saxe-Weimar :

Custrin, 24 octobre 1806.

Sérénissime Duc, cher et aimé Cousin,

Tout en remerciant Votre Altesse Sérénissime d'avoir jusqu'ici commandé le corps de mes troupes placé sous ses ordres, je me vois dans l'obligation de réclamer de sa véritable amitié de se démettre immédiatement de son commandement et de rentrer dans sa patrie.

M. de Wollzogen m'a rendu compte à Magdebourg que l'empereur Napoléon avait catégoriquement exigé dans les 24 heures votre rappel et le retour de vos chasseurs employés dans mon armée ; je vous prie donc de vous conformer sans retard à ce désir, comme un fidèle vassal et sujet. Le danger auquel m'exposerait un refus est visiblement considérable.

J'avais donc chargé M. de Wollzogen, ne sachant pas où Votre Altesse se trouve actuellement avec les troupes sous ses ordres, de vous faire parvenir mes intentions aussi rapidement qu'il serait possible. Il n'a pu vraisemblablement le faire jusqu'ici, et je m'empresse, en apprenant le lieu où vous vous trouvez, de vous prier de vous conformer au désir de l'empereur Napoléon dès qu'il vous sera possible, en remettant le commandement au général qui marche après vous. Pour le salut de votre pays et de votre Maison, vous prendrez les mesures que vous jugerez les meilleures, quelque contrariantes qu'elles puissent être pour vous ; je vous délie de toute obligation vis-à-vis de moi. Votre Altesse me connaît et je n'ai pas besoin d'ajouter combien il m'est douloureux de me séparer d'un allié aussi fidèle qu'Elle.

Mais ce sacrifice est nécessité, pour Elle comme pour moi, par les malheureuses circonstances présentes ; je défendrai d'ailleurs, dans les négociations en cours au sujet de la paix, vos intérêts, ceux de votre Maison et ceux de votre État comme s'ils m'étaient propres.

Je reste, en considération et en amitié, de Votre Altesse, le cousin affectueux.

Frédéric-Guillaume.

En conséquence, le bataillon de Weimar rencontrant le lendemain 3 novembre les avant-gardes du maréchal Soult près de Parchim, fit savoir aussitôt son intention de rentrer en Saxe et reçut du maréchal un itinéraire qui le ramena à Weimar le 17 novembre.

Le bataillon ne comptait plus que 8 officiers et 239 hommes.

Les officiers durent donner au colonel français Denzel,

commandant à Weimar, leur parole de ne plus servir contre la France jusqu'à la fin de la campagne. Quant à Blücher, poursuivi jusqu'à Lubeck, il avait dû mettre bas les armes le 7 novembre à Ratkau avec les 9.400 hommes qui lui restaient encore.

III. — L'Empereur admet les cinq Duchés de Saxe dans la Confédération du Rhin. — Traité de Posen (15 décembre 1806).

Napoléon n'avait pas attendu l'écrasement final de la Prusse pour pousser ses négociations avec l'électeur de Saxe : celui-ci, tout disposé à entrer dans les combinaisons françaises, ne demandait qu'à troquer son bonnet d'électeur contre une couronne de roi : il apporta donc au commencement de décembre son adhésion à la Confédération du Rhin ; arrivé à Berlin, il n'y trouve plus l'Empereur, qu'il rejoint enfin à Posen où il signe le traité du 11 décembre : 20.000 Saxons venaient augmenter nos contingents fédérés.

Quant aux cinq maisons de Saxe de la ligne Ernestine, Weimar, Gotha, Meiningen, Hildburghausen et Cobourg, l'Empereur hésita encore quelque temps sur le sort qu'il leur destinait : les supprimerait-il d'un coup de plume de la liste des maisons souveraines, comme il l'avait fait pour celles de Hanovre, de Brunswick, de Hesse-Cassel? Ou bien les conserverait-il en les attachant à « sa » Confédération? Cinq jours avant le traité qui les y fit entrer, il écrivait à Talleyrand :

« ...Mes idées ne sont pas encore bien claires sur tout cela... »

Enfin, la lumière dut se faire assez rapidement, car les cinq duchés furent admis le 15 décembre dans la Confédération par un deuxième traité de Posen.

Le chef de la maison de Saxe-Weimar, Charles-Auguste, était au service de Prusse depuis vingt années (1) ; il avait

(1) Charles-Auguste de Saxe-Weimar, né le 3 septembre 1757, marié

volontairement servi contre la France en 1792 et 1793. En 1806, il commandait ce corps prussien de 10.000 hommes qui, envoyé à Eisenach, ne put participer ni à la bataille d'Iéna, ni à celle d'Auerstaedt. Il fit sa jonction avec les débris ramenés par Blücher, accompagna ce dernier dans sa retraite jusqu'à Lubeck, et ne posa les armes qu'à la capitulation de Ratkau. La colère de Napoléon contre lui fut grande ; sa femme le sauva : c'était Louise, princesse de Hesse-Darmstadt. L'empereur assura à cette dernière que « tout ce qu'il avait fait pour le duc était uniquement dû à sa considération ». Mais le duché fut durement imposé de 2.200.000 francs de contribution de guerre.

Les duchés de Saxe-Gotha (1) et de Saxe-Meiningen (2) ayant justifié qu'ils n'avaient pris aucune part à la guerre, furent déchargés des contributions dont ils avaient été frappés : le 42e Bulletin de la Grande Armée (Posen, 15 décembre 1806) dit en effet :

« Sa Majesté a désapprouvé la levée des contributions frap-
« pées sur les États de Saxe-Gotha et de Saxe-Meiningen, et
« a ordonné de restituer ce qui a été perçu. Ces princes n'ayant
« point été en guerre contre la France et n'ayant point fourni
« de contingent à la Prusse, ne devaient point être sujets à des
« contributions de guerre... »

Cette bonne fortune fut partagée par le duc de Saxe-Hild-

---

en 1775 à Louise de Hesse-Darmstadt ; de ce mariage naquirent : en 1783, Charles-Frédéric (qui épousa en 1804 Marie-Paulowna, fille de l'empereur Paul Ier de Russie), et, en 1792, Charles-Bernard.

(1) Auguste, duc de Saxe-Gotha, né le 23 novembre 1772, marié en secondes noces en 1802 à Caroline-Amélie de Hesse ; le duc Auguste avait de son premier mariage une fille, Dorothée-Louise-Pauline-Charlotte-Frédérique-Auguste.

(2) Bernard-Auguste-Freund, duc de Saxe-Meiningen, était né le 17 décembre 1800 ; il avait donc alors seulement six ans ; la régence du duché était exercée par la duchesse douairière Louise-Éléonore de Hohenlohe-Langenbourg.

burghausen (1), qui, d'abord imposé de 548.750 francs, parvint à se faire rembourser.

Quant au duc de Saxe-Cobourg, François-Frédéric (2), il faillit ne pas être compris dans le traité, parce que son héritier le duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha était au service de la Russie ; enfin, au dernier moment, il fut autorisé à envoyer un plénipotentiaire à Posen, et finalement admis lui aussi dans la Confédération.

IV. — Contribution militaire des Duchés. — Le régiment des cinq Duchés de Saxe.

Le contingent fédéral fixé par le traité de Posen pour chacun des duchés fut le suivant :

	Hommes.	
Saxe-Weimar............	800	5 compagnies de chasseurs.
Saxe-Gotha..............	1.100	8 compagnies.
Saxe-Meiningen..........	300	2 compagnies.
Saxe-Cobourg............	400	2 compagnies.
Saxe-Hildburghausen	200	1 compagnie.

Les compagnies de Gotha et de Meiningen composaient

(1) Le duc souverain de Saxe-Hildburghausen, Frédéric-Feldmar, né le 29 avril 1763, et marié en 1783 à Charlotte-Georgine-Louise de Mecklembourg-Strelitz, avait sept enfants de ce mariage : Joseph-Georges-Frédéric, prince héréditaire, né en 1789, trois autres fils et trois filles, dont l'aînée, Catherine-Charlotte-Georgine, avait épousé en 1805 le prince Paul-Charles-Frédéric-Auguste, deuxième fils du roi de Wurtemberg.

(2) François de Saxe-Cobourg-Saalfeld, duc régnant, mort en décembre 1806, avait pour héritier Ernest-Frédéric-Antoine, né le 2 janvier 1784 ; ce dernier, qui était au service de la Russie, ne prit possession de ses États qu'après la paix de Tilsitt ; il avait deux frères et quatre sœurs, dont l'une, Antoinette-Ernestine-Amélie épousa en 1798 Alexandre-Frédéric-Charles, l'un des frères du roi de Wurtemberg ; une autre de ses sœurs, Julie-Henriette-Ulrique, avait été mariée, en 1796, au grand-duc Constantin de Russie.

deux bataillons de ligne ; Meiningen portait l'uniforme de Gotha.

Les compagnies de Weimar, d'Hildburghausen et de Cobourg devaient former un bataillon léger de 1.400 hommes. La compagnie d'Hildburghausen avait la même tenue que celles de Weimar.

Les trois bataillons constituaient le « 4e régiment d'infanterie de la division des Princes de la Confédération du Rhin ». Ce corps est plus connu sous le nom de « Régiment des cinq Duchés de Saxe », que nous lui conserverons pour la commodité de ce récit. Rappelons en passant comment se composait alors la « Division princière » :

1er régiment de la Confédération du Rhin...					Wurzbourg.
2e	—	—	—	...	Nassau.
3e	—	—	—	...	Nassau.
4e	—	—	—	...	Duchés de Saxe.

Elle devait comprendre dans la suite :

5e régiment de la Confédération du Rhin...					Anhalt-Lippe.
6e	—	—	—	...	Schwarzbourg-Waldeck-Reuss.
7e	—	—	—	...	Mecklembourg-Schwerin et Strelitz.

Fort de 2.800 hommes, le régiment des Duchés de Saxe dut être immédiatement organisé : le major d'Egloffstein, de Weimar, en reçut le commandement et en devint colonel le 20 janvier 1807.

La formation du régiment fut assez difficile ; on y comprit, outre les hommes en ce moment présents sous les drapeaux et des recrues, un assez grand nombre de déserteurs et de prisonniers prussiens. Quant au contingent de Cobourg, il ne rejoignit pas le régiment pendant la campagne de 1807 ; le duc régnant François de Saxe-Cobourg-Saalfeld était mort en décembre 1806 et son héritier, le duc Ernest de Saxe-Cobourg se trouvait alors au service de la Russie ; ce fut une

commission française qui administra le duché jusqu'à la paix de Tilsitt (9 juillet 1807), époque où le duc Ernest devint duc souverain et prit possession de ses États.

Il convient de signaler l'originalité que présentait le régiment des Duchés, dont les contingents portaient trois uniformes bien distincts : l'habit vert et le pantalon gris des chasseurs de Weimar et d'Hildburghausen ; l'habit bleu à col, revers et parements rouges et la culotte blanche de Gotha et de Meiningen ; enfin, l'habit vert à col et parements jaunes et le pantalon hongrois bleu de ciel de Cobourg.

V. — Court résumé des services du régiment des Duchés de Saxe pendant la période du Premier Empire.

Le bataillon des chasseurs de Weimar, que nous avons déjà vu à Auerstaedt, existait depuis 1788 ; il parut sur le Rhin pour la première fois en 1796, aux avant-postes de l'archiduc Charles et lutta à Wetzlar, le 15 juin de cette année, contre les troupes françaises du général Lefebvre ; il y vint pour la dernière fois, et de nouveau comme ennemi, en 1815, dans le corps de la Confédération du nord de l'Allemagne. Dans l'intervalle, et sous les aigles françaises, les chasseurs de Weimar iront de l'Èbre à la Bérésina, des Alpes à la Baltique et à la mer du Nord...

1807. — Le 4e régiment de la Confédération du Rhin prend part à la campagne contre la Prusse : les soldats de Weimar l'avaient commencée dans les rangs prussiens. Pour les officiers, le sentiment du devoir militaire étouffa toute aspiration personnelle ; mais il fut bien difficile de faire comprendre ce revirement aux soldats ; ils savaient leur prince parent et ami personnel du roi de Prusse Frédéric-Guillaume, dévoué de cœur et d'âme à la Prusse ; ils croyaient que leur souverain avait été obligé de les livrer aux Français, et mainte observation les confirmait dans cette pensée : inspections de généraux français, changement de leurs armes contre des

armes françaises, adoption d'effets d'équipement et distinction des grades à l'ordonnance de France, etc. Aussi, malgré les efforts des officiers, l'opinion s'établit parmi eux que déserter le service de France, c'était retourner à leur prince... A la formation du régiment, sur 700 hommes de Saxe-Weimar, 600 quittèrent le corps et rentrèrent chez eux; on les ramena, mais ce fut un retard considérable pour l'organisation et l'utilisation du bataillon; — on comprit que ces Saxons ne tenaient pas à servir contre les Prussiens.

Le régiment fut employé cependant au siège de Colberg, où il demeura jusqu'au traité de Tilsitt ; après quoi il fut employé quelques mois à l'occupation de la Poméranie suédoise.

1809. — Dans la guerre contre l'Autriche, le régiment des Duchés est amené au camp de Passau, où ses contingents, réunis à ceux des autres petits princes allemands, entrent dans la composition de la « Division princière ». Puis il va combattre dans le Tyrol et s'y comporte avec une telle distinction que l'Empereur, le passant ensuite en revue à Schönbrünn, parcourt ses rangs, parlant à presque tous les officiers, distribue des croix de la Légion d'honneur, fait des promotions et donne deux pièces de canon au régiment. L'Empereur voulait-il gagner à lui cette division allemande qu'il se proposait peut-être déjà d'envoyer en Espagne?...

Espagne. — Les prévisions de Napoléon ne furent guère réalisées, en ce qui concerne les services que lui rendirent les Allemands dans la Péninsule : sauf qu'ils lui économisèrent beaucoup de sang français, — et c'est déjà un résultat qui a sa valeur, — ils se montrèrent peu propres à combattre dans ce pays lointain et d'un climat si différent du leur ; habitués en Allemagne à une nourriture abondante et à partager celle des habitants, les Saxons ne purent se faire aux privations de l'Espagne où ils ne trouvaient rien pour vivre et où les habitants ne partageaient rien avec eux. La désertion recommença : et il faut reconnaître que sans la présence des Allemands en

Espagne, les corps étrangers formés par les Espagnols et les Anglais contre la France n'auraient certainement pu être constitués : on n'y comptait en effet que des déserteurs et des prisonniers.

Cependant, le régiment eut ses jours de gloire à la sanglante expédition de Manrésa ; employé ensuite à garder quelques points fortifiés, à faire le service d'escorte des convois, il fondit rapidement, succombant aux fatigues. Ce qui restait de ces Saxons, après deux ans d'absence, rentra en Allemagne en 1811 pour subir une nouvelle formation.

1812. — Marchant avec la « Division princière », le régiment des Duchés se rassemble à Hambourg, puis va à Danzig et à Kœnigsberg. Là, des ordres arrivent pour descendre sur Smolensk « en corps de 20.000 hommes » : le général Loison conduisant la dernière réserve de la Grande Armée de Napoléon arrive à Wilna ; il n'a de Français avec lui que le 29e régiment d'infanterie et son artillerie : le reste est Corse ou Piémontais (le 113e régiment d'infanterie) et Allemand ; dans cette réunion de soldats, on entend parler tous les idiomes de l'Europe.

A deux marches au delà de Wilna, à Ozmiana, le corps de Loison voit passer les débris de la Grande Armée, ce qui n'est pas tombé encore dans le grand linceul glacé de la Russie ; puis, une canonnade, de la cavalerie cosaque surgissant de toutes parts... Sans les troupes du général Loison, Wilna était enlevée par les Russes, et l'Empereur qui arrivait lui-même à Ozmiana avec l'Escadron-Sacré tombait peut-être aussi entre les mains de l'ennemi...

Les restes de la Division princière, enfermés dans Danzig, contribuent à la défense de cette place.

1813. — Au début de la campagne de 1813, un nouveau bataillon fourni par les duchés de Saxe, sous le nom de « bataillon de Thuringe », fait défection à Altenbourg le 20 avril et combat contre nous à la bataille de la Katzbach, dans le corps d'York.

Un autre contingent levé pour la France part de Magdebourg avec le général Girard, se fait battre à Lubnitz par la landwehr prussienne, et retourne à Magdebourg où il est désarmé par les Français et renvoyé.

1814. — Les coalisés réunissent les débris du régiment des Duchés qui, avec Rapp, ont glorieusement défendu Danzig, ceux du bataillon de Thuringe, ceux revenus de Magdebourg; renforcés de volontaires à pied et à cheval et formés en deux bataillons, ces Saxons vont combattre contre nous dans les Pays-Bas sous les ordres du duc de Weimar, qui est retourné fidèlement à ses liens d'amitié prussienne. Le glorieux colonel d'Egloffstein, qui s'est illustré dans toutes les campagnes de l'Empire, va défendre Tournay contre le général Maison...

Ajoutons, pour terminer ce coup d'œil d'ensemble, qu'en 1815, le contingent des Duchés saxons, rappelé à l'activité, participe avec les Prussiens aux sièges des forteresses frontières de la France.

Dans les chapitres suivants, nous allons suivre de plus près les contingents des cinq Duchés saxons dans les sièges, les expéditions ou les guerres qu'ils firent à nos côtés.

Des mémoires curieux et très documentaires ont été laissés par plusieurs des officiers qui servirent à cette époque dans le régiment des Duchés. Nous nous reporterons souvent à ceux du major de Seebach qui a écrit l'histoire du bataillon des chasseurs de Weimar en 1806 et le récit des campagnes du régiment des Duchés de 1807 à 1811; — à l'histoire des troupes de Gotha de 1807 à 1815, par le capitaine Jacobs, du contingent de Gotha; — enfin, à l'histoire du régiment des Duchés pendant la guerre contre la Russie en 1812, par le médecin militaire Geissler, du contingent de Weimar.

Les contradictions assez fréquentes que présentent entre elles ces sources allemandes ont pu être corrigées par leur comparaison avec de nombreux textes français.

CHAPITRE II

LE SIÈGE DE COLBERG (1807)

I. — Les débuts de l'investissement.

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, l'accession des Duchés de Saxe à la Confédération du Rhin fut presque aussitôt suivie de la réquisition fédérale d'un contingent de 2.800 hommes; ce contingent, sous le nom de « 4e régiment d'infanterie de la Division des Princes », s'organisa sans retard, en trois bataillons : deux bataillons de ligne constitués par les soldats de Gotha et de Meiningen, — et un bataillon léger fourni par les duchés de Weimar et d'Hildburghausen : les compagnies de Cobourg ne rejoignirent pas pour cette campagne.

Sous le commandement du major de Germar, le bataillon léger de Saxe-Weimar, fort de 21 officiers et de 707 hommes, partit de Weimar le 6 mars 1807 pour se rendre à Magdebourg ; il y arriva le 11 du même mois par Colléda, Eisleben, Sandersleben et Halberstadt, et y trouva l'ordre de se diriger sur Spandau qu'il atteignit le 13, par Brandebourg et Charlottenbourg. Dans cette dernière ville, le général Clarke, gouverneur de Berlin, passa le bataillon en revue et lui fit échanger ses vieux et médiocres fusils prussiens contre des fusils français. Continuant ensuite sa route vers le nord, le bataillon de Weimar traversa Orianenbourg, Zehdenick et

Prenzlau, pour arriver le 24 mars à Stettin : pendant cette marche de 18 jours, il avait perdu 104 déserteurs... Aussi, le



1807. — LE GÉNÉRAL CLARKE
Gouverneur de Berlin (1).
(D'après Fabre.)

général Thouvenot, gouverneur de Stettin, eut-il la sage précaution de cantonner une compagnie du régiment avec

(1) Clarke (Henri-Jacques-Guillaume), comte d'Hunebourg, duc de Feltre. Né à Landrecies en 1765, mort à Neuwiller (Bas-Rhin) en 1818. D'origine irlandaise, il entre à l'École militaire en 1781 ; lieutenant-colonel de dragons en 1792 ; général de brigade en 1793 ; puis destitué comme suspect ; rétabli dans son emploi et nommé peu après général de division. Chargé par le Directoire de surveiller Bonaparte, qui s'en fait un ami, il est en 1805 gouverneur de la Haute et de la Basse-Autriche ; en 1806, gouverneur de Berlin, et ministre de la Guerre en 1807 ; créé comte d'Hunebourg en 1808, et duc de Feltre en 1809. Rallié au gouvernement des Bourbons en 1814, il accompagne Louis XVIII à Gand et devient à la 2e Restauration pair de France, ministre de la Guerre et maréchal de France.

l'état-major, dans l'intérieur même de la ville, tandis que les trois autres compagnies étaient placées dans le « Fort de Prusse », dont elles devaient former une partie de la garnison.

Ce chiffre considérable de désertions pouvait être attribué à des causes multiples : les soldats de Weimar avaient commencé cette campagne dans les rangs prussiens, et le sang versé en commun à la journée d'Auerstaedt avait cimenté entre Weimariens et Prussiens une réelle confraternité militaire ; le territoire du duché avait été fortement foulé par le passage des armées belligérantes, et les soldats de Weimar attribuaient facilement aux Français toutes les calamités survenues à leur petite nation ; dans leur route d'étapes, en terre prussienne, logés chez des habitants dont le loyalisme était ardent, les hommes du nouveau contingent de la Confédération étaient circonvenus par leurs hôtes qui les poussaient à déserter et leur en facilitaient les moyens ; enfin, il se trouvait parmi eux un certain nombre d'anciens soldats prussiens qui saisissaient avec joie les occasions de retourner, soit à leur ancien drapeau, soit surtout à leur vieux clocher natal.

Cinq jours après l'arrivée du régiment des Duchés à Stettin, toutes les troupes de la garnison de cette place furent réunies et passées en revue par le maréchal Mortier : cette grande parade eut lieu sur la place principale de la ville et le bataillon saxon défila devant le maréchal, avec un bataillon français et le régiment de Wurzbourg qui portait le titre de « 1er régiment d'infanterie de la Confédération ».

Parti le 2 avril de Stettin pour Landsberg sur la Wartha, où il arriva le 5 du même mois (1) en laissant en route 46 nouveaux déserteurs, le bataillon léger de Weimar y fit sa jonction avec le 1er bataillon de ligne (Gotha et Meiningen) qui y parvenait le même jour : ce bataillon, aux ordres du

---

(1) « ...Le contingent de Saxe-Weimar est arrivé sur la Wartha... » (69e Bulletin de la Grande Armée, Finkenstein, 4 avril 1807.)

major de Kessel, avait aussi traversé Magdebourg et Berlin où le général Clarke l'avait également passé en revue ; composé de trois compagnies de Gotha et d'une compagnie de Meiningen, il avait perdu 202 déserteurs pendant la route sur un effectif de 14 officiers et 474 hommes au départ, c'est-à-dire depuis le milieu de mars.

A Landsberg, le colonel d'Egloffstein prit le commandement du régiment formé maintenant par la réunion des deux bataillons. Après y avoir séjourné jusqu'au 12 avril, le régiment reçut l'ordre de se rendre à Kœnitz, où il parvint le 19, par Friedberg, Driesen, Schneidemühl et Preussisch-Friedland.

C'est alors que le colonel Liger-Belair, aide de camp du maréchal Ney, apporta l'ordre au contingent saxon de se diriger sans retard sur Colberg, où il devait renforcer les troupes qui avaient commencé le siège de cette forteresse; les bataillons se dirigèrent donc sur cette ville, par Belgard, et arrivèrent dans la nuit du 23 avril, à 2 h. 30 du matin, au camp devant Colberg : un aide de camp du général de division Teulié les conduisit aussitôt, en pleine nuit, à l'est de la ville, vers l'emplacement reconnu pour eux sur une colline, entre les bivouacs d'un régiment polonais à droite et ceux d'un régiment italien à gauche; la nuit était glaciale, un vent d'est soufflait avec violence, le sol était spongieux et humide ; les Saxons allumèrent bientôt des feux... Mais le canon de la place se fit aussitôt entendre et des boulets vinrent rouler près des brasiers autour desquels se réchauffaient les soldats... Il fallut éteindre rapidement les feux, et après cette salve de bienvenue de l'ennemi le contingent ducal attendit dans l'ombre le lever du jour...

La place forte de Colberg, dans la Poméranie inférieure, assise sur la rive droite de la Persante, comptait alors environ 6.000 habitants; située à 1/4 de mille de la mer du Nord, elle y avait son port; la ville, construite en carré, avait trois portes : celle de l'Embouchure, s'ouvrant vers le nord et conduisant au port ; celle des Moulins, au sud, sur la route de



Berlin.

(D'après la *France militaire*.)

Stettin et de Berlin ; enfin, celle de Lauenbourg appelée aussi porte de Pierre, qui s'ouvrait à l'ouest sur la route de Koslin ; trois autres ouvertures donnaient sur la rivière et conduisaient sur la rive gauche de la Persante. Des cinq faubourgs qui se groupaient autour du noyau central, un seul, celui de Lauenbourg, était muni de quelques ouvrages fortifiés.

L'enceinte, renforcée d'ouvrages extérieurs, possédait deux fossés profonds; les trois fronts de terre comprenaient un fort retranchement, six bastions et en outre une troisième ligne d'ouvrages, redoutes et flèches; au sud et au sud-ouest, la place était couverte par le cours même de la Persante. Une série d'ouvrages détachés complétait la défense : c'étaient, au nord-est de l'embouchure de la rivière, le fort dit de l'Embouchure, muni de parapets maçonnés et de solides et spacieuses casemates; à l'est du port, une série de trois ouvrages sur la rive droite de la rivière ; au nord-est de la place, sur une éminence, la redoute dite du Wolfsberg, d'où l'on pouvait tirer sur la ville ; au sud-est, la redoute de Ziegel ; au sud, celles de Hohenberg et de Kautzenberg.

Dans l'intérieur même de la place, des magasins à poudres à l'épreuve de la bombe, de nombreuses casemates. Enfin, pour assurer la liaison avec le port et protéger le ravitaillement par mer, l'ouvrage de Maikühle, au bord de la mer, sur la rive gauche de la Persante, garni de fossés et de palissades et renforcé de trous de loup et de défenses accessoires : ce dernier ouvrage battait complètement le port. La vallée de la Persante, très marécageuse, était d'un parcours difficile et des inondations considérables pouvaient y être tendues.

Telle était, à la fin de 1806, la situation de la forteresse prussienne dont les troupes françaises et alliées entreprenaient le siège : le commandant de la place, colonel de Lucadou, disposait d'une garnison de 700 à 800 hommes, composée du corps franc de Schill (infanterie et cavalerie) et de cinq compagnies de milices bourgeoises. Schill, lieutenant au régiment des dragons prussiens de la Reine, blessé à Auerstaedt et réfugié à Colberg, y avait formé un corps de partisans avec

des militaires isolés ou échappés aux désastres successifs des armées prussiennes ; il s'était bientôt fait une réputation par ses heureux coups de main et sa petite troupe grossissait de jour en jour.

Quand les places fortes de la Prusse tombaient entre nos mains à la simple apparition de quelques hussards, Colberg avait courageusement renvoyé un parlementaire français venu le 8 novembre 1806 pour sommer la place : aucune démonstration militaire n'ayant suivi cette sommation, tout l'hiver avait été employé à renforcer la place en garnison, en travaux, en approvisionnements. Schill, avec ses partisans, couvrait les approches et assurait la ville contre une attaque brusquée.

Ce n'est qu'en février 1807 qu'une partie du 8e corps français aux ordres du maréchal Mortier quitta la Poméranie suédoise, et après avoir repoussé Schill jusqu'à Sellnow, commença l'investissement de la place avec des troupes italiennes commandées par le général Teulié ; une seconde sommation inutile, faite le 15 mars, fut aussitôt suivie de l'enlèvement de la redoute de Kautzenberg, près de Sellnow et de celle de Hohenberg, devenue plus tard le « Fort Napoléon ». Mais les troupes d'investissement étaient trop faibles pour pousser plus loin ce premier avantage : aussi le maréchal Mortier arriva-t-il le 5 avril avec des renforts ; il s'installa à Zernin et après une reconnaissance des approches attaqua les 7, 9 et 10 avril l'ouvrage important de Maikühle, mais sans succès. Obligé de se reporter sur l'Oder où les Suédois devenaient menaçants, le maréchal abandonna au général Loison la direction des opérations devant Colberg et partit le 14 avec un régiment italien ; Schill l'imita aussitôt, en s'embarquant le lendemain avec une partie de sa cavalerie pour aller dans la Poméranie suédoise.

Voilà où en étaient les partis en présence vers la fin du mois d'avril, au moment où les 500 Saxons qui formaient alors l'ensemble des deux bataillons du régiment des Duchés arrivèrent pour renforcer le corps de siège.



1807. — LE MARÉCHAL MORTIER
Commandant le 8e corps (1).
(D'après A. Tardieu.)

(1) **Mortier** (Édouard-Adolphe-Casimir-Joseph), duc de Trévise, né au Cateau en 1768, mort à Paris en 1835. Élu capitaine au 1er bataillon des volontaires du Nord, combat à Jemmapes, Hondschoote, Wattignies, Fleurus, Altenkirchen; général de brigade en 1795, général de division sept mois plus tard. Conquiert le Hanovre en 1803; maréchal de France en 1804; se distingue en 1805 au combat de Dirnstein, où avec 4.000 hommes il vient à bout de 30.000 Russes. Commande en 1806 le 8e corps de la Grande Armée; en 1807, bat les Suédois à Anklam et se distingue à Friedland. Créé duc de Trévise. S'illustre en Espagne au siège de Saragosse et à Ocaña; commande la jeune Garde en 1812; combat en 1813 à Lutzen, Bautzen, Dresde, Leipzig, Hanau. Ayant refusé de siéger au conseil de guerre qui condamne à mort le maréchal Ney, est destitué par le gouvernement des Bourbons. Grand chancelier de la Légion d'honneur en 1831, ministre de la Guerre et président du Conseil (1834-1835), il est tué aux côtés de Louis-Philippe par l'explosion de la machine de Fieschi, sur le boulevard du Temple, à Paris.

II. — Commencements du siège.

Les troupes employées au siège de Colberg, sous le commandement supérieur du général de division Loison, se composaient de la division Teulié et étaient réparties de la façon suivante autour de la place : à l'extrême droite, qui s'appuyait à la mer, un régiment polonais de nouvelle levée et encore très incomplet, aux ordres du colonel prince Sulkowski ; à la gauche de ce corps, un régiment de Nassau (bientôt après remplacé par deux bataillons wurtembergeois) ; puis les deux bataillons saxons réduits par la désertion — le bataillon léger de Weimar à 270 hommes, et le bataillon de ligne de Gotha-Meiningen à 224 hommes ; plus au sud, entre Bullenwinkel et Tramm, le 1er régiment de ligne italien ; en face d'Altstadt et face au nord, le 2e régiment d'infanterie légère italienne, appuyé à la rive droite de la Persante ; enfin, sur la rive gauche de cette rivière, en avant de Selnow, le 1er régiment léger italien tenant l'extrême gauche du corps de blocus. Quelques hussards hollandais, de levée récente, formaient toute la cavalerie des assiégeants dont le quartier général, établi à Tramm, était gardé par les compagnies de grenadiers des différents régiments de la division.

L'artillerie de siège commençait à arriver : son parc fut établi à Zernin, et les troupes eurent dès lors à fournir de nombreux travailleurs pour la construction et l'armement des ouvrages d'attaque. Ainsi, le 26 avril, les deux bataillons saxons furent employés à l'édification d'une redoute, dite « redoute saxonne », en face de l'important fort prussien du Wolfsberg.

La ligne d'investissement se hérissa d'ouvrages de fortification : c'étaient, en avant des bivouacs polonais, la « redoute polonaise » ; puis, la « redoute saxonne », les redoutes « Angelo » et « Audifret » en avant des bivouacs des Saxons et des Italiens ; les ouvrages d'Altstadt ; enfin les quatre redoutes de Selnow, sur la rive gauche de la Persante. La

plus grande activité se mit à régner dans le corps de siège dès l'arrivée des pièces de gros calibre, et d'incessants combats d'avant-postes se livrèrent dès lors sur tout le front; le 28 avril, dans l'un de ces engagements, neuf soldats du régiment des Duchés passèrent à l'ennemi... Dès que le commandement en eut été prévenu, il fit aussitôt relever par des Italiens tous les postes occupés par les Saxons, qui manifestaient encore une mauvaise volonté évidente à se battre contre les Prussiens.

Les assiégés, de leur côté, ne demeuraient pas inactifs : le 29 avril, le major de Gneisenau était arrivé dans la place par mer, venant de Danzig, pour prendre le commandement de la garnison qui avait été considérablement renforcée : elle comprenait alors un effectif de plus de 6.000 hommes : 1.200 hommes pour le corps de Schill, un bataillon de grenadiers prussiens (l'élite de la garnison) commandé par le capitaine de Waldenfels, le bataillon de fusiliers de Möller, deux bataillons de réserve, deux compagnies de chasseurs à pied, une compagnie d'artillerie de garnison, un détachement d'artillerie à pied de campagne et trois escadrons de cavalerie, chasseurs à cheval, cuirassiers et hussards.

La mer restant libre, des secours de toute nature ne devaient pas cesser d'arriver dans Colberg ; une frégate suédoise de 46 canons apporta aux assiégés l'appui de ses feux; ancrée en face de la droite du corps de siège, elle participa avec son artillerie à de nombreux engagements ; heureusement, son tirant d'eau l'empêcha de s'approcher beaucoup de la côte et des bivouacs des Polonais.

L'autorité militaire française s'était justement émue de la faiblesse des effectifs saxons, et les gouvernements des Duchés avaient été mis en demeure de remplir d'urgence les vides causés par la désertion et de compléter leurs contingents fédéraux. Le 30 avril, dix officiers et dix sous-officiers du régiment ducal furent donc dirigés sur Gotha, Meiningen et Weimar avec la mission d'y encadrer les détachements de renfort : surpris à Pyritz le 3 mai par un parti du corps de Schill, ils

tombèrent entre les mains de l'ennemi et ne furent relâchés que sous parole de ne pas servir pendant un an contre la Prusse : mais le gouvernement français n'admit pas cette convention, et les officiers saxons durent aller prendre les détachements qu'ils avaient été chargés de conduire au corps de siège.

Le 1er mai, le major Förster amène au régiment ducal un premier renfort de trois compagnies : deux compagnies de Gotha, dont une de grenadiers, et une compagnie de Meiningen; comme on pouvait le prévoir, ce détachement n'arrivait devant Colberg qu'après avoir perdu en route un nombre assez considérable de déserteurs. Quatre jours après, le colonel de Henning arrivait avec un autre renfort de trois compagnies de Gotha, dont une était compagnie de grenadiers. Ces unités nouvelles permettent enfin l'organisation définitive du régiment, dont les mille hommes sont ainsi répartis :

Colonel d'Egloffstein, commandant le régiment;

Colonel de Henning, commandant les deux bataillons de ligne (10 compagnies de Gotha et Meiningen);

Major de Germar, commandant le bataillon léger (4 compagnies de Weimar).

Le 4 mai, un ordre du général Loison partagea la division Teulié en quatre brigades, dont chacune était chargée de la garde et de la défense de plusieurs ouvrages :

1re brigade. Colonel de Berndes. Régiment polonais.
2 bataillons wurtembergeois.
Redoutes polonaise et saxonne.

2e brigade. Colonel Fontani. 1er régiment de ligne italien.
Régiment des Duchés de Saxe.
Redoutes Angelo et Audifret.

3e brigade. Colonel Castandini. 2e régiment léger italien.
Fort Napoléon. Redoute d'Altstadt.

4e brigade. Colonel Bonfanti. 1er régiment léger italien.
Les 4 redoutes de Selnow.

Un régiment hollandais (colonel Anthing) et une brigade fran-

çaise vinrent, quelque temps après, compléter la ligne d'investissement sur la rive gauche de la Persante, entre les emplacements de la 4e brigade et la mer.

Le capitaine de Könneritz, avec une compagnie de Weimar, fut détaché à Zernin au parc d'artillerie de siège commandé par le général de Mosel ; le rôle de cette compagnie était de protéger le parc contre les audacieuses incursions du corps franc de Schill, et de suppléer au manque d'artilleurs des troupes assiégeantes; ces Weimariens furent dans la suite employés comme canonniers dans un certain nombre de batteries de bombardement.

III. — Attaque et prise du Wolfsberg.

Pendant les six semaines qui s'écoulèrent du commencement de mai au milieu de juin, nous voyons les deux adversaires s'acharner plus particulièrement à rester ou à devenir maîtres de l'ouvrage du Wolfsberg. L'artillerie du corps de siège se renforce peu à peu, les travaux d'approche s'avancent de plus en plus vers la place dont les canons perdent leurs avantages ; les assiégés redoublent d'énergie et d'activité, leurs sorties se multiplient, les secours du dehors viennent jeter dans la forteresse canons et munitions en abondance...

Dans ces combats journaliers, l'esprit militaire de nos alliés de la Confédération se forme et grandit; les défections deviennent plus rares, les actes de courage plus fréquents ; ils s'habituent à obéir aux généraux d'élite que l'Empereur leur a donnés, et, à leur école, deviennent des soldats solides, dignes de leurs camarades de la Grande Armée ; si Napoléon ne les utilise pas encore sur les grands champs de bataille, c'est qu'il veut les éprouver dans cette guerre de siège, devenue pour eux la meilleure des écoles : un jour, — bientôt peut-être, — il les mettra en ligne dans les grandes actions où se décident le sort des peuples.

Le 7 mai, un combat assez violent a lieu devant le Wolfsberg; une grande partie des troupes du corps de siège y prend

part : le régiment polonais, les deux bataillons wurtembergeois, des Italiens et 50 tirailleurs de Gotha commandés par le lieutenant de Beust I.

Chacune des compagnies de Gotha et de Meiningen comptait dans son effectif dix tirailleurs armés de carabines rayées : la justesse de tir de ces armes était sensiblement supérieure à celle des fusils ordinaires. Aussi, jusqu'à la fin du siège, ces tirailleurs furent-ils souvent réunis et mis aux ordres d'officiers de choix pour remplir des missions spéciales; dans ce dernier combat, les tirailleurs de Gotha, soutenus par une réserve de 20 volontaires du même contingent, continrent par leur feu bien ajusté les avant-postes prussiens qui s'étaient avancés contre les redoutes polonaise et saxonne, et arrêtèrent tous leurs efforts.

A la suite de cette affaire, pendant laquelle la place avait tiré plus de 180 coups de canon et fait sauter un caisson de poudre au milieu des lignes des assiégeants, le général Loison fit paraître l'ordre du jour suivant :

Quartier général de Tramm, le 8 mai 1807.

Le général commandant en chef témoigne sa satisfaction aux deux compagnies de voltigeurs du 1er régiment de ligne (italien), au détachement wurtembergeois, aux tirailleurs du régiment des Duchés de Saxe et aux Polonais, pour leur conduite brillante dans l'affaire du 7 mai ; il manifeste spécialement son contentement pour l'intrépidité avec laquelle 50 Polonais ont repoussé l'attaque de la cavalerie ennemie, et il se réserve de faire connaître à l'empereur Napoléon le zèle et la bonne volonté des braves troupes placées sous son commandement.

LOISON.

Les ouvrages d'Altstadt et de Bullenwinkel reçoivent des pièces de fort calibre ; ces anciennes redoutes construites par les Prussiens avaient été remaniées par les troupes du corps de siège, depuis qu'elles étaient tombées entre leurs mains, et étaient devenues de bons points d'appui pour l'attaque de la place.

Le 15 mai, la frégate suédoise ouvre un feu violent

contre la droite de nos lignes et tue du monde aux Polonais.

L'enlèvement du Wolfsberg devenait l'objectif le plus immédiat du général Loison; pour y arriver, celui-ci décida la construction d'une chaussée en pieux, fascines et sable, qui devait rapprocher les assaillants de l'ouvrage à travers les prairies marécageuses qui en couvraient les abords. Cette opération fut exécutée dans la nuit du 17 au 18 mai et donna lieu à un assez violent combat pour couvrir les travailleurs contre les attaques des assiégés; les troupes, dirigées par le général Teulié, comprenaient 1.600 hommes, Italiens, Wurtembergeois, Polonais et 100 tirailleurs des deux bataillons de ligne saxons commandés par le lieutenant de Buttlar (de Meiningen). Le régiment des Duchés fournissait en outre un grand nombre de travailleurs pour la construction de la chaussée.

Cet engagement, qui dura de 10 heures du soir à 4 heures du matin, coûta environ 150 hommes à chacun des deux adversaires; les Prussiens eurent en outre un capitaine et 50 hommes faits prisonniers; le colonel du 1er régiment de ligne italien fut tué et les tirailleurs saxons comptèrent trois morts et plusieurs blessés, parmi lesquels le lieutenant de Buttlar.

Le lendemain matin, on ouvrait la parallèle devant le Wolfsberg encore occupé par 300 grenadiers prussiens et six pièces de canon.

L'achèvement de la chaussée présentant de très grandes difficultés à cause du feu ininterrompu qui partait du Wolfsberg, le général Loison décida la construction d'un retranchement tourné contre le Wolfsberg lui-même, en avant de la redoute saxonne : ce travail, commencé le 19 mai à la pointe du jour, fut terminé à minuit, sous le feu continuel des batteries prussiennes et de la frégate suédoise, par 180 Italiens et 200 hommes de Gotha et de Meiningen aux ordres du major Förster et des capitaines de Bunau et Knauth. Les travailleurs étaient couverts par les tirailleurs des deux bataillons de ligne

saxons, réunis aux compagnies de voltigeurs italiens, wurtembergeois et polonais. Travailleurs et soutien eurent 14 hommes tués ou grièvement blessés. Pendant ce combat, un brick anglais armé de 18 canons de 24 se présentait devant Colberg, accompagné de plusieurs navires de transport.

Aux derniers jours du mois de mai, les assiégeants n'avaient pas construit autour de la forteresse prussienne moins de 25 ouvrages, grands ou petits retranchements, redoutes, flèches ou batteries; leur ligne s'étendait, à l'est, du rivage de la mer jusqu'à la rive droite de la Persante, et, sur la rive gauche de cette rivière, en remontant vers le nord, jusqu'au delà du village de Selnow qui était transformé en un véritable petit camp retranché; en outre, de nombreuses chaussées avaient été établies et le développement des tranchées était considérable.

Les convois français étant souvent attaqués sur la route de Stettin à Danzig par de petits corps francs prussiens, le régiment des Duchés reçut l'ordre de faire quatre détachements de 80 hommes chacun sur les points suivants : Köslin, Naugard, Romahn et Körlin : ce fut le contingent de Gotha qui les fournit (21 mai).

Quelques jours après, presque sous les murs de la place de Colberg, le corps de Schill surprit près du village de Werder un convoi de bétail et de fourrage escorté par 40 hussards hollandais : ces hussards étaient en grande partie d'anciens prisonniers de guerre prussiens : ils abandonnèrent leurs chefs, passèrent à l'ennemi, et le convoi enlevé fut amené à Colberg par les Schilliens.

Si le bombardement de la ville occasionnait à ses défenseurs des pertes déjà sérieuses, les assiégeants, de leur côté, avaient encore à souffrir des coups des canons de gros calibre en batterie dans la place et du feu des vaisseaux de guerre ennemis ; le 26 mai, profitant d'un vent favorable, la frégate suédoise et le brick anglais s'approchèrent du camp polonais qu'ils criblèrent de projectiles : les Polonais, ainsi que les soldats

occupés aux travaux devant le Wolfsberg, eurent plus de 40 tués ou blessés.

Le duché de Saxe-Hildburghausen n'avait pas encore fourni au régiment saxon son contingent fédéral; le 2 juin, une petite colonne de 58 soldats conduite par deux officiers arriva pour représenter ce duché : c'était tout ce qui restait d'un effectif de départ de 170 hommes : 87 avaient déserté pendant la route; le détachement fut incorporé au bataillon léger de Weimar qui compta alors 330 hommes, dont 80 étaient employés à l'artillerie.

Le plus violent combat depuis le commencement du siège eut lieu dans la nuit du 5 au 6 juin. Les tranchées se rapprochaient de plus en plus du Wolfsberg; une tranchée nouvelle fut ouverte cette nuit-là, sous la direction du général de brigade français Ruby ; le colonel d'Egloffstein, du régiment de Saxe, comme colonel de jour, disposait de cinq compagnies de grenadiers italiens et de deux compagnies de voltigeurs français ; le retranchement « Ferranto » était occupé par le capitaine de Bose (de Meiningen) et le lieutenant Kratzschmar (de Gotha) avec 60 hommes du régiment des Duchés. Les assiégés, pour arrêter les travaux d'approche, ouvrirent un feu terrible auquel répondirent aussitôt les batteries de siège. Cette canonnade subite ouverte au milieu de la nuit fit prendre les armes à toutes les troupes, aussi bien dans la ville assiégée que dans le corps de blocus : la sortie des Prussiens et leurs attaques répétées sur le retranchement « Ferranto » furent repoussées; mais cette nuit sanglante coûta plus de 150 hommes à chacune des troupes adverses.

A la suite de ce combat, les 100 tirailleurs des deux bataillons de ligne du régiment des Duchés, armés de carabines dont le feu était plus sûr et portait plus loin, furent dès lors répartis en deux détachements de 50 hommes, commandés chacun par un officier ; ces détachements se relevèrent successivement toutes les vingt-quatre heures devant la redoute « Audifret » : les tirailleurs, couverts par un épaulement contre les coups de l'ennemi, ne cessèrent jusqu'à la fin du siège, de

tirer sur les artilleurs prussiens et de les gêner considérablement.

C'est à la date du 6 juin que commença à arriver devant Colberg une partie de l'artillerie de siège rendue disponible par suite de la capitulation de Danzig; le maréchal Lefebvre s'était emparé le 24 mai de cette importante forteresse, et les pièces de gros calibre qu'il envoya aussitôt au général Loison servirent immédiatement à armer de nouvelles batteries.

Le 11 juin, les tranchées étaient arrivées à 60 pas du Wolfsberg. Après une résistance désespérée, malgré les efforts les plus énergiques de la garnison qui allait voir tomber son boulevard le plus important, malgré les boulets de la frégate suédoise, la position devenait intenable pour les défenseurs.

L'artillerie française avait ouvert un feu méthodique sur le fort, à 3 heures du matin, et le continuait sans interruption; la brèche était praticable et deux colonnes d'assaut se préparaient à couronner l'ouvrage ennemi lorsqu'à 5 heures du soir un drapeau blanc fut hissé sur ses parapets bouleversés : le feu cesse aussitôt et une suspension d'armes de 15 heures est convenue. Le bataillon de grenadiers prussiens qui composait la garnison du fort obtient, pour son énergique défense, de se retirer dans la place avec son artillerie, — et le Wolfsberg est remis aux assiégeants.

C'était un grand succès : sans perdre un moment, des travailleurs saxons sont aussitôt employés à remettre la redoute en état de défense, à retourner contre la place ses parapets presque détruits par le canon, à y établir un réduit à l'épreuve de la bombe pour y déposer les poudres et charger les bombes et les obus. Ces opérations, poussées avec la plus extrême diligence, sont terminées à l'expiration de la quinzième heure de l'armistice ; à ce moment, la place dirige sur le Wolfsberg un feu terrible — mais heureusement de peu d'effet, — feu auquel répondent les batteries de siège. Quelques Italiens et un soldat de Gotha sont tués dans la redoute; mais une perte

autrement douloureuse allait frapper l'armée française : tout près de là, le général Teulié visitant avec le major de Germar les tranchées où se trouvait le bataillon léger de Weimar-Hildburghausen fut atteint au haut de la cuisse par un boulet de canon de 4 et si grièvement blessé qu'il dut subir l'amputation de la jambe : cette blessure devait être mortelle.

Un navire anglais avait apporté aux assiégés, le 14 juin, 45 canons et obusiers avec de nombreuses munitions : le major de Gneisenau put remplacer ses pièces hors de service et renforcer l'artillerie des ouvrages de la défense ; mais il voulut surtout profiter de ce secours imprévu pour essayer de reprendre le Wolfsberg. Pendant la nuit du 14 au 15, le bataillon de grenadiers qui venait de s'illustrer par la défense de cet ouvrage, conduit par son chef le capitaine de Waldenfels et soutenu par le bataillon des fusiliers prussiens, sort de la ville dans le plus grand silence, par une pluie battante. La colonne ennemie arrive sans être aperçue jusqu'au pied des retranchements; là seulement les défenseurs la reconnaissent et ouvrent le feu : mais les Prussiens bondissent sur les parapets ; le capitaine de Waldenfels y parvient le premier et tombe frappé à mort d'un coup de feu; ses soldats, électrisés par son exemple et exaspérés par sa mort, se ruent sur les défenseurs et après un court combat restent maîtres de la redoute. Le colonel de Henning (de Gotha), son aide de camp le lieutenant Gernand, 8 officiers subalternes, 150 Polonais (presque tous blessés) et un obusier tombent entre les mains des Prussiens. Les prisonniers sont aussitôt conduits à Colberg, d'où un navire les transporte quelques jours après à Memel.

Le premier moment de stupeur passé, la réserve de tranchée composée de deux compagnies d'infanterie italienne et des deux compagnies de grenadiers saxons, soutenue par le reste des Polonais, s'élance sur l'ouvrage qui est repris après un combat corps à corps sanglant. Les Prussiens sont rejetés vers la place où ils rentrent à 4 heures du matin en emportant leurs blessés et quelques-uns de leurs morts, sans avoir

eu le temps de mettre la redoute hors de service, ce qui était le but principal de leur opération ; ils avaient perdu 4 officiers et 113 hommes dans cette affaire. Dès lors, la redoute du Wolfsberg prit le nom de « Fort Loison » ; elle reçut des renforcements considérables et fut mise à l'abri d'insultes nouvelles.

Cet échec n'était pas pour décourager l'énergique major de Gneisenau : deux jours après, dans la nuit du 16 au 17 juin, les assiégés firent des sorties simultanées sur plusieurs ouvrages du corps de siège et parvinrent à surprendre la redoute « Angelo » gardée par une centaine d'Italiens et quelques hommes de Weimar employés comme artilleurs : quatre canons sont encloués par l'ennemi, qui est bientôt chassé de sa conquête et repoussé sur le corps de place par les compagnies de réserve italiennes et weimariennes qui accourent au combat.

Le 19 juin, le régiment des Duchés reçoit un petit renfort de 44 hommes venant de Gotha et de 27 hommes de Meiningen : c'était une compensation à l'enlèvement d'un détachement de 25 soldats de Gotha que le corps de Schill avait opéré quelques jours auparavant : ces Saxons escortaient entre Treptow et Körlin un convoi français : escorte et convoi furent emmenés prisonniers à Colberg.

Le soir de ce même jour, la frégate suédoise s'approcha de la côte aussi près que son tirant d'eau le lui permettait, et s'embossant à hauteur du « Fort Loison » dirigea sur lui un feu ininterrompu d'une heure, pendant laquelle elle tira 157 projectiles. En même temps, la place ouvrait aussi sur l'ouvrage et ses abords le feu le plus violent ; sous la protection de cette épouvantable canonnade, une colonne d'attaque composée de volontaires et comprenant les 400 hommes restant du bataillon des grenadiers, ainsi que le bataillon des fusiliers prussiens, s'élance vers le fort qui demeure silencieux ; elle arrive aux palissades : à ce moment, les défenseurs ouvrent un feu terrible qui n'arrête cependant pas les assaillants ; ceux-ci escaladent les parapets ; mais la garnison

les couronne aussitôt, et, à la baïonnette, avec la plus froide intrépidité, rejette les Prussiens dans les fossés et les oblige à la retraite. Cette audacieuse attaque coûte à l'ennemi 4 officiers tués et 4 blessés ; 400 morts sont étendus dans un rayon de 200 pas. La colonne prussienne regagne la place, protégée dans sa retraite par le feu de la frégate suédoise qui tire encore à cet effet plus de 200 coups de canon. Cent hommes du régiment des Duchés (60 de Gotha et 40 de Weimar) avaient pris part à cette glorieuse affaire, sous les ordres du capitaine d'Einsiedel et du lieutenant Merkel (de Gotha) ; ce dernier, blessé à la tête d'un éclat d'obus, succomba peu après à sa blessure.

Le lendemain, vers midi, un parlementaire prussien s'approcha de la ligne des avant-postes, et vint demander une suspension d'armes pour relever et enterrer les soldats de la garnison de Colberg tombés la veille devant le « Fort Loison ». Cette proposition fut acceptée et le feu immédiatement suspendu.

Le général Loison profita de la circonstance pour faire célébrer, dans l'après-midi, au quartier général de Tramm, les funérailles solennelles du général Teulié, mort le 18 juin des suites de sa blessure. Toutes les troupes disponibles assistèrent à cette grande parade funèbre ; aux salves de mousqueterie tirées sur la fosse de ce brave répondirent celles de toutes les batteries de siège. La reconnaissance des soldats pour ce chef courageux et aimé se traduisit par la construction d'une haute pyramide de pierre surmontée d'une bombe, dans la petite forêt de pins qui servait de cimetière aux troupes assiégeantes.

Le 86e Bulletin de la Grande Armée, daté de Tilsitt le 27 juin 1807, annonça en ces termes la mort du général :

« ... Le général de division Teulié, commandant la division italienne au siège de Colberg, qui avait été blessé à la cuisse d'un boulet, le 12, à l'attaque du fort Wolfsberg, vient de mourir de ses blessures ; c'était un officier également distingué par sa bravoure et ses talents militaires... »

IV. — La surprise du Maikühle. — L'assaut final. L'armistice.

Après ces événements, le régiment des Duchés passa sous les ordres du général de brigade français Ruby, et eut dès lors en permanence au « Fort Loison » 1 capitaine, 2 lieutenants et 150 travailleurs.

Deux mille hommes d'infanterie hollandaise, sous le commandement du colonel Anthing (qui était natif de Gotha et y mourut en 1823 général de division au service de Hollande) arrivèrent devant Colberg le 21 juin et renforcèrent le corps de siège; ils furent établis à la gauche de la ligne d'investissement, et les grosses pièces d'artillerie qu'ils amenaient avec eux furent aussitôt employées contre la place.

Quelques jours après, le contingent de Weimar reçut un renfort de 168 hommes ; enfin, le 30 juin, 4.000 hommes d'infanterie française vinrent compléter le corps de siège : établis entre les Hollandais et la mer, à l'ouest de la ville, ils en terminèrent totalement l'investissement.

La deuxième parallèle avait été achevée dans la nuit précédente; toutes les batteries, complètement armées, étaient approvisionnées des munitions nécessaires. Malgré leurs tentatives répétées, les assiégés étaient progressivement refoulés sur le corps de place; ils parvenaient parfois à surprendre et à bousculer les travailleurs de quelques tranchées — comme ils le firent dans la nuit du 26 au 27 juin en avant de la redoute « Angelo », vis-à-vis de 200 travailleurs saxons, — mais ces petits succès momentanés étaient rapidement effacés par l'entrée en ligne des réserves du corps de siège qui reprenaient les tranchées et y réinstallaient les soldats chargés des travaux.

Le corps de siège comptait alors environ 14.000 hommes ; ses batteries de grosses pièces lui assuraient la supériorité du feu ; le général Loison résolut donc de s'emparer du Maikühle et de fermer ainsi la mer aux assiégés; c'était l'opération pré-

paratoire à l'attaque de vive force qui devait faire inévitablement tomber la place entre ses mains.

Le 1er juillet, à 3 heures du matin, au signal donné par un coup de canon, six batteries ouvrent contre la place et ses ouvrages un feu roulant et ininterrompu : bombes, obus et boulets pleuvent dans la ville, détournant ainsi du Maikühle l'attention des assiégés. Pendant que la garnison s'efforce de répondre avec une artillerie maintenant inférieure, et d'éteindre les incendies allumés par le bombardement ainsi que par l'explosion de deux caissons de poudre qui ont sauté près de l'église, 2.000 Français et Hollandais s'élancent à 4 heures du matin sur le Maikühle en deux colonnes, par la plage et par Werder; ils enlèvent l'ouvrage des Salines, s'y emparent de deux pièces de canon et pénètrent d'assaut dans le Maikühle après un court combat avec le corps de Schill, chargé de sa défense. Les Prussiens abandonnent toute leur artillerie, passent sur la rive droite de la Persante dont ils rompent le pont, et incendient même, pour couvrir leur retraite précipitée, les deux faubourgs de la rive droite, celui de l'Embouchure et celui de Pfaunenschmied... Le feu de la frégate suédoise et de trois canonnières n'arrête pas les assaillants : ils sont bientôt maîtres de toute la rive gauche, le port tombe entre leurs mains, et un vaisseau anglais qui s'y trouvait n'a que le temps de couper ses amarres pour gagner la haute mer, sous les balles qui lui tuent plusieurs marins sur le pont...

Le lendemain, 2 juillet, le bombardement continue avec régularité; des incendies éclatent de tous côtés dans la ville; les troupes italiennes sortent du « Fort Loison » et marchent sur le fort de l'Embouchure, suivies du régiment des Duchés de Saxe. Les Prussiens se portent au secours de l'ouvrage menacé et le combat devient acharné. Enfin, les colonnes d'assaut se forment et vont s'élancer, quand, à 3 heures du soir, un officier français et un officier prussien apportent sur le champ de bataille la nouvelle de l'armistice conclu le 25 juin à Tilsitt entre la Prusse et la France : le feu est aussitôt interrompu de part et d'autre.

Après cette suspension d'armes si inattendue, les deux partis placent sans tarder leurs lignes d'avant-postes, et sous les nuages de fumée de la poudre que le vent n'a pas encore fait évanouir, assiégés et assiégeants se tendent les mains en signe d'estime et de paix...

C'était la fin du siège ; la paix fut conclue le 9 juillet à Tilsitt et les assiégés arborèrent le drapeau blanc sur tous les ouvrages de la place pour marquer la cessation des hostilités. Répondant à l'invitation que leur adressa le major prussien de Gneisenau, commandant de la place, le général Loison et les officiers du corps de siège visitèrent la ville de Colberg et ne cachèrent pas leur admiration pour l'énergie et la valeur de ses défenseurs.

Le corps de siège avait tiré contre la place plus de 25.000 bombes, obus ou boulets ; il comptait 429 tués, 1.093 blessés, 209 prisonniers et 159 déserteurs. Du côté des assiégés, les pertes s'élevaient à 2.855 hommes, dont 539 morts, 1.629 blessés, 304 prisonniers, 159 disparus et 82 habitants tués ou blessés.

Si la nouvelle de la conclusion de l'armistice n'était pas venue arrêter nos colonnes d'assaut, Colberg eût bien vraisemblablement subi le sort des autres forteresses prussiennes : une fois le fort de l'Embouchure enlevé, toute espérance de secours par mer disparaissait, et la place eût dû capituler comme Stettin, comme Magdebourg, comme Glogau, comme Brieg, comme Danzig.

Le roi de Prusse tint à honneur de glorifier les heureux défenseurs de la forteresse : Gneisenau eut une brillante carrière militaire et devint maréchal ; la ville fut exempte de payer sa quote-part dans la contribution de guerre imposée à la Prusse, et le régiment d'infanterie formé plus tard avec les bataillons qui participèrent à la défense de la place reçut des drapeaux décorés de l'inscription « Colberg 1807 » en témoignage de la reconnaissance nationale.

Le régiment des Duchés, après la paix, demeura quelque

temps encore devant Colberg. A Tramm, où fut cantonné le bataillon de Weimar, arriva le 6 août un renfort de 167 Weimariens et de 35 hommes d'Hildburghausen : dans la nuit qui suivit, un incendie éclatait dans le village, et le colonel d'Egloffstein y perdait ses trois chevaux et tous ses bagages, pendant que le feu, dans les maisons, faisait éclater comme des projectiles les gibernes pleines de cartouches... Une grande partie de l'équipement du bataillon léger fut détruite.

Comme un débarquement anglo-suédois paraissait toujours imminent dans la Poméranie suédoise, le régiment ducal alla occuper cette province. Le bataillon léger de Weimar fut dirigé sur l'île d'Usedom et sur Swinemunde; quant aux deux bataillons de Gotha, placés aux ordres du colonel hollandais Van den Berg et rattachés à la division Grandjean, ils tinrent garnison dans l'île de Wollin ; un renfort de 60 hommes leur arriva dans ce poste éloigné et combla les vides que le climat causait dans leurs rangs.

Enfin, le 12 novembre, le régiment saxon partit pour Bayreuth : il arriva le 3 décembre à Hof avec les deux canons dont l'empereur Napoléon lui avait fait don en remerciement des services rendus devant Colberg ; il trouva dans cette ville un ordre du général Legrand, gouverneur de Bayreuth, lui prescrivant de rentrer dans les duchés : les contingents regagnèrent donc leur patrie et arrivèrent respectivement le 8 décembre à Weimar, Gotha et Hildburghausen, et le 9 décembre à Meiningen.

---

primitivement former un corps d'armée spécial, dit « Corps d'armée de la Confédération du Rhin », à trois divisions s'élevant ensemble à environ 30.000 hommes : mais l'envoi antérieur en Espagne d'une partie des troupes allemandes (un bataillon de Francfort, un régiment de Nassau, un régiment de Bade) ne permit pas de constituer ces divisions. Le maréchal Berthier, major général, écrivait le 5 mars à l'Empereur pour lui proposer d'incorporer les petits contingents allemands dans les divisions du 4e corps commandé par le maréchal Masséna :

« ...Votre Majesté veut-elle que j'écrive à ses ministres près des Maisons de Saxe, pour les aviser que le Régiment n° 4, composé de 3 bataillons forts chacun de 840 hommes, est destiné à la 3e division du duc de Rivoli, et que votre intention est que toutes les troupes fournies par les petits princes soient réunies le 20 mars à Wurzbourg ?... »

Et l'Empereur écrit de sa main sur le rapport de Berthier :

« Se réuniront provisoirement à Wurzbourg. — En écrire à Bacher. » (1).

En exécution de ces ordres de Napoléon, Berthier avise aussitôt Masséna :

Paris, le 5 mars 1809.

Monsieur le Duc,

J'ai l'honneur de vous faire connaître la formation arrêtée par l'Empereur pour votre corps d'armée, sous la dénomination (pour le moment) de Corps d'observation de l'Armée du Rhin :

1re division. Legrand (Français, Badois).
2e — Carra-Saint-Cyr (Français, Hessois).
3e — Molitor. Trois régiments français. Régiment des cinq Maisons ducales de Saxe portant le n° 4 (2.200 hommes).
4e division. Boudet (Français, Nassau).

---

(1) Chargé d'affaires de France à Francfort auprès du Prince-Primat, Archichancelier de la Confédération du Rhin.

Napoléon, en effet, arrive à l'armée comme la foudre ; il répare rapidement les fautes de Berthier et concentre l'armée.

La division Rouyer atteint le 18 avril Donauwerth, par Anspach et Nordlingen. Le bataillon léger du régiment des Duchés est aussitôt porté à la tête de pont sur le Lech, dont il est chargé d'assurer la garde; quelques instants après, à 2 heures du soir, l'Empereur arrive à Donauwerth escorté par un régiment de chasseurs à cheval wurtembergeois et se rend immédiatement à la tête de pont, où il fait changer la disposition de l'artillerie; puis, il passe l'inspection du bataillon de Weimar, cause avec les officiers, ouvre lui-même plusieurs gibernes et s'assure que les soldats ont toutes leurs cartouches; ensuite il continue sa route jusqu'à Ingolstadt où le régiment ducal se rend lui-même le lendemain ; une compagnie de grenadiers de Gotha est chargée d'y former la garde d'honneur au palais occupé par l'Empereur ; un bataillon va occuper la tête de pont et fournit les avant-postes.

La présence de l'Empereur au milieu des troupes du Rhin, l'endivisionnement de ces troupes dans le corps du maréchal Davout, cette marche rapide sur Ingolstadt, faisaient espérer aux Allemands dela Confédération qu'ils allaient prendre une part active aux grands événements de guerre qui se préparaient, et tous s'attendaient à être poussés en première ligne... Il n'en fut rien encore : pendant que les Français et leurs autres alliés étaient vainqueurs à Abensberg, à Landshut, à Eckmühl et à Ratisbonne, le régiment des Duchés demeura à Ingolstadt pendant six jours pour y tenir le passage du Danube.

La 21 avril, Napoléon fait écrire de Landshut au général Rouyer, à Ingolstadt :

« L'Empereur ne s'occupe plus du Danube; le maréchal Davout a envoyé la division Boudet à Ingolstadt, elle suffit pour défendre l'Altmuhl. Tout ce qui est sur le Danube, de Donauwerth à Vohlbourg, est sous les ordres de Rouyer; il doit disposer de tout. Si l'ennemi forçait la ligne à

...Le régiment des cinq Maisons ducales de Saxe, attaché à la troisième division, sera réuni le 20 mars, à Wurzbourg...

Les contingents des Duchés s'acheminèrent donc sur ce dernier point. Bien que le traité de Posen eut spécifié que le commandement du 4e régiment du Rhin serait confié successivement, à chaque campagne nouvelle, à un officier de Weimar puis à un officier de Gotha, les deux ducs saxons avaient convenu, le 20 septembre 1808, que le régiment demeurerait sous les ordres du colonel d'Egloffstein (de Weimar), en raison de la manière distinguée dont cet officier l'avait commandé pendant la campagne de 1807.

Les bataillons des Duchés, réunis autour de Gotha, en partirent le 16 mars et, par Meiningen et Schweinfurth, arrivèrent à Wurzbourg le 21. Là, le colonel d'Egloffstein prit le commandement du régiment qui présentait la composition suivante :

Régiment des Duchés de Saxe.

Commandant : colonel d'Egloffstein (de Weimar).
Colonel de Henning (de Gotha).

1er bataillon. Commandant : major de Bunau (de Gotha).
Major Knauth (de Gotha).
1re compagnie de grenadiers (Gotha).
4 compagnies de mousquetaires (Gotha).
1re compagnie de voltigeurs (Cobourg).

2e bataillon. Commandant : major de Bose (de Meiningen).
Major de Kurnatowski (de Cobourg).
2e compagnie de grenadiers (Gotha).
2 compagnies de mousquetaires (Meiningen).
2 compagnies de mousquetaires (Gotha).
2e compagnie de voltigeurs (Cobourg).

3e bataillon. Commandant : major de Germar (de Weimar).
Major d'Arnswald (de Weimar).
5 compagnies de Weimar (infanterie légère).
1 compagnie d'Hildburghausen (infanterie légère).

L'effectif au 1er avril était de 73 officiers et de 2.295 sous-

officiers et soldats : il était donc de 400 hommes en dessous du chiffre fédéral.



1809. — LE GÉNÉRAL MOLITOR
Commandant la 3e division du 4e corps (1).
(D'après la *Biographie des Contemporains*.)

---

(1) MOLITOR (Gabriel-Jean-Joseph, comte), né à Hayange (Moselle) en 1770, mort à Paris en 1849. Engagé volontaire en 1791 ; blessé au siège de Mayence, général en 1799 ; combat en Suisse sous Masséna et sur le Rhin avec Marceau ; nommé général de division ; bat à Caldiéro l'archiduc Charles en 1805 ; chasse en 1806 les Russes de la Dalmatie, dont il a été nommé gouverneur. Gouverneur de la Poméranie en 1807 ; se distingue en 1809 à Essling et Wagram. Commande en 1810 les villes Hanséatiques ; est gouverneur général de la Hollande en 1811 ; prend part à la campagne de France en 1814. Rallié aux Bourbons, rejoint cependant l'Empereur aux Cent-Jours. Rappelé à l'activité en 1818, commande un corps d'armée en 1823 pendant l'expédition d'Espagne, et reçoit le bâton de maréchal et la pairie. Gouverneur des Invalides en 1847, et grand chancelier de la Légion d'honneur en 1848.

L'organisation des divisions de l'armée française avait subi diverses modifications : le 30 mars, l'Empereur écrivait au major général que toutes les troupes des petits princes formeraient une division de 6.000 à 8.000 hommes aux ordres du général Rouyer et de deux généraux de brigade « sachant parler allemand ».

Cette division restait provisoirement attachée au 3e corps (Davout), mais pouvait être appelée au quartier général pour fournir des garnisons de places et pour l'escorte des prisonniers.

Le corps du maréchal Davout se composait des divisions Morand, Friant, Gudin, Demont, Saint-Sulpice (cavalerie) et Rouyer : cette dernière devait comprendre :

le 1er régiment du Rhin, Wurzbourg;
le 2e et le 3e régiment du Rhin, Nassau;
le 4e régiment du Rhin, Duchés de Saxe ;
le 5e — — Anhalt-Lippe ;
le 6e — — Schwarzbourg - Waldeck - Reuss.

Mais le régiment de Wurzbourg ainsi que le 2e régiment (Nassau) se trouvaient alors en Espagne ; le 3e régiment (Nassau) n'était pas entièrement organisé : le général Rouyer n'avait donc en réalité que les 4e, 5e et 6e régiments du Rhin dans sa division.

Après avoir passé en revue à Wurzbourg le régiment des Duchés saxons, le général Rouyer attacha à son état-major le major de Kurnatowski et donna au major Knauth le commandement des deux compagnies de grenadiers de Gotha, pour le cas où elles seraient détachées.

De nouvelles dispositions rattachent momentanément le général Rouyer au corps de Vandamme (8e corps), composé de la division française Dupas et d'une division wurtembergeoise.

L'Empereur au Major général.

Paris, le 6 avril 1809.

...Vous ferez connaître au général Dupas que la division Rouyer, composée des contingents des petits princes, formant 6.000 hommes, est sous ses ordres. Ainsi, le général Dupas aura une belle division de deux brigades, une française de 5.000 hommes, et l'autre allemande de 6.000 hommes, formant 11.000 hommes et douze pièces de canon.



1809. — LE MARÉCHAL DAVOUT
Commandant le 3e corps (1).
(D'après A. Tardieu.)

Pendant les premiers jours d'avril, les événements se précipitent : les Autrichiens ont terminé l'organisation des neuf

(1) DAVOUT (Louis-Nicolas), duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl, né à Annou (Yonne) en 1770, mort en 1823. Condisciple de Napoléon à Brienne; chef de bataillon sous Dumouriez à l'armée du Nord. Général de brigade aux armées de la Moselle et du Rhin, 1793-1795. Égypte, Aboukir; 1805, Ulm, Austerlitz; 1806, Auerstaedt; 1809, Eckmühl; 1812, Mohilew; 1813, défense de Hambourg. Ministre de la guerre pendant les Cent-Jours. Pair de France en 1819.

corps d'armée et des deux corps de réserve qu'ils vont mettre en campagne ; l'archiduc Charles a le commandement suprême en Allemagne : son 1er corps (Bellegarde) est à Teschen; le 2e (Kollowrath), à Frauenberg; le 3e (Hohenzollern), à Reigenberg; le 4e (Rosenberg), à Scharding; le 5e (archiduc Louis), à Obernberg et le 6e (Hiller) à Braunau ; les deux corps de réserve (Lichtenstein et Kienmayer) sont l'un à Taufkirchen et l'autre à Braunau, avec la division Jellachich près de Salzbourg.

L'archiduc Jean commande les 8e et 9e corps (à Tarvis et Kronau) composant l'armée d'Italie, opposée à celle du prince Eugène.

L'archiduc Ferdinand, avec le 7e corps, est en Galicie d'où il va marcher contre les Polonais de Poniatowski dans le grand-duché de Varsovie. Enfin, Chasteler avec 9 bataillons et 3 escadrons est à l'entrée du Pusterthal, doit pénétrer en Tyrol et descendre de là en Italie.

L'empereur Napoléon n'a que sept corps d'armée à opposer en Allemagne à l'attaque des Autrichiens : le 2e corps (Oudinot) est à Augsbourg; le 3e (Davout) à Ratisbonne; le 4e (Masséna) à Ulm; le 7e (Lefebvre, avec les Bavarois) à Munich, Straubing et Freising; le 8e corps (Vandamme) est à Elwangen; Bernadotte (9e corps) commande les Saxons à Dresde; enfin le 10e corps (Westphaliens) est en Westphalie et en Franconie.

La marche offensive des Autrichiens est signalée par Berthier à l'Empereur, qui lui écrit aussitôt :

Paris, le 12 avril 1809.

Mon Cousin,

Il est huit heures du soir et le télégraphe me donne la moitié de votre dépêche, d'où il résulte que les Autrichiens auraient passé l'Inn et déclaré la guerre. Je suppose que vous êtes à Augsbourg et que vous avez centralisé toute mon armée sur le Lech. Il faut envoyer des ordres à la division Dupas de se rendre en droite ligne et à grandes marches sur Donauwerth, ainsi qu'au général Rouyer. Je me mettrai en route dans deux heures : je serai le 14 à Strasbourg.

NAPOLÉON.

Napoléon, en effet, arrive à l'armée comme la foudre ; il répare rapidement les fautes de Berthier et concentre l'armée.

La division Rouyer atteint le 18 avril Donauwerth, par Anspach et Nordlingen. Le bataillon léger du régiment des Duchés est aussitôt porté à la tête de pont sur le Lech, dont il est chargé d'assurer la garde ; quelques instants après, à 2 heures du soir, l'Empereur arrive à Donauwerth escorté par un régiment de chasseurs à cheval wurtembergeois et se rend immédiatement à la tête de pont, où il fait changer la disposition de l'artillerie ; puis, il passe l'inspection du bataillon de Weimar, cause avec les officiers, ouvre lui-même plusieurs gibernes et s'assure que les soldats ont toutes leurs cartouches ; ensuite il continue sa route jusqu'à Ingolstadt où le régiment ducal se rend lui-même le lendemain ; une compagnie de grenadiers de Gotha est chargée d'y former la garde d'honneur au palais occupé par l'Empereur ; un bataillon va occuper la tête de pont et fournit les avant-postes.

La présence de l'Empereur au milieu des troupes du Rhin, l'endivisionnement de ces troupes dans le corps du maréchal Davout, cette marche rapide sur Ingolstadt, faisaient espérer aux Allemands dela Confédération qu'ils allaient prendre une part active aux grands événements de guerre qui se préparaient, et tous s'attendaient à être poussés en première ligne... Il n'en fut rien encore : pendant que les Français et leurs autres alliés étaient vainqueurs à Abensberg, à Landshut, à Eckmühl et à Ratisbonne, le régiment des Duchés demeura à Ingolstadt pendant six jours pour y tenir le passage du Danube.

La 21 avril, Napoléon fait écrire de Landshut au général Rouyer, à Ingolstadt :

« L'Empereur ne s'occupe plus du Danube ; le maréchal Davout a envoyé la division Boudet à Ingolstadt, elle suffit pour défendre l'Altmuhl. Tout ce qui est sur le Danube, de Donauwerth à Vohlbourg, est sous les ordres de Rouyer ; il doit disposer de tout. Si l'ennemi forçait la ligne à

Donauwerth, ce général couperait les ponts et concentrerait tout sur Ingolstadt, sans oublier ce qui est à Neubourg; en cas d'impossibilité, il se rendrait sur Augsbourg. »

Le 26 avril, le régiment des Duchés avec toute la division du général Rouyer et celle du général Dupas va occuper Ratisbonne, dont le champ de bataille est encore couvert de cadavres : les deux bataillons de ligne restent dans la place, pendant que le bataillon léger s'établit en avant, sur la route de Straubing. Ce bataillon traverse Ratisbonne le 28, franchit le pont du Danube encore à moitié détruit et va occuper sur la rive gauche du fleuve la colline de la Trinité. Le corps du maréchal Davout, revenant des frontières de la Bohême où il s'était porté pour surveiller la retraite de l'archiduc Charles, traverse Ratisbonne le 30 avril; le lendemain, 1er mai, le régiment ducal le suit jusqu'à Straubing et parvient le 4 à Passau, où il bivouaque à 7 heures du soir au Riesberg, sur la rive gauche du Danube ; il établit aussitôt une ligne d'avant-postes, tandis que les trois divisions françaises du maréchal Davout continuent leur route pour se réunir aux colonnes de l'armée française en marche sur Vienne.

A Passau, la division Rouyer et la division française Dupas avaient pour mission de couvrir la ligne de communication de l'armée, de défendre le passage du Danube et d'assurer la liaison avec le corps de Bernadotte.

La division Rouyer passe à ce moment au 8e corps, commandé par le général Vandamme et composé d'une division wurtembergeoise (14 bataillons et 16 escadrons) et de la division française Dupas (5 bataillons du 5e régiment d'infanterie légère et du 19e de ligne).

Momentanément embrigadé avec le 5e régiment français d'infanterie légère, le régiment des Duchés compte à la brigade Gency, de la division Dupas ; la brigade Veau, de cette même division, comprend le 19e régiment de ligne français et le 2e régiment de Nassau, qui est enfin arrivé : les deux brigades sont chargées de l'occupation des ouvrages à construire

pour protéger la ville de Passau du côté des monts de Bohême.

Le régiment ducal demeura à Passau jusqu'au 23 juillet, participant durant 11 semaines à l'occupation et à la mise en



1809. — LE GÉNÉRAL VANDAMME
Commandant le 8e corps (1).

état de défense de ce point important situé au confluent du Danube, de l'Inn et de l'Ilz.

---

(1) VANDAMME (Dominique-René), né et mort à Cassel (Nord), 1770-1830. Fils d'un chirurgien de Cassel. Déjà au service avant la Révolution, dans un régiment colonial; libéré, puis rengagé volontaire au 24e de ligne, il est chargé d'organiser, en 1792, la compagnie franche des chasseurs du Mont-Cassel; général de brigade après Hondschoote (1793); fait les campagnes de Belgique, de Hollande, du Rhin, du Danube, d'Italie. S'illustre à Austerlitz (1805); comte de l'Empire en 1808; commande les Wurtembergeois en 1809 et combat à Eckmühl; se distingue à Dresde (1813), puis est fait prisonnier peu après à Kulm et envoyé en Sibérie jusqu'en 1814. Il combat de nouveau à Ligny et à Waterloo; obligé de quitter la France après la deuxième Restauration, il passe aux États-Unis d'où il revient en 1819; retraité en 1825, il meurt en 1830.

La ville de Passau, forteresse bavaroise, était divisée en plusieurs quartiers; l'un d'eux, compris entre le Danube et l'Inn, sur une longue et mince langue de terre, était fermé par un vieux rempart muni d'un fossé et d'une contrescarpe ; sur la colline située entre le Danube et l'Ilz, le château d'Oberhaus avec ses deux petits fronts bastionnés dont la réunion formait un ouvrage à couronne ; sur la rive droite de l'Inn, près de la colline de Notre-Dame de Bon-Secours occupée antérieurement par un camp fortifié, le faubourg d'Innstadt, ceint d'une muraille comme le petit faubourg d'Ilzstadt, sur la rive droite de l'Ilz. La ville, occupée par les 9.000 hommes du général autrichien Richter qui bloquaient le fort d'Oberhaus, avait été délivrée le 26 avril par le maréchal Masséna. Sa garnison actuelle devait comprendre 10.000 hommes : division Rouyer, division française Dupas, deux compagnies de sapeurs et deux compagnies d'artillerie, un bataillon de marins destinés à faire arriver à l'armée par le Danube les vivres et les munitions d'artillerie, un dépôt de cavalerie ; enfin, comme troupes bavaroises, un bataillon du 8e régiment d'infanterie « duc Pius » et trois compagnies d'artillerie avec un certain nombre de canons.

Point d'appui en cas de retraite de la Grande Armée, centre d'approvisionnements, grand magasin de réserve et hôpital général, Passau était d'une importance capitale pour l'armée française; il fallait que la ville fût inattaquable. Aussi le général du génie Chambarlhac renforça-t-il la place par toute une série d'ouvrages dont la construction occupa chaque jour des milliers de soldats et de paysans.

L'ancien rempart est remis en état, une demi-lune est construite devant la grande porte et permet un tir efficace sur tous les abords; un fort palissadé est construit sur la colline qui domine la ville; un ouvrage est élevé sur la rive gauche du Danube; sur la rive droite de l'Inn, c'est un camp muni de petits retranchements qui couvre les ponts contre une attaque et permettra à 1.000 hommes de tenir tête à 20.000; le camp retranché d'Itzstadt est restauré, le vieux château d'Oberhaus

est renforcé de huit ouvrages et organisé pour une garnison de 1.000 hommes avec quatre mois de vivres; la place enfin a



1809. — LE MARÉCHAL BERNADOTTE
Commandant le 9e corps (1).

---

(1) Bernadotte (Jean-Baptiste-Jules), maréchal de France, prince de Ponte-Corvo, puis roi de Suède et de Norvège; né à Pau en 1764, mort à Stockholm en 1844. Entre au service en 1780, sergent au régiment de Royal-Marine en 1789, colonel en 1792, général de division en 1796; se distingue en 1794 à Fleurus, en 1797 au passage du Tagliamento et à la prise de Trieste. Ambassadeur à Vienne; ministre de la guerre le 15 messidor an VII; maréchal de France en 1804; combat à Austerlitz, est créé prince de Ponte-Corvo en 1806; poursuit Blücher sous Lübeck, puis va battre les Russes à Mohrungen et à Bromberg. Commande à Hambourg en 1808, assiste à la bataille de Wagram à la tête du corps saxon, et est disgracié après la campagne. A la mort du prince héritier de Suède, le roi Charles XIII adopte Bernadotte qui devient prince royal de Suède sous le nom de Charles-Jean. La Suède entre dans la coalition et Bernadotte débarque en 1813 à Stralsund avec 30.000 Suédois; réuni à 70.000 Prussiens et Russes, il bat Oudinot à Gross-Beeren et Ney à Dennewitz; il combat encore contre la France à Leipzig et entre à Paris avec les alliés. Il monte sur le trône de Suède en 1818, sous le nom de Charles XIV, et meurt en 1844.

dans ses magasins propres quarante jours de vivres pour 10.000 hommes et une réserve générale de quarante jours de biscuit, de farine, d'eau-de-vie et de fourrage pour toute l'armée.

Le 12 mai, Bernadotte fait son entrée à Passau avec les 15.000 Saxons du 9e corps; il passe le lendemain la revue des troupes de la garnison et part le jour suivant pour Linz; le régiment des Duchés devait se rendre aussi sur ce dernier point : mais il arriva un contre-ordre et ce fut la division Dupas qui suivit le corps saxon à Linz. Dans l'état-major du prince de Ponte-Corvo se trouvait le prince Bernard de Saxe-Weimar, alors âgé de 17 ans et capitaine aux grenadiers de la Garde Royale saxonne: ce jeune officier se conduisit avec une telle distinction les 5 et 6 juillet, à Wagram, qu'il reçut de l'Empereur la croix de la Légion d'honneur.

Le major Arnswald (de Weimar) est désigné comme commandant du Fuchsberg, qu'il va occuper avec trois compagnies du bataillon léger; le major de Bose (de Meiningen) devient commandant du château d'Oberhaus; les capitaines de Munch et Krätzschmar (de Gotha) commandent les forts Eugène et Alexandre.

La fin du mois de mai fut employée au renforcement des ouvrages situés autour de la place. Le général Bourcier prit le commandement de toutes les troupes stationnées entre le Danube et les frontières de la Bohême, de Ratisbonne à Passau. Il envoya à Zwisel un détachement composé de la première compagnie de Weimar (capitaine de Schierbrandt), de 100 hommes du 8e de ligne bavarois et de 20 hussards français : les Autrichiens se montraient plus actifs vers les montagnes de la Bohême et il était nécessaire de surveiller leurs mouvements de plus près.

L'état de situation de l'armée, à la date du 1er juin, nous donne les chiffres suivants pour la division Rouyer :

Régiment n° 2, Nassau : 2 bataillons, 18 officiers, 577 hommes.
(Ce régiment est détaché à Vienne à partir du 14 juin.)

Régiment	n° 4, Duchés de Saxe.	3 bataillons		135 officiers. 5.488 hommes.
—	n° 5, Anhalt-Lippe....	2	—	
—	n° 6, Schwarzbourg-Waldeck-Reuss..	2	—	

Au 1er juillet, une autre situation nous fournit plus de détails sur les effectifs :

Division allemande Rouyer.
Chef d'état-major, chef d'escadron Charles de Baïne.

Régiment	n° 4, Duchés de Saxe.	3 bataillons,		2.334 h.	Total : 4.730 hommes.
—	n° 5, Anhalt-Lippe ..	2	—	1.412 h.	
—	n° 6, Schwarzbourg-Waldeck-Reuss.	2	—	984 h.	

Le 10 juin, la garnison de Passau reçut communication d'un ordre du jour de l'Empereur, en date du 28 mai, dans lequel le souverain manifestait à l'armée d'Allemagne sa plus complète satisfaction et annonçait qu'il faisait don à chaque régiment français ou allemand d'une gratification de 100.000 francs : la répartition de cette somme fut faite entre les différents contingents du régiment de Saxe.

Jusqu'alors, les soldats des Duchés n'avaient pas brûlé une cartouche : ils apprenaient par des proclamations éclatantes la prise de Vienne, la marche victorieuse de l'armée d'Italie et le triomphe de Raab... Cette inaction allait finir, la landwehr de Bohême menaçant Passau. Le 19 juin, le détachement du capitaine Schierbrandt eut un premier engagement avec l'ennemi, auquel il fit treize prisonniers : c'était le prélude d'une offensive contre laquelle le général Bourcier prit les dispositions suivantes :

Ordre du jour au régiment des Duchés de Saxe.

Passau, 30 juin 1809.

Le 4e régiment (des Duchés de Saxe) est chargé de la défense des deux rives du Danube. En cas d'attaque, les troupes se rassembleront immédiatement sur les points désignés ci-après :

1er bataillon, aux forts Alexandre et Eugène, dont chacun sera occupé aussitôt par 320 hommes.

2e bataillon, trois compagnies détachées sur la rive droite de l'Inn, occupant chacune avec 120 hommes les redoutes de Thann, d'Abensberg et d'Eckmühl; les deux autres compagnies, à la gauche du fort Eugène.

Les deux compagnies disponibles du bataillon léger, à la droite du fort Alexandre (le bataillon léger avait 126 hommes à Zwisel, 116 hommes à Leoprechting et 30 hommes à Tyrnau). Les deux compagnies de grenadiers, en réserve en arrière du fort Alexandre.

Les troupes étant ainsi réparties en cas d'attaque, le colonel de Henning commandera le fort Eugène, le major de Germar l'aide droite, le major de Bunau le fort Alexandre, le major de Bose les trois compagnies placées sur la rive droite de l'Inn, et le major Knauth la réserve.

Les avant-postes résisteront jusqu'au moment où ils seraient obligés de se retirer devant des forces très supérieures : ils feront alors retraite, en combattant, sur le gros du régiment.

Ces mesures défensives sont complétées, le lendemain 1er juillet, par une reconnaissance dirigée par le commandant Potier, aide de camp du général Bourcier, sur un corps de 5.000 hommes de landwehr ennemie signalé à cinq heures de marche de Passau, à Wegscheid, où il s'était retranché. Après une courte escarmouche, les trois compagnies des Duchés saxons composant cette reconnaissance se replièrent sans perte sur la place.

Dans la nuit du au 3 juillet, la compagnie d'Hildburghausen postée au village de Salzweg est attaquée par quelque centaines de partisans autrichiens : elle les repousse après un court combat et rejoint ensuite le camp de son régiment.

Le maréchal Lefebvre, arrivant de Linz, entra le 6 juillet dans Passau : il visita en détail tous les travaux de fortification édifiés depuis plusieurs mois autour de la place et passa le lendemain en revue la division Rouyer; il promit au capitaine de Schierbrandt la croix de la Légion d'honneur, pour son brillant combat de Zwisel : cet officier ne devait pas la recevoir, car il périt glorieusement peu de temps après dans le Tyrol.

Le 16 juillet, on apprit la nouvelle de la grande victoire que Napoléon avait remportée sur l'archiduc Charles, les 5 et 6 de

ce mois, à Wagram, ainsi que celle de l'armistice de Znaïm conclu le 12.

Le bruit se répandit peu après que la division Rouyer, avec le maréchal Lefebvre, allait être envoyée dans le Tyrol pour y combattre l'insurrection des habitants qui avaient pris les armes pour l'Autriche... Effectivement, le camp de Passau fut levé dans la nuit du 22 au 23 juillet; les trois régiments de la division Rouyer, dirigés sur Salzbourg, y arrivèrent le 26 par Scharding et Neumarck.

II. — L'insurrection du Tyrol.

Avant de suivre le régiment des Duchés de Saxe dans sa courte et sanglante expédition en Tyrol, il est nécessaire de remonter un peu en arrière et de rappeler rapidement les événements qui venaient de se dérouler sur cette partie du théâtre de la guerre.

Le traité de Presbourg avait fait passer le Tyrol à la Bavière, « avec ses anciens droits, et non autrement », comme il avait été très particulièrement spécifié. Or, dans un pays dont le loyalisme avait toujours été ardent vis-à-vis de la Maison de Habsbourg, et malgré les promesses formelles du roi Maximilien-Joseph de Bavière de ne pas changer « un iota » à la constitution tyrolienne, le premier ministre bavarois Mongélas bouleversa toutes les institutions et les coutumes du pays : la question religieuse fut sa pierre d'achoppement. Le gouvernement ayant déclaré qu'il nommerait les curés et que les évêques n'interviendraient que pour leur consécration, les trois prélats tyroliens à Coire, Trente et Brixen protestèrent : ils furent expulsés et l'on saisit leur temporel; à leur tour, les curés protestèrent : le clergé séculier fut supprimé et dispersé; les prédications et les sermons firent lever les premiers ferments de révolte chez les paysans simples, pieux et indépendants des Alpes autrichiennes.

Les maladresses des agents bavarois exaspéraient chaque jour davantage les habitants en leur faisant regretter l'ancienne

domination autrichienne : c'étaient la suppression des États du Tyrol, l'introduction du Code bavarois, la concentration du pouvoir aux mains d'un commissaire général, la conscription militaire, la réduction du papier-monnaie, le rétablissement du papier timbré : enfin, l'appellation même de « Tyrol » disparaissait et faisait place à la dénomination banale de « Bavière méridionale », pendant que le vieux donjon de Tiroli qui avait donné son nom au pays entier était vendu à des démolisseurs.

Les brutalités du commissaire bavarois Hofstetten portèrent à son comble l'exaspération des montagnards; on commença à comploter, à jeter les bases d'un soulèvement; l'archiduc Jean, ancien gouverneur du Tyrol, promettait le secours de l'Autriche; des délégués se rendirent à Vienne et il fut convenu que la déclaration de guerre de l'Autriche coïnciderait avec l'explosion du Tyrol; deux corps autrichiens, l'un sous Jellachich et l'autre sous Chasteler, entreraient alors respectivement dans le pays par la vallée de l'Inn et par le Pusterthal, et n'auraient pas de peine à en débusquer les 4.400 Bavarois pleins de quiétude qui y tenaient garnison.

Le chef principal de l'insurrection tyrolienne fut André Hofer, le *Sandwirth*, comme on l'appelait, simple aubergiste du Passeyrthal; cet homme pieux, droit et brave, rempli d'un amour ardent pour son Tyrol et d'un grand loyalisme envers la Maison d'Autriche, incarnait d'une façon complète la race d'hommes qu'il allait mener aux combats; secondé par d'intrépides patriotes comme Joseph Speckbacker, de Guadenwall près de Hall, — le capucin Haspinger, dit « la Barbe Rouge », — Népomucène de Kolb, — Peter Mayer, — Joseph Eisenstecken, — Pierre Kamenater — et l'ancien major autrichien de Teimer, il donna le signal du soulèvement le 9 avril, le jour même où l'Autriche déclarait la guerre à Napoléon.

Habitués dès l'enfance à parcourir leurs rudes montagnes et faisant du tir à la carabine le plus aimé de leurs jeux, les Tyroliens, comme les Espagnols, animés des mêmes passions religieuses et admirablement favorisés par la nature pour une

guerre de partisans, allaient être des adversaires redoutables dans leurs hautes forteresses de rochers et dans les défilés resserrés de leurs torrents, l'Adige, l'Inn et l'Eisach.

La prise d'armes des paysans débute le 11 avril par l'attaque du poste bavarois de Sterzing, exécutée par les 5.000 montagnards d'André Hofer : méprisant la mitraille, ces derniers remportent un succès complet ; 400 Bavarois, avec le major Speicher et deux canons, sont capturés.

En même temps, d'autres corps de partisans attaquaient au nord les Bavarois ; Hall était enlevé et Innsbruck aussitôt assailli. Le général de Kinkel commandait là les troupes bavaroises d'occupation du Tyrol : en tout, 5 bataillons, 2 escadrons et 4 pièces d'artillerie ; malgré la valeur et l'intrépidité des Bavarois, après la mort héroïque du colonel Dietfurth, les insurgés se rapprochent, pénètrent dans la ville, s'emparent de l'artillerie et imposent aux débris des Bavarois une capitulation sans condition... Les Tyroliens étaient dans l'ivresse de leur triomphe, quand un grand cri retentit dans la ville : « Voilà l'ennemi ! » C'était une colonne de recrues françaises, bavaroises et italiennes, conduite d'Italie en Bavière par le général Bisson et qui avait été surprise par le soulèvement sur la route du Brenner ; une partie put se replier sur Vérone, mais l'autre, talonnée par les paysans, presque sans munitions, sans vivres, arrivait après une marche atroce devant Innsbruck, où elle pensait trouver le salut en s'y réunissant aux Bavarois... Reçu à coups de carabine, le général Bisson ne peut croire que la ville soit aux mains des insurgés ; dans l'impossibilité de combattre avec des soldats exténués et à demi morts de faim, cerné de tous côtés par les Tyroliens exaltés du major de Teimer et d'André Hofer, il est obligé, lui aussi, de mettre bas les armes...

En cinq jours de combats, les montagnards avaient enlevé deux généraux, 6.000 prisonniers, 3 drapeaux, 5 canons et 800 chevaux.

Le lendemain (13 avril) les Autrichiens entraient dans Innsbruck, conquise par les paysans. Le Tyrol était bientôt après

complètement évacué par les Français, Chasteler ayant fait reculer jusqu'à Rivoli le corps du général Baraguay d'Hilliers qui tenait l'Adige moyen. La forteresse de Kufstein, seule, était encore aux mains des Bavarois.

L'intendant général autrichien Hormayr prend la direction administrative du Tyrol, le général de Chasteler organise le landsturm en bataillons à six compagnies de 100 à 150 hommes, à chacun desquels il attache une compagnie de chasseurs réguliers.



1809. — TROUPES AUTRICHIENNES

1. Chevau-léger.
2. Chasseur tyrolien régulier.
3. Paysan tyrolien insurgé.

Il nous fallait donc reconquérir le Tyrol ; cette tâche fut dévolue aux Bavarois. Trois divisions, aux ordres du Prince

Royal de Bavière et des généraux de Wrède et Deroy sont réunies à Salzbourg par le maréchal Lefebvre, le 29 avril; pendant que la première de ces divisions demeure à Salzbourg pour couvrir la route de Munich et observer le corps de Jellachich, le maréchal, en deux colonnes, se porte sur Innsbruck avec les deux autres divisions; de Wrède, le 11 mai, attaque le Strubpass défendu par les Autrichiens et les Tyroliens et l'emporte après un violent combat; il descend ensuite sur Saint-Johann. Deroy s'avance par la Salza et débloque Kufstein au passage. De Wrède attaque à Worgl les 5.000 hommes de Chasteler appuyés par deux escadrons de chevau-légers et 9 pièces de canon; il les bat, les rejette sur Rattenberg et entre bientôt à Innsbruck.

Les Bavarois avaient à venger des prisonniers massacrés; ils avaient fait depuis le début des opérations des pertes considérables dues aux carabines des partisans tyroliens; aussi commirent-ils toutes sortes d'excès : paysans égorgés, maisons pillées et brûlées... C'étaient de terribles représailles que termina l'incendie du village de Schwaz (15 mai). Napoléon, en apprenant les atrocités qui se passaient dans le Tyrol, se fâcha contre les Bavarois, mais mit à prix la tête de Chasteler: ce dernier quitta bientôt le pays, n'y laissant que 3.000 hommes de troupes régulières.

Abandonnés à eux-mêmes, les Tyroliens ne perdent pas confiance : Hofer est leur commandant en chef, il a avec lui 6.000 paysans, 800 réguliers autrichiens et 6 canons; il les amène devant Innsbruck occupée par les Bavarois qui ne comptent plus que 8.000 hommes sous le général Deroy, depuis que le maréchal Lefebvre a été rappelé sur le Danube avec la division de Wrède, après les journées d'Essling. Le combat commence sur l'Iselberg le 26 mai; Deroy n'obtient que l'avantage de conserver sa position ; le lendemain, Hofer attaque Innsbruck : Deroy riposte en lançant sur l'Iselberg l'infanterie bavaroise qui parvient à s'en emparer; mais ce succès n'est que passager et l'arrivée de renforts importants rend bientôt la supériorité aux montagnards. Le général

bavarois profite de la nuit du 29 au 30 pour couvrir sa retraite ; il a perdu 1.500 hommes hors de combat, 5 canons, 200 prisonniers et se retire sur Kufstein. Hofer entre une seconde fois en vainqueur à Innsbruck et le Tyrol est de nouveau en entier au pouvoir des insurgés.

L'empereur Napoléon voulut en finir avec cette « Vendée tyrolienne » toujours renaissante ; la victoire de Wagram et l'armistice de Znaïm lui permettaient de disposer de forces importantes. Une des clauses de l'armistice stipulant l'évacuation immédiate du Tyrol par les troupes autrichiennes, Napoléon ordonna aussitôt au maréchal Lefebvre d'occuper ce pays, ainsi que le Vorarlberg, et d'en opérer le désarmement pendant la durée même de l'armistice.

Le comte de Buol, commandant les Autrichiens en Tyrol, se retira donc avec ses troupes ; mais, avec une perfide duplicité et sur la recommandation de l'archiduc Jean, il laissait des armes et des munitions aux habitants, faisant courir le bruit que les Français ne devaient pas mettre les pieds dans le Tyrol tant que l'armistice durerait...

En exécution des ordres de l'Empereur, la troisième division bavaroise (général Deroy) arrive à Salzbourg le 20 juillet ; elle y est rejointe le 25 par la 1re division (général Raglovich) et le 26 — comme nous l'avons vu — par la division des troupes du Rhin commandée par le général Rouyer ; ces trois divisions vont entrer dans le Tyrol sous les ordres immédiats du maréchal Lefebvre.

En même temps, le général français Montmarie réunit sous son commandement les deux petits corps bavarois des colonels d'Arco et d'Oberndorf, et va passer de l'Achenthal dans la vallée de l'Inn, par Jennbach. Un corps de réserve, sous le général Beaumont, marche dans la vallée du Lech et dirigera un premier détachement (général Picard) par Kempten, sur Immenstadt ; un second (général Lacoste) par Füssen, sur Reute ; un troisième (général Lagrange) par Partenkirch sur le col de Scharnitz. — Le corps wurtembergeois, renforcé de troupes badoises, marche sur le Vorarlberg. — Le général



1809. — LE MARÉCHAL LEFEBVRE
Commandant le corps du Tyrol (1).
(D'après une estampe de l'époque.)

---

(1) **Lefebvre** (François-Joseph), duc de Danzig, maréchal de France, né à Rouffach (Haut-Rhin) en 1755, mort à Paris en 1820. Fils d'un meunier; s'engage à 18 ans dans les Gardes-Françaises, où il devient sergent en 1789. Général de brigade en 1793, général de division en 1794. Décide la victoire à Fleurus. 1796, Altenkirchen, Wetzlar. 1797, Neuwied. 1799, Stokach. Assure le succès du 18 Brumaire en envahissant la salle des Cinq-Cents avec 25 grenadiers. Maréchal de l'Empire. Commande à Iéna la Garde Impériale à pied. 1807, prise de Danzig; fait duc de Danzig. 1808, commandant le 4e corps de l'armée d'Espagne. 1812-1814, commandant la Garde; Montmirail, Champaubert. Se rallie à Louis XVIII, qui le fait pair de France. Sa femme lui donna 14 enfants, dont 12 fils; aucun ne survécut : les deux derniers trouvèrent la mort dans les combats.

Rusca part de Gmund, sur la Drave, pour se porter sur Sachsenbourg et dans le Pusterthal; — enfin, toutes les troupes disponibles en Vénétie sont dirigées avec le général Castella, par Feltre et Bellune sur Cortina et Ampezo et avec le général Perry, de Vérone dans la vallée de l'Adige.

C'étaient 50.000 hommes qui allaient prendre possession de cet insaisissable Tyrol.

III. — Un nouveau Roncevaux. — Les combats d'Ober-Au.

Le régiment des Duchés de Saxe était arrivé de Passau à Salzbourg le 26 juillet; le même jour il est passé en revue par Lefebvre, devant le palais de l'Archevêché où le maréchal logeait; après le défilé, le maréchal fait réunir les officiers du régiment et leur adresse une allocution en langue allemande fortement mâtinée de patois alsacien :

« Nous allons entrer dans le Tyrol, leur dit-il, et c'est le « régiment des Duchés, en témoignage de ma confiance, qui « va former l'avant-garde. »

Puis, se tournant vers les officiers du bataillon léger de Weimar-Hildburghausen, dans les rangs duquel on comptait 200 hommes armés de bonnes carabines, il ajoute :

« C'est vous qui marcherez en tête, avec votre bataillon de « bons tireurs; je veux croire que vous tiendrez à cœur de « remplir cette mission à mon honneur comme au vôtre « et que la belle discipline dont vous avez fait preuve jus- « qu'ici continuera à être scrupuleusement observée. »

Le maréchal fit ensuite plusieurs recommandations ou observations, et entre autres, celle d'empêcher les soldats de boire de l'eau de neige pendant les grandes chaleurs.

Le régiment partit le lendemain pour Reichenhall en tête du corps principal confié au maréchal. Cette colonne comprenait :

Division Rouyer : 4e régiment du Rhin (Duchés de Saxe);
5e régiment du Rhin (Anhalt-Lippe);
6e régiment du Rhin (bataillon de Waldeck-Reuss).
(Le bataillon de Schwarzbourg restait en garnison à Salzbourg.)

1re division bavaroise, général Raglovich :
- 4 régiments d'infanterie ;
- 1 bataillon de chasseurs ;
- 2 régiments de chevau-légers ;
- 30 pièces d'artillerie.

La 3e division bavaroise, aux ordres du général Deroy, avait quitté Salzbourg dès le 24 juillet, par le Lugpass, pour Saint-Johann et Zell.



Salzbourg.

Les bagages étaient restés déposés à la citadelle de Salzbourg et seules les voitures médicales demeuraient avec les troupes qui emportaient du pain et du fourrage pour quatre jours, de la viande pour deux jours et quinze jours de solde d'avance.

La colonne marchait sur le Strubpass : tous les sapeurs de ses différents corps, réunis sous le commandement du capitaine du génie bavarois Becker, cheminaient avec l'avant-garde

pour opérer le déblaiement de la route et la reconstruction des ponts.

Le bataillon de Weimar, formant l'avant-garde, arrive après treize heures de marche devant le Strubpass qu'occupaient en grand nombre les Tyroliens insurgés; ceux-ci envoient au maréchal trois parlementaires dont le ton se radoucit à la vue du gros de la colonne et de l'artillerie qui suivaient le bataillon léger saxon... Le maréchal répond aux députés qu'il accorde un quart d'heure aux paysans pour déposer les armes et abandonner leur position, à défaut de quoi il va donner immédiatement l'assaut. Le quart d'heure écoulé, le bataillon de Weimar prend la formation de combat, suivi des deux autres bataillons du régiment et de la batterie bavaroise du capitaine Vandouve : toute la ligne se porte en avant et trouve évacuée la formidable position des Tyroliens; ceux-ci ont disparu dans les montagnes, abandonnant quelques fusils hors d'usage sur le terrain encombré d'énormes rochers; le régiment des Duchés déblaye péniblement la route de la colonne qui franchit sans encombre ce passage dangereux.

Le 28, la marche sur Saint-Johann est continuée, sans rencontrer l'ennemi; tous les hameaux sont évacués par les habitants; la pluie rend l'étape fatigante et le bivouac est pénible, le soir, près du village de Soll.

Le maréchal Lefebvre, en arrivant le 29 à Vorgl, apprend que Rattenberg est occupé par les troupes autrichiennes qui viennent de lever le blocus de Kufstein, ainsi que par quelques milliers d'insurgés commandés par Speckbacher. Il porte donc sur ce point, le jour même, les trois régiments de la division Rouyer et les rejoint de sa personne avec une batterie bavaroise et un escadron de chevau-légers : l'ennemi s'était déjà mis en retraite sur Innsbruck et les canonniers bavarois ne purent saluer l'arrière-garde autrichienne, formée de chasseurs tyroliens, que par quelques coups de canon. Les insurgés détruisirent en partie, en se retirant, le pont sur l'Inn; le régiment des Duchés traversa Rattenberg et vint s'établir au

bivouac, à une lieue au delà ; le reste de la colonne demeura autour de Rattenberg.

Le général autrichien de Buol avait enfin reçu avis de l'armistice et des conditions qu'il lui imposait : il quitta son quartier général de Brixen et prescrivit à toutes les troupes autrichiennes de se mettre en retraite sur Villach et Klagenfurth; les paysans, indignés et désespérés, voulaient s'opposer par la force au départ des Impériaux... Mais il était trop tard pour défendre leur capitale, Innsbruck, menacée de près par la marche du général Lefebvre; ils décidèrent cependant de ne point poser les armes malgré le départ des troupes autrichiennes et de se réunir dans la vallée de l'Eisach, pour lutter contre les envahisseurs.

Le 30 juillet, le corps de Lefebvre remontait l'Inn et arrivait à Schwaz; le maréchal, de sa personne, poussait jusqu'à Innsbruck avec la cavalerie bavaroise; il y appelait aussitôt la division Rouyer, à la nouvelle de rassemblements importants des insurgés sur l'Iselberg. La division, forçant sa marche, arriva dans la capitale tyrolienne à 10 heures du soir, après une étape rendue terrible par la chaleur et pendant laquelle plusieurs hommes périrent d'insolation et de fatigue; elle ne fit que traverser la ville et bivouaqua à Viltau, au pied de l'Iselberg. Le lendemain Innsbruck était occupé par tout le corps de Lefebvre, et pendant que le maréchal, avec les Bavarois, remontait la vallée de l'Inn vers Landeck et Finstermuz, le général Rouyer, renforcé de la batterie bavaroise Vandouve et du 4ᵉ régiment de chevau-légers « de Bubenhofen », prenait la direction du col du Brenner et parvenait, par Matrey, jusqu'à Steinach où la division allemande établit ses bivouacs.

A l'aube, le 2 août, Rouyer reprend sa marche vers le terrible col du Brenner : à la surprise de tous, ce dernier est trouvé inoccupé; les Allemands commencent à descendre le cours de l'Eisach et parviennent à Sterzing sans qu'il leur soit opposé de résistance. Mais, sur toutes les montagnes voisines, on voit des paysans armés dont le nombre paraît s'accroître rapidement : ce sont les hommes d'Hofer, ceux que

conduit le capucin Haspinger, ceux de Speckbacher, de Martin Schenck, de Peter Mayer, de Kamenater; ils sont fidèles au rendez-vous que leur a donné le « Sandwirth » et organisent la défense de la vallée : ponts détruits, route coupée, avalanches de rochers prêtes à rouler des sommets de la montagne... Chacun a son poste désigné, sa mission, son rôle; ni la poudre, ni les balles ne manquent et ce que les Autrichiens n'ont pas voulu faire avec eux, les montagnards tyroliens vont le faire à eux seuls : les Bavarois connaissent déjà la justesse de leurs carabines; ces Allemands qu'ils amènent avec eux vont bientôt savoir aussi comment se défend un peuple qui veut vivre libre...

Le point de Sterzing étant important à garder sur la ligne de communication avec Innsbruck, le général Rouyer y laisse les deux compagnies de grenadiers de Gotha avec le major Knauth comme commandant de place; et le reste de la division va bivouaquer plus au sud, dans une prairie, sur les bords de la route de Brixen; au milieu de la nuit, l'eau envahit brusquement les bivouacs.... Ce sont les paysans qui ont préparé cette inondation : heureusement il n'y a pas d'accidents mortels; les troupes sont un peu déplacées et un séjour de 24 heures leur apporte un soulagement hautement apprécié.

Le col du Brenner venait d'être occupé, sur les ordres du maréchal, par un régiment de chevau-légers et un bataillon de chasseurs bavarois; de la sorte, la communication restait assurée avec les Allemands, et ce passage important tenu par une troupe de cette force ne pouvait plus être intercepté par les insurgés.

Pendant que la division se reposait près de Sterzing, le 3 août, une reconnaissance composée de 60 hommes du bataillon léger de Weimar avec les lieutenants de Crayen et de Honning, et de 40 hommes du 4e chevau-légers bavarois était envoyée vers midi sur Mauls et Mittewald dans la direction que devait suivre le lendemain la colonne. Accueillie entre ces deux villages, près de Sack, par le feu nourri d'environ

200 Tyroliens postés derrière les rochers et dans les bois qui bordaient la route, le détachement dut battre en retraite et regagner péniblement, et non sans perte, le village de Sterzing à la tombée de la nuit : il s'était heurté aux avant-postes des insurgés. Ceux-ci venaient en effet de mettre en état de défense le défilé resserré suivi par la route de Brixen, entre Mittewald et Unter-Au. Le capucin Haspinger « La Barbe rouge », sorti du monastère de Klausen où il s'était retiré après les sanglants combats du mois de mai autour d'Innsbruck, avait amené les montagnards de Klausen et de Villanders au pont de l'Eisach, célèbre dans les fastes du Tyrol; la destruction de ce passage fut préparée et ses abords fortifiés; les bandes de Peter Mayer et de Kamenater, établies sur les deux flancs du défilé d'Ober-Au et d'Unter-Au, poussaient leurs postes avancés dans la direction de Mauls; le 3 août au soir, le curé de Weitenthal amena encore, nouveau renfort, les paysans de sa paroisse avec ceux de Schönegg et de Rodeneck; enfin Speckbacher, après avoir donné à chacun son rôle, avait fait couvrir d'abatis la route entre Sack et Mittewald.

C'était contre ces adversaires résolus et redoutablement postés qu'allaient se mesurer les soldats du 4e régiment du Rhin. Le 4 août, à l'aube, le général Rouyer quitte Sterzing où il laisse le major Knauth avec la 2e compagnie de fusiliers du bataillon de Gotha. Précédé par une pointe de 50 carabiniers de Weimar aux ordres du lieutenant de Goldacker, le bataillon de Weimar forme l'avant-garde. En arrière, s'avance la colonne, dans l'ordre suivant :

les deux bataillons de ligne du régiment des Duchés (environ 2.190 hommes) ;
2 escadrons du 4e régiment de chevau-légers bavarois ;
1 canon de 6 livres et 1 obusier de la batterie Vandouve ;
le 5e régiment du Rhin (Anhalt-Lippe) ;
le 6e régiment du Rhin, réduit au bataillon de Waldeck-Reuss ;

le reste de la batterie Vandouve;
le reste du 4e régiment de chevau-légers.

La marche a lieu sans incident jusqu'à ce que le village de Mauls eût été dépassé : quand l'avant-garde arrive à une demi-heure au delà de ce point, elle reçoit les premiers coups de feu des avant-postes de Speckbacher : les Tyroliens se replient en combattant et, vers 7 heures du matin, l'avant-garde finit par atteindre le hameau de Sack, resserré entre des montagnes escarpées à gauche et le cours bouillonnant de l'Eisach à droite de la route. De là, l'avant-garde pousse encore jusqu'à Mittewald et se heurte aux abatis établis par les insurgés qui couronnent toutes les hauteurs et dont le feu devient de plus en plus violent. Le major de Germar, suivi de son aide de camp le lieutenant de Beulwitz, se porte aussitôt à la pointe : le premier est atteint d'un coup de feu à la tête, le second a son cheval blessé.... Enfin, les sapeurs écartent les abatis et l'avant-garde reprend sa marche. Mais voilà que des mines font explosion au sommet des rochers escarpés qui dominent la route à gauche.... D'énormes blocs de rochers dévalent, des arbres entiers tombent et roulent sur le malheureux bataillon de Weimar resserré sur l'étroite chaussée, broyant, écrasant tout sur leur passage et précipitant pêle-mêle dans le torrent les morts et les blessés. .. Les carabines des insurgés résonnent au milieu de tout ce fracas et leurs coups bien assurés augmentent encore les pertes des Saxons.

Des 50 hommes de la pointe, plus de 20 sont tombés, morts ou blessés; le bataillon léger de Weimar, au milieu des explosions et des avalanches de rochers, sous la grêle des balles tyroliennes, pousse de l'avant, et suivi des deux bataillons de ligne et du reste de la division, arrive près de Mittewald : une église et sept maisons occupées par les insurgés et organisées pour la défense; les deux pièces bavaroises amenées en tête de colonne sont mises en batterie, leurs boulets et leurs obus chassent les défenseurs de leurs abris et le bataillon léger enlève le village. Aussitôt, les deux compagnies de

voltigeurs de Cobourg franchissant l'Eisach sur le pont de Mittewald sont détachées sur la rive droite du torrent, pour flanquer de ce côté la marche de la colonne : elles ont mission de marcher par la montagne sur Riot et Unter-Au et d'y empêcher la destruction du pont. Les deux compagnies de Meiningen (capitaines de Buttlar et Donop) sont laissées à Mittewald même, pour y tenir le pont et soutenir au besoin la retraite des voltigeurs de Cobourg.

Dans un pareil défilé, la cavalerie était plus gênante qu'utile : l'un des deux escadrons de chevau-légers reçoit l'ordre de mettre pied à terre ; il se met à tirailler contre les insurgés, sur le bord du torrent.

Poursuivant son succès, le bataillon de Weimar s'est avancé jusqu'à Ober-Au solidement défendu par les montagnards du capucin « Barbe rouge » : le pont sur l'Eisach est coupé, et le torrent grossi par les pluies est infranchissable à gué ; en ce point, la vallée n'a pas plus de 250 pas de largeur, elle est barrée par de nouveaux abatis, et, là encore, des avalanches de pierres et de rochers balayent la route. Le feu croisé des Tyroliens fait à chaque moment des victimes dans les rangs du bataillon léger ; le combat devenant de plus en plus vif, les deux bataillons de ligne arrivent au secours du bataillon de Weimar. La montagne à gauche de la route est enlevée d'assaut par le premier bataillon, une partie du deuxième et les deux compagnies de voltigeurs de Cobourg qui ont repassé sur la rive gauche ; pendant ce temps, le bataillon léger traverse l'Eisach sur une étroite passerelle pour chasser les insurgés postés sur la rive droite ; la seconde compagnie des grenadiers de Gotha (lieutenant de Seebach) enlève d'assaut, près du pont, une maison fortifiée d'où les Tyroliens couvraient de feux les troupes placées sur la route. Ces efforts combinés refoulent les montagnards. Les deux canons, placés près d'Ober-Au, tirent sur les derniers abris des montagnards postés près du pont en flammes ; les Tyroliens se retirent peu à peu sur Brixen, poursuivis dans leur retraite par les projectiles bavarois.

Le manque de matériaux et la profondeur de l'eau ne permettant pas de rétablir le pont pour l'artillerie et pour la cavalerie, le major de Germar bivouaqua le soir à Unter-Au, avec le bataillon léger, couvrant ainsi le gros de la division; les deux bataillons de ligne du régiment des Duchés (sauf les deux compagnies de Meiningen restées à Mittewald), l'artillerie bavaroise et le reste de la division passèrent la nuit à Ober-Au et au sud de ce village, avec le bataillon de Lippe détaché à Riot.

La victoire restait donc aux Allemands; mais elle leur coûtait autant qu'une défaite; le bataillon léger de Weimar avait perdu quatre officiers: les deux frères Schierbrandt et les deux frères Honning, l'un de ces derniers écrasé par un rocher; deux autres officiers du bataillon étaient grièvement blessés; dans les bataillons de ligne, le colonel de Henning et deux officiers étaient blessés. Le régiment des Duchés comptait environ 100 tués et 140 blessés, dont plus de moitié dans le bataillon léger. Le général Rouyer, atteint lui-même d'une blessure légère, avait vu le commissaire des guerres de la division tué à ses côtés.

A 9 heures du soir, le colonel d'Egloffstein exécuta en personne une reconnaissance dans la direction de Brixen, avec un détachement de 70 hommes de Weimar et de 20 hommes d'Hildburghausen; un chasseur autrichien déserteur lui servit de guide et il put vérifier l'exactitude des renseignements qu'il avait reçus, au sujet du barrage palissadé établi par les Tyroliens sur la route entre Unter-Au et Brixen, ainsi que sur l'enveloppement de la division par les insurgés dont les feux couronnaient les montagnes de tous les côtés.

Le général Rouyer se trouvait dans une situation des plus difficiles; le seul pont sur l'Eisach, par lequel il devait poursuivre sa marche, était complètement brûlé par l'ennemi en aval d'Ober-Au et très difficilement réparable; les pertes subies par sa division dans la journée du 4 août étaient considérables et ses blessés restaient presque sans secours; les vivres manquaient complètement et la retraite même semblait

devoir être périlleuse. Quel parti fallait-il prendre? Un aide de camp du maréchal Lefebvre arriva dans la nuit, apportant la nouvelle de la marche rétrograde du maréchal sur Innsbruck; le général Rouyer résolut en conséquence de faire sans retard sa propre retraite sur Sterzing.

Mais ne voulant pas, d'autre part, abandonner la position conquise, le général Rouyer se décida à une demi-mesure; il prescrivit au colonel d'Egloffstein de demeurer à Ober-Au et Unter-Au avec le régiment des Duchés, et de tenir dans ces deux villages jusqu'à ce qu'il lui ait envoyé des moyens de transport pour ses blessés, des vivres, des munitions et de nouveaux ordres : c'est-à-dire au moins jusqu'au lendemain vers 8 ou 9 heures du matin. En vain le colonel fit-il valoir au général la gravité de sa position : ce dernier l'assura qu'il avait toute confiance dans le régiment des Duchés et dans son chef et partit pour Sterzing le 5 août, à 3 heures du matin, laissant toutefois aux Saxons d'Ober-Au un canon et un obusier bavarois, ainsi que dix chevau-légers pour assurer le service d'estafettes.

Le 5 août, dès 6 heures du matin, un drapeau noir agité sur la montagne par un Tyrolien à cheval donne aux insurgés le signal de l'attaque : le bataillon léger, sur la rive droite de l'Eisach, est bientôt débordé par l'ennemi qui menace sa ligne de retraite; le colonel d'Egloffstein lui envoie l'ordre de se replier sur Ober-Au et de repasser sur la rive gauche du torrent; ce mouvement s'exécute sous le feu nourri de l'ennemi qui presse de trois côtés les soldats de Weimar et roule sur eux des avalanches de rochers. La défense d'Ober-Au est organisée de la manière suivante : le major d'Arnswald, avec la 5e compagnie du bataillon léger et des détachements des 2e, 3e, 4e et 6e compagnies, couvre leflanc gauche de la position jusque sur la montagne; la 1re compagnie de Weimar, avec le reste du bataillon léger — 180 hommes tout au plus — et les deux compagnies de voltigeurs de Cobourg, défend l'auberge d'Ober-Au sous la direction du major de Germar; les majors de Bunau et de Bose occupent avec les deux compagnies de

grenadiers de Gotha et les 1re, 3e et 4e compagnies du 1er bataillon de ligne les deux autres maisons du village et les vergers qui les entourent; enfin, les 3e et 4e compagnies du 2e bataillon, en soutien des deux pièces bavaroises, sont placées dans un petit bois en arrière d'Ober-Au.

La situation était précaire : on était à quatre heures de marche de Sterzing, seul point d'où pouvaient arriver des secours : et les munitions baissaient, et les vivres manquaient depuis la veille... 2.000 nouveaux Tyroliens étaient venus dans la nuit renforcer les 3.000 hommes du capucin Haspinger; Speckbacher, lui, avait remonté l'Eisach et occupait fortement les deux côtés des montagnes jusqu'à la hauteur de Mauls. Les défenseurs d'Ober-Au, postés dans les jardins, durent bientôt les abandonner, le tir fichant de l'ennemi partant des deux pentes de la vallée ne leur permettant plus d'utiliser aucun abri. Les officiers, armés de fusils pris aux morts ou aux blessés, donnaient l'exemple de la plus courageuse résistance; le lieutenant de Seebach, à la tête de 20 volontaires, veut débusquer des Tyroliens placés derrière une muraille d'où ils dirigent sur les Saxons un feu meurtrier; il tombe blessé d'un coup de feu à la hanche et ses soldats doivent l'emporter à l'intérieur des maisons. Les trois maisons du village regorgent de blessés; la fatigue devient extrême, les forces s'usent et le manque d'eau vient ajouter une souffrance de plus à celles que supporte déjà le malheureux régiment des Duchés : car les paysans ont coupé la conduite qui alimente la fontaine d'Ober-Au et tout soldat qui se risque à aller puiser de l'eau au torrent tombe infailliblement sous les balles des Tyroliens...

Il est plus de midi; aucun des chevau-légers bavarois successivement envoyés à Sterzing pour annoncer au général Rouyer l'attaque des insurgés et le mettre au courant de la marche du combat n'est revenu; tous sont tombés, morts ou prisonniers, aux mains des hommes de Speckbacher qui tiennent toute la vallée. L'artillerie n'a plus de munitions; les montagnards, n'entendant plus le canon, s'enhardissent et se

rapprochent. Le colonel d'Egloffstein a perdu tout espoir d'être secouru : il se décide à sauver au moins une partie de son régiment; ralliant le détachement du major d'Arnswald, quelques compagnies du 1er et du 2e bataillon, des isolés, les blessés pouvant marcher, il part avec les deux pièces de canon bavaroises confiées à son régiment et se rend à Mittewald, où il trouve les deux compagnies de Meiningen laissées la veille à la garde du pont : il les prend avec lui et, après avoir détruit le pont, continue sur Sterzing en luttant sur tout son parcours contre les bandes d'Haspinger qui l'ont suivi et ne cessent de le harceler. Les femmes elles-mêmes font le coup de feu aux côtés de leurs fils et de leurs maris; les balles des carabines tyroliennes et les avalanches de pierres tuent ou précipitent dans l'Eisach un grand nombre de soldats saxons; le colonel d'Egloffstein lui-même est atteint d'un éclat de rocher qui le blesse à la poitrine et à l'épaule. Un tonneau de vin, trouvé dans une maison, est défoncé sur la route et les soldats y puisent en passant : en se penchant sur ce tonneau pour y remplir son bidon, un petit tambour est tué d'une balle dans la tête... Il reste mort, penché sur le vin qu'il venait puiser et auquel il mêle son sang, pendant que les soldats de la colonne continuent, au passage, à prélever leur ration dans le tonneau...

Quand le régiment arriva à Sterzing, le 5 août au soir, il comptait environ 1.200 hommes, y compris les deux compagnies de Meiningen ramenées de Mittewald et la compagnie demeurée à Sterzing : comme il avait 2.190 hommes dans le rang en partant de ce point la veille au matin, c'était donc plus de 900 hommes qui manquaient, tués, ou laissés à Ober-Au.

Le général Rouyer était parvenu à Sterzing à 7 heures du matin; entendant le bruit du combat, il avait envoyé sur la route d'Ober-Au un escadron bavarois et le bataillon d'Anhalt-Lippe avec 2 canons : ce détachement attaqua les Tyroliens, s'empara du château de Sprechenstein et poursuivit l'ennemi jusqu'à Mauls : puis, il revint à Sterzing. Quant au major

Knauth, laissé comme nous l'avons vu à Sterzing avec une compagnie, il avait envoyé le 5 août au matin une voiture de vivres sur Ober-Au; mais les hauteurs dominant la route étaient occupées par les insurgés et il avait constaté que les communications se trouvaient absolument coupées entre lui et le régiment.

Dans la matinée du 6 août, le maréchal Lefebvre informé de la retraite de la division Rouyer, laisse à Innsbruck la 3e division bavaroise et arrive à Sterzing avec la 1re division. Il reçoit le colonel d'Egloffstein les bras ouverts et passe aussitôt en revue le régiment des Duchés; puis, il adresse en allemand une allocution à la troupe :

« Je vous croyais tous perdus, leur dit-il; mais vous avez « justifié la haute idée que je me faisais de vous : vous vous « êtes battus comme de braves soldats et j'en rendrai compte « à l'Empereur. Maintenant, je me mets à votre tête pour vous « venger et délivrer vos camarades! »

Ces paroles sont accueillies par un immense « vivat! » car le maréchal s'était vite acquis l'affection des soldats allemands; il recommanda au colonnel d'Egloffstein de ne pas parler, dans son rapport aux souverains des Duchés, des drapeaux des 1er et 2e bataillons laissés à Ober-Au, car il avait l'espérance de les délivrer en même temps que le reste du régiment.

Pendant ce temps, les troupes bloquées à Ober-Au continuaient une défense désespérée, attendant toujours le secours qui les sauverait. Les trois maisons qui composent le village sont défendues jusqu'au soir; elles sont bondées de blessés. A 8 heures, les montagnards s'approchent avec des matières inflammables pour les incendier : les cartouches des morts et des blessés sont épuisées dans les deux maisons occupées par les majors de Bunau et de Bose; ceux-ci comprennent qu'un combat corps à corps est impossible pour leurs soldats exténués et affamés, et ils essayent de parlementer avec les Tyroliens; mais la chose est impossible : les montagnards, à un signal de trompette, se ruent sur les maisons, certains de

ne plus trouver de résistance; ils renversent et dépouillent les officiers qui s'avançaient en parlementaires, envahissent les maisons, submergeant, écrasant les restes du régiment; leurs pertes ont excité leur fureur, ils n'épargnent même pas les blessés : le colonel de Henning, étendu sanglant sur un lit, est dépouillé et renversé; le tambour-maître du 1er bataillon, pris par les paysans pour un officier de haut grade à cause des galons d'or de son habit, est fortement malmené.... Les drapeaux des 1er et 2e bataillons tombent entre les mains de l'ennemi.....

Le major de Germar tenait encore dans la dernière maison d'Ober-Au, l'auberge, avec environ 230 hommes de Weimar et de Cobourg. Des Tyroliens, avec un drapeau blanc, s'approchent et le somment de capituler pour arrêter l'effusion du sang : le major s'avance pour parlementer, quand il est frappé de deux coups de baïonnette : il se défend avec son sabre, abat deux paysans pendant que ses soldats, en faisant feu, couvrent sa retraite.... Enfin la capitulation s'impose devant la menace d'incendie. La défense d'Ober-Au avait duré treize heures.

Les pertes du régiment des Duchés de Saxe, pendant les combats des 4 et 5 août, avaient été les suivantes :

	OFFICIERS.			TROUPE.	
	TUÉS.	BLESSÉS.	PRISONNIERS.	TUÉS, BLESSÉS, PRISONNIERS.	
Contingent de Gotha	1	6	10	349	540
— de Meiningen	»	»	3	101	
— de Cobourg	1	»	6	90	
— de Weimar	4	7	3	346	406
— d'Hildburghausen	1	1	2	60	
	7	11	21		946

Dans la nuit même, les officiers saxons prisonniers sont séparés de leurs troupes et emmenés par les paysans au château de Rodeneck dans le Pusterthal : ils furent ensuite

répartis à Botzen, à Méran et à Innsbruck. Les blessés sont transportés le lendemain à Brixen, où le colonel Henning mourut de ses blessures le 18 août. Quant aux soldats prisonniers, les vainqueurs les disséminèrent dans les vallées voisines. La captivité des Saxons ne cessa que le 8 novembre, quand le général français Baraguay d'Hilliers, arrivé par la Carinthie, occupa Brixen, pendant que les Bavarois descendaient dans le Tyrol par le nord. Les soldats du régiment des Duchés, dirigés alors sur Salzbourg, regagnèrent de là leurs garnisons; du contingent de Gotha il rentra 280 hommes; 70 avaient péri aux combats des 4 et 5 août, ou étaient morts de leurs blessures.

Le retentissement de cette affaire fut considérable dans tout le Tyrol et le nom de « Défilé des Saxons » est demeuré à la tragique vallée d'Ober-Au.

Le maréchal Lefebvre quitta Sterzing le 7 août avec la 1re division bavaroise pour se rendre maître de la route de Brixen, et essayer de réussir où le général Rouyer avait échoué avec ses Allemands. Il trouva la vallée barrée par les bandes du capucin Haspinger, et les montagnes sur les deux rives de l'Eisach fortement défendues par Speckbacher à qui André Hofer avait envoyé de nombreux renforts, et notamment des détachements de chasseurs tyroliens autrichiens qui s'étaient réunis aux insurgés à la nouvelle de leur victoire. Les efforts du maréchal furent inutiles, et après des pertes considérables il dut rétrograder sur Sterzing. Le lendemain, la 1re division bavaroise (Raglovich) livra encore aux montagnards un combat violent vers Mauls; Lefebvre reprit la route du Brenner où il arriva dans la nuit du 10 au 11 août.

Le régiment des Duchés, en quittant Sterzing le 6 août, avait été dirigé sur le col du Brenner, pour occuper ce point important pendant les opérations du maréchal dans la vallée de l'Eisach; il y demeura cinq jours, pendant lesquels le colonel d'Egloffstein procéda à une nouvelle formation du régiment, rendue nécessaire par les vides qui s'étaient si malheureusement produits dans ses rangs. Les deux batail-

lons de ligne furent fondus en un seul, sous les ordres du major Knauth (de Gotha), et le major d'Arnswald (de Weimar) prit le commandement des restes du bataillon léger qui ne comptait plus que 463 hommes. Les huit compagnies de Gotha étaient réduites à quatre, dont une de grenadiers. L'effectif total du régiment ne s'élevait qu'à 10 officiers et 1.300 hommes.



Innsbruck.

L'arrivée du corps bavarois du colonel d'Arco au col du Brenner, le 8 août, permit aux Saxons d'attendre sans danger le retour du maréchal Lefebvre qui battait en retraite sur

Innsbruck; les Bavarois le suivirent, ainsi que la division Rouyer qui forma l'arrière-garde : puis, les Allemands prirent la route de Hall, flanquant à droite et sans combat la colonne des Bavarois qui passèrent par le Schönberg où vivement pressés par les Tyroliens ils perdirent plus de 600 hommes. En arrivant le 12 août au soir à Hall où elle séjourna deux jours, la division Rouyer assurait la communication avec Rattenberg des deux divisions bavaroises du maréchal : celui-ci livra les 13 et 14 août, sur l'Iselberg, une bataille qui fut décisive pour les Tyroliens : le 15 août, André Hofer entrait pour la troisième fois à Innsbruck en triomphateur : sans l'appui des Autrichiens, seul avec ses montagnards, il avait reconquis le Tyrol!... Lefebvre fit sa retraite sur Schwaz où il retrouva le 15 la division Rouyer; puis, tout le corps redescendit le cours de l'Inn. Le 18 août, la division bavaroise Deroy part pour Kufstein pendant que le maréchal avec le reste de son armée prend la route de Sanit-Johann. Le Strubpass n'est heureusement pas défendu par les insurgés.... Aussi, le 20 août, Lefebvre parvient à Salzbourg où ses divisions prennent des cantonnements.

Dans cette courte campagne du Tyrol, le régiment des Duchés avait perdu ses deux drapeaux (le bataillon léger n'en possédait pas) et près de la moitié de son effectif : mais il s'était acquis une véritable réputation de bravoure. Si la fortune n'avait pas souri à ses efforts, on pouvait dire qu'il avait échoué là où quelques jours plus tard un maréchal de France réputé des plus braves ne fut pas plus heureux, avec des forces infiniment supérieures.

Rappelons ici brièvement comment prit fin l'insurrection. L'Empereur, fort mécontent des opérations du maréchal Lefebvre, confia au prince Eugène la pacification du Tyrol aussitôt après la signature de la paix à Vienne.

Il lui donna la direction des sept divisions chargées d'occuper le pays et de désarmer les montagnards. Le général Drouet, avec trois divisions bavaroises, entra dans la vallée de l'Inn par Salzbourg et Innsbruck; Baraguay d'Hilliers, avec les divi-

sions Broussier, Barbou et Sévéroli, arriva par Willach, la Drave, Lienz, Brünecken et Brixen; le général Vial amena 7.000 hommes par l'Adige, pendant que le général Perry remontait par la Piave. Devant cet envahissement par toutes les directions, André Hofer voulut tenter un dernier effort et appela aux armes une fois encore ses fidèles Tyroliens; mais beaucoup avaient déja accepté l'armistice offert par le prince Eugène et le soulèvement général avorta. Après un succès partiel d'Haspinger le 25 novembre à Saint-Léonard dans le Payserthal, le pays se soumit. Hofer, trahi, fut pris, conduit à Vérone et fusillé.

Et le Tyrol retomba sous la domination bavaroise.

IV. — Vienne.

La division Rouyer demeura à Salzbourg jusqu'au 1er septembre; elle en repartit à cette date pour se rendre par Amstetten et Mölk, à Saint-Poelten, où elle parvint le 8 et resta jusqu'au 20 du même mois. Pendant ce laps de temps, la musique du régiment des Duchés se recompléta tant bien que mal, la majeure partie des musiciens étant restée prisonnière des Tyroliens à Ober-Au. C'est à Saint-Poelten que chaque soldat toucha la gratification de cinquante sous allouée par l'Empereur, le 15 août, à l'occasion de sa fête.

Après avoir été à la peine, les Allemands du général Rouyer allaient se trouver à l'honneur. Le 21 septembre, la division entra à Vienne et y fut casernée au palais de Lichtenstein; le général Dumas passa une revue préparatoire sur les glacis du faubourg de Mariahulf et, le 23, eut lieu une revue de l'Empereur, à Schönbrünn.

La division se forme devant le Palais, le général Rouyer à pied, à la droite. Bientôt l'Empereur paraît, suivi d'une nombreuse escorte : il se porte aussitôt devant le front du 4e régiment, fait avancer les officiers supérieurs, s'informe de toutes les particularités relatives au régiment; puis il fait converser à droite le 1er bataillon, par compagnie déployée;

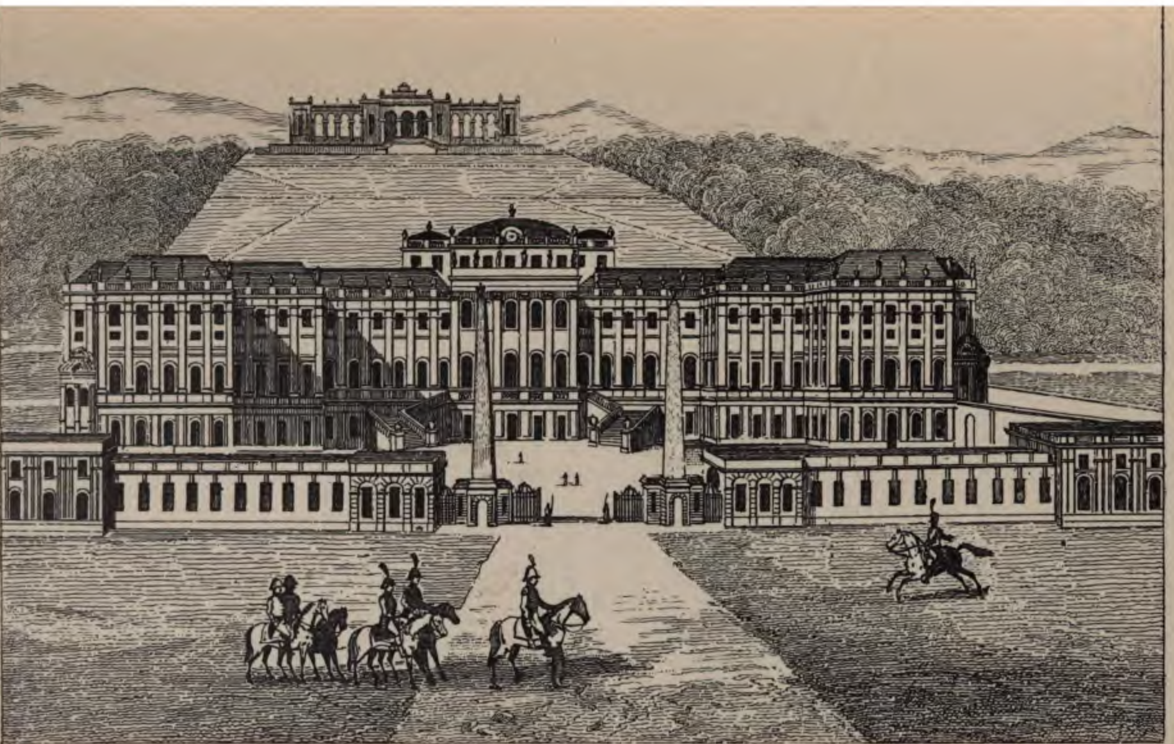
les officiers et sous-officiers étant placés à la droite des compagnies, il inspecte chacune d'elles. Napoléon interroge successivement tous les officiers, veut savoir leur nom, leur grade, leur pays d'origine, le nombre de leurs années de service; aux commandants de compagnie il demande l'effectif de leur troupe, le nombre des malades, des blessés, où ils se trouvent; rien n'échappe à l'œil de l'Empereur; il regarde avec satisfaction les trous que les balles des Tyroliens ont fait dans les shakos de beaucoup d'officiers et de soldats, et s'adressant à ces derniers, s'informe s'ils ont bien leurs vivres, leurs effets, si la solde leur est régulièrement payée; il fait sortir du rang plusieurs hommes, leur commande de défaire leur sac et en visite en détail le contenu. L'inspection du bataillon léger se passe de la même façon.

Sur l'ordre de l'Empereur, le colonel d'Egloffstein fait déployer la colonne à gauche, et, le régiment étant en bataille, présenter les armes et croiser la baïonnette : puis le régiment, formé en arrière à droite en colonne par peloton, défile devant l'Empereur qui manifeste sa satisfaction au colonel et lui ordonne d'envoyer un courrier aux gouvernements des Duchés, pour leur faire part de son désir de voir maintenir dans leur commandement provisoire, ou nommer au grade supérieur, tous les officiers saxons présents à cette revue après avoir échappé à la mort ou à la captivité.

La division rentra joyeusement à Vienne où chaque soldat toucha, comme présent de l'Empereur, une paire de souliers : c'était un cadeau très appréciable après les longues étapes du mois précédent.

Le régiment des Duchés reçut bientôt après de nouvelles marques de la satisfaction impériale : en raison de sa belle conduite dans le Tyrol, deux pièces d'artillerie lui furent attachées, et le 2 octobre le colonel d'Egloffstein recevait l'étoile de la Légion d'honneur à la grande joie de tout le régiment.

Repartie le 10 octobre pour Lintz, la division Rouyer séjourna dans cette ville, ou aux environs, jusqu'au 20 décembre.



Château de Schönbrünn.

C'est là qu'on apprit, le 17 octobre, la conclusion de la paix signée le 14 à Vienne; cette nouvelle fut célébrée par une grande fête militaire, avec salves d'artillerie.

Le régiment des Duchés reçut à Linz, le 20 novembre, un détachement de complément. Le 24 du même mois, la compagnie de sapeurs rentra au corps, forte encore de 2 officiers et de 78 hommes : elle avait fait toute la campagne à la réserve du grand parc de la Grande Armée, dans un petit bataillon de 300 à 400 hommes formé avec les sapeurs du régiment de Wurzbourg, du régiment des Duchés de Saxe et de celui de Nassau. Cette compagnie, partie de Gotha le 11 avril, rejoignit le régiment pendant son séjour à Ingolstadt; elle était forte de 140 hommes, dont 56 de Gotha, 39 de Cobourg, 15 de Meiningen et 30 de Weimar et Hildburghausen. Dirigée sur Linz et Vienne où elle arrive le 21 mai, elle demeure dans la capitale autrichienne jusqu'au 4 juillet, attachée au 3e échelon du parc d'artillerie de la Grande Armée. Elle se rend alors à Lobau, passe sur la rive gauche du Danube où elle demeure pendant toute la bataille de Wagram; le 6 juillet, elle est appelée sur le front : mais elle ne prend cependant pas part au combat.

Suivant les mouvements de l'armée, elle bivouaquait à Neusiedel, quand on annonça tout à coup que la cavalerie autrichienne arrivait et marchait sur le parc... Ce dernier est aussitôt formé sur une hauteur, les canons sont disposés derrière des épaulements précédemment construits par l'ennemi et tout le monde attend sous les armes l'arrivée des cavaliers autrichiens... Ce ne fut qu'une fausse alerte : la cavalerie signalée était wurtembergeoise et alliée! La compagnie de sapeurs suivit ensuite le parc de réserve à Znaïm et revint à Brünn le 15 juillet; elle était de retour à Vienne à la fin de septembre et ralliait enfin son régiment, comme nous venons de le voir, à Linz, après avoir accompagné jusqu'à la paix la Grande Armée dans la célèbre campagne de 1809. Les sapeurs furent répartis dans leurs contingents respectifs.

Le 15 décembre, la division allemande du général Rouyer

quitta donc Linz pour se porter à Mannheim, où elle arriva le 10 janvier 1810 par Efferding, Passau, Neukirchen, Straubing, Ratisbonne, Abensberg, Ingolstadt, Neubourg, Ettingen et Heilbronn.

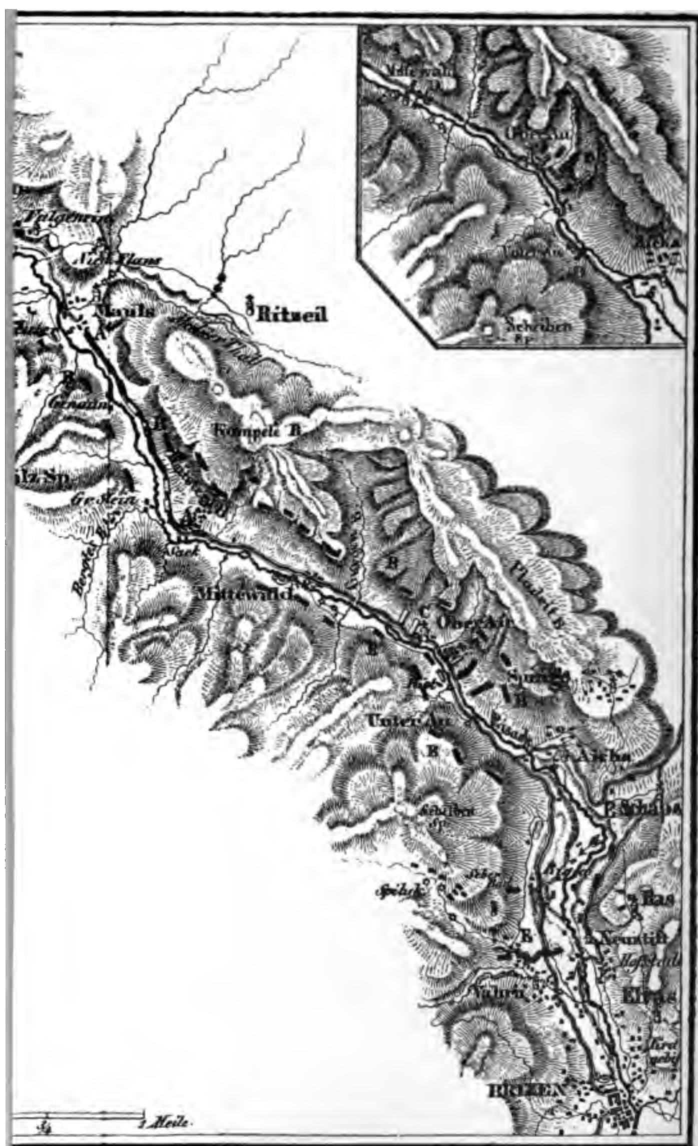
Pendant cette longue marche, le bruit se mit à courir que la division passait au service de France et allait être employée en Espagne : des désertions nombreuses commencèrent aussitôt à se produire et le colonel dut faire paraître un ordre, disant « que les commandants de compagnie devaient faire « savoir aux soldats que le but de la marche était Mannheim, « ville située en Allemagne, bien que sur la rive gauche du « Rhin ; que toute la division se concentrait sur ce point où « s'organisait un corps d'observation ; qu'il n'était pas ques- « tion d'une marche sur l'Espagne ; les hommes devaient donc « continuer à servir fidèlement comme par le passé et ne pas « jeter, par la désertion, la honte sur leur souverain, sur « leurs officiers et sur eux-mêmes ».

Rassuré par cette déclaration, le régiment arriva à Mannheim où il trouva un ordre du major général Berthier, annonçant que la division était destinée à l'Espagne ; le départ devait avoir lieu le 17 janvier. La nuit qui précéda, 200 hommes désertaient, dont 135 du contingent de Gotha, — et parmi eux le propre secrétaire du colonel...

C'est dans ces conditions que le régiment des Duchés allait commencer une campagne nouvelle, sous un climat tout différent et contre d'implacables adversaires ; nous allons le voir, après une expédition brillante, fondre et disparaître peu à peu, détruit par les privations et les fatigues de la guerre d'Espagne.

COMBATS D'OBER-AU

39 aux Tyroliens par le Régiment des Duchés de Saxe, bavaroise et 2 escadrons de chevau-légers bavarois, une partie des troupes de la division Rouyer.



(D'après l'ouvrage de Sebbach)

d'Hostalrich et de Girone, qui jalonnaient la route de Perpignan à la capitale catalane. Duhesme, le 20 juin, manque une attaque contre Girone, qu'il investit de nouveau en juillet avec le secours du général Reille; mais l'approche du général espagnol El Palacio l'oblige à lever le siège : Reille reste bloqué dans Figuères et Duhesme dans Barcelone.

Le général Gouvion-Saint-Cyr vient alors prendre le commandement des troupes de Catalogne, désormais appelées 7e corps de la Grande Armée (août 1808) et renforcées par les deux divisions italiennes Souham et Pino. Il a à lutter contre la troisième armée espagnole composée des tercios de miquelets catalans du marquis El Palacio, contre les renforts venus des Baléares, contre les troupes que le général Reding (un Suisse au service d'Espagne) amène de Valence et de l'Andalousie, enfin, contre celles qui viennent de Saragosse avec le marquis de Lazan : au total, contre 100 bataillons et 32 escadrons.

La prise de Rosas par le général Reille (6 décembre) précède la délivrance du Duhesme à Barcelone; les succès obtenus à Cardedeu et à Molins-del-Rey aux derniers jours de 1808 sont bientôt suivis de l'enlèvement de l'imprenable Monserrat par la division Chabran, le 10 janvier 1809. Après avoir battu Reding à Wals (25 février), le 7e corps commence le siège mémorable de Girone qui se prolonge sept mois avec un acharnement égal de la part des assaillants et des défenseurs : la place ne tombe que le 11 décembre, après que le général Verdier, chargé du siège, a largement utilisé le concours des troupes de renfort composées de la brigade française Guillot, de la brigade allemande Amey (2 régiments de Berg, régiment de Wurzbourg, bataillon des petits princes allemands) et de la division westphalienne Morio envoyée par le roi Jérôme; Gouvion-Saint-Cyr a été remplacé par Augereau, et des colonnes mobiles réduisent les principaux centres d'insurrection; Palamos a été enlevé d'assaut, et, à Hostalrich, le château seul est encore occupé par l'ennemi.

Mais l'Empereur a imposé la paix de Vienne à l'Autriche

(14 octobre 1809) : il veut en finir avec l'Espagne et pense à utiliser en Catalogne les quatre régiments de la division allemande Rouyer. Il écrit le 9 novembre au major général :

« Mon Cousin,

« Le ministre de la guerre donne ordre à la division Rouyer de se rendre à Mannheim... Il est nécessaire que vous voyiez mon ministre des relations extérieures pour prendre connaissance des démarches que j'ai fait faire près les petites cours d'Allemagne, pour avoir à ma disposition de nouvelles troupes de la Confédération du Rhin qui formeront une division pour l'Espagne. Écrivez au général Rouyer qu'il vous fasse connaître les troupes qui seraient de bonne volonté pour cette destination. Écrivez à mes ministres auprès de ces Princes, pour savoir ce que pensent à cet égard ces souverains... Faites-moi un rapport qui me fasse connaître le secours que je puis espérer par cette voie. Sur ce, etc...

« NAPOLÉON. »

La division du général Rouyer comprenait les quatre régiments suivants :

1er régiment de Nassau (3e de la Confédération du Rhin) : Contingents des ducs de Nassau-Usingen et Nassau-Weilburg, des princes de Hohenzollern, Salm, Arenberg, Ysembourg, Lichtenstein et La Leyen ;

4e régiment de la Confédération : Contingents des cinq Duchés de Saxe ;

5e régiment de la Confédération : Contingents des Maisons d'Anhalt et de Lippe ;

6e régiment de la Confédération : Contingents de Schwarzbourg, Waldeck et Reuss.

Le régiment des Duchés, commandé par le colonel d'Egloffstein (de Weimar) était fort de deux bataillons : le bataillon de ligne (Gotha, Meiningen et Cobourg), aux ordres du major Knauth (de Gotha), comprenait 16 officiers et 828 sous-officiers et soldats ; le bataillon léger (Weimar et Hildburghausen), avec le major d'Arnswald, avait 11 officiers et 333 hommes de troupe : en tout, le régiment comptait 32 officiers et 1.194 hommes au moment où il franchit le Rhin à Mann-

heim, le 18 janvier 1810; ces chiffres étaient très inférieurs aux effectifs réguliers, mais nous savons que les désertions s'étaient élevées à plus de 200 dans les deux nuits qui précédèrent le départ pour l'Espagne : aussi l'Empereur adressa-t-il des invitations pressantes aux souverains des Duchés pour les engager à compléter rapidement leurs effectifs fédéraux et à mettre en route, sans retard, les 520 soldats qui manquaient au régiment des Maisons de Saxe pour atteindre le chiffre réglementaire de 140 hommes par compagnie.

II. — De Mannheim à Barcelone.

Pendant les marches de vingt-sept jours exécutées par le régiment des Duchés de Saxe de Linz à Mannheim, les soldats allemands s'étaient peu à peu documentés sur les événements d'Espagne; ils savaient, par les militaires français qui avaient combattu depuis 1808 dans cette région éloignée, ainsi que par leurs compatriotes de Francfort, de Bade ou de Nassau qui en étaient revenus, les conditions pénibles avec lesquelles se faisait cette guerre dans la Péninsule, combien on y souffrait du climat, quelle était l'inhospitalité des habitants et la difficulté d'y vivre; ils considéraient donc l'Espagne comme un tombeau fatalement préparé pour tous ceux qui devaient y être envoyés... Le faux bruit qu'on allait passer à la solde et au service de France accrédita encore la vieille légende que les soldats étaient « vendus » à l'Empereur... Nous avons vu que cette impression fut si puissante, que malgré les efforts et les assurances de leurs officiers, la désertion décima le régiment au moment de son passage du Rhin.

Bref, le départ retardé par la débâcle des glaces s'effectua le 18 janvier 1810. A partir du franchissement du Rhin, la troupe cessa d'être nourrie chez l'habitant et la solde fut majorée des indemnités journalières suivantes :

	fr. c.
Pour un chef de bataillon	4 50
Pour un capitaine	3 00
Pour un lieutenant	2 50

	fr. c.
Pour un sergent-major..........................	0 40
Pour un sous-officier............................	0 35
Pour la troupe.................................	0 25

Tout le monde avait droit au logement, au feu, à la chandelle et au sel ; et, à part les officiers, à une livre et demie de pain par jour : dès l'entrée en France, un inspecteur aux revues vérifia l'effectif du régiment et ordonnança les payements auxquels il avait droit; la même formalité administrative eut lieu dans chaque place où résidait un de ces fonctionnaires.

L'itinéraire suivi par les Saxons à travers la France, du Rhin aux Pyrénées, est fidèlement rapporté dans l'ouvrage du major de Seebach ; accompagné de remarques intéressantes sur le pays, les localités et les habitants, il mérite d'être cité ici comme document épisodique.

Marches du régiment des Duchés.

19 janvier. *Spire.* — Cathédrale remarquable avec les tombeaux d'un certain nombre d'empereurs d'Allemagne.

20 — *Landau.* — Forteresse construite par le célèbre Vauban en 1680, d'après son nouveau système.

21 — *Wissembourg.* — Sur la Lauter, au pied des Vosges, célèbre par les ouvrages connus sous le nom de « Lignes de Wissembourg ».

22 — Repos.

23 — *Haguenau.* — Sur la Motter.

24 — *Strasbourg.* — Citadelle redoutable construite par Vauban en 1682 en forme de pentagone régulier, et sur la porte de laquelle se trouve l'intéressante inscription : *Servat et observat.* Cathédrale illustre ; église de Saint-Thomas avec le tombeau du maréchal comte Maurice de Saxe, exécuté par Pigalle, en marbre blanc. Arsenal et fonderie de canons.

25 — *Erstein.*

26 — *Schlestadt.* — Point fortifié sur l'Ill.

27 — Repos.

28 — *Colmar.* — C'est là que le conseiller militaire Reichard arriva

de Gotha, envoyé par le gouvernement ducal pour assurer officiellement aux troupes qu'elles ne passaient pas à la solde de la France, mais qu'elles demeuraient au service des Duchés. Les esprits prévenus des soldats sont calmés par cette déclaration, et ils cessent de croire qu'ils ont été vendus à la France.

29 janvier *Cernay.*

30 — *Belfort ou Béfort* (sic). — Place forte sur la Savoureuse avec un château situé sur une montagne escarpée.

31 — Repos.

1er février. L'*Isle-sur-Doubs.*

2 — *Baume-les-Dames.*

3 — *Besançon.* — Citadelle dans un site exceptionnel, construite par Vauban; antiquités romaines; grand terrain de manœuvres, bordé de trois côtés par de spacieuses et belles casernes.

4 — Repos.

5 — *Vitreux.*

6 — *Auxonne.*

7 — *Dijon-sur-l'Ouche.* — Entourée de tous côtés par de riantes collines, la ville contient de belles maisons, de jolies places bien ouvertes, des églises dignes d'intérêt. Pays de l'excellent et précieux « vin de Bourgogne », récolté sur la Côte-d'Or qui s'étend au sud, de Dijon à Chalon.

8 — *Beaune.* — Ville de commerce; hôpital magnifique; belles promenades.

9 — *Chalon-sur-Saône.* — Belle et riche cité à l'origine du canal du Centre qui réunit la Saône à la Loire; larges quais, bordés de belles constructions, de palais et de cafés élégants. Beau pont de pierre sur la Saône. La ville était alors la résidence d'une quantité d'officiers espagnols prisonniers de guerre. Le régiment devait s'y embarquer sur la Saône, pour la descendre jusqu'à Lyon; mais le froid intense et les glaces que cette rivière charriait ne permirent pas cette navigation.

10 — Repos.

11 — *Tournus.* — Avec un pont élégant sur la Saône.

12 — *Mâcon.* — Port important sur la Saône et grands quais avec la plus belle promenade de la ville : on aperçoit de là une partie de la chaîne des Alpes; le commerce du fameux « vin de Mâcon » a son centre dans cette localité; les

paysannes des environs portent une sorte de petit chapeau rond (chapeau bressan) qui leur donne un aspect tout particulier.

13 février. *Villefranche*. — Dans une contrée riche et riante ; les femmes de cet endroit, comme d'ailleurs celles des environs, justifient leur réputation de beauté.

14 — *Lyon*. — La deuxième ville de la France, au confluent du Rhône et de la Saône ; les maisons sont grises, les rues étroites manquent d'air pur ; le Rhône y passe avec rapidité le long d'un quai bâti de maisons magnifiques : c'est une perspective inoubliable. Tous les riches Lyonnais ont, dans la gracieuse région qu'arrose la Saône au-dessus de Lyon, de belles maisons de campagne où ils vont passer la soirée pendant la saison chaude. Le vandalisme révolutionnaire a laissé des traces encore visibles dans la ville et notamment sur la célèbre place Bellecour. Antiquités romaines nombreuses ; belles églises ; nombreuses fabriques de soieries.

15-16 — Repos. — Les moyens de transport pour la descente du Rhône en bateaux, préparés à Lyon par les soins du général Cornet, commandant la place, ne peuvent être utilisés. Le Rhône charrie d'énormes glaçons et le vent souffle en tempête. Le régiment continue donc ses marches.

17 — *Vienne*. — Sur le Rhône. Quai, belles maisons, cathédrale gothique, manufactures, antiquités romaines. Sur les montagnes des environs se récoltent les vins rouges fameux de « Côte-Rôtie ».

18 — *Péage-de-Roussillon*. — Beaucoup de mûriers ; malgré la présence de ces arbres qui annoncent l'entrée dans la région du Midi, la température est toujours inclémente et les soldats souffrent encore cruellement du froid.

19 — *Saint-Vallier*. — Joli pays, filatures de soie.

20 — *Valence*. — Ville mal bâtie, sur la rive gauche du Rhône, avec des ruelles étroites et tortueuses ; environs gracieux, remplis de mûriers ; citadelle et école d'artillerie où se forma et se développa le génie de Napoléon.

21 — *Livron*.

22 — *Montélimar*. — Au confluent du Jabron et du Roubion ; restes d'une ancienne citadelle ; plusieurs manufactures de soieries, de cuirs et de lainages ; les environs sont plantés de vignes, d'oliviers, de mûriers ; on y voit déjà quelques orangers.

23 février. *Pont-Saint-Esprit.* — Le régiment y franchit le Rhône sur le pont fameux construit en 1265, et composé de 26 arches à plein cintre (dont 19 grandes et 7 petites); sa longueur est de 2.520 pieds, sa largeur de 20 pieds seulement.

24 — Repos.

25 — *Uzès.*

26 — Le froid terrible qui régnait depuis le départ de Lyon fait place à une température de printemps. C'est par un ciel pur et bleu que le régiment descend sur *Nîmes*. Citadelle; magnifiques monuments de l'antiquité romaine : les arènes, travail de géants très bien conservé, où 21.000 spectateurs pouvaient prendre place; la Maison Carrée, temple d'une harmonie et d'une beauté classiques; le temple de Diane, dans un parc rempli de vestiges anciens, entre autres, des restes de bains romains; la Tour Magne, ruines d'une antique construction romaine. La ville a des rues étroites et malpropres, mais ses faubourgs sont remplis de belles constructions, d'allées, de promenades comme le Cours et l'Esplanade.

27 — *Lunel.* — Pays de l'exquis vin muscat de ce nom.

28 — *Montpellier.* — Ville d'un climat délicieux, assise entre le Merdanson et le Lez; belles constructions, cathédrale remarquable, université, fameuse faculté de médecine, jardin botanique; agréables promenades, parmi lesquelles celle du Peyrou, d'où l'on voit les Alpes, les Cévennes, les Pyrénées et la majestueuse mer Méditerranée. Commerce de vins, de soies, d'huiles, de laines.

1er mars. Repos.

2 — *Mèze.*

3 — *Pézenas.*

4 — *Béziers.* — Les environs de cette ville sont d'une telle fertilité qu'un proverbe français dit que : « Si le Bon Dieu voulait habiter sur la terre, c'est à Béziers qu'il descendrait. »

5 — *Narbonne.* — Avec une vieille cathédrale qui contient le tombeau de Philippe-le-Hardi; réunie par un canal à la Méditerranée, cette cité fait un commerce important de vins et d'huiles d'olives.

6 — Repos.

7 — *Sijean.*

8 — *Rivesaltes.* — Célèbre par ses vins muscats; le pays est couvert de vignes, de citronniers, d'orangers, de grenadiers,

de mûriers et d'oliviers : malgré cela, le bois y manque ; c'est une privation relative, dans une région où les chaleurs d'été sont insupportables et où les habitants sont calcinés par le soleil.

9 mars. *Perpignan.* — Capitale du Roussillon, dans un vignoble réputé ; grande et belle cathédrale ; place forte munie d'épaisses murailles et de tours, avec une citadelle en forme d'hexagone presque régulier qui renferme elle-même un vieux castel carré flanqué de huit tours et construit par l'empereur Charles-Quint. Sur l'Esplanade, située entre la citadelle et la ville, on peut faire manœuvrer facilement de 5.000 à 6.000 hommes...

Cet aperçu des impressions d'étapes d'un officier saxon traversant notre pays il y a près de cent ans ne manque pas de saveur : si le côté militaire retenait d'abord son attention, nous avons pu voir que la partie vinicole n'était pas négligée et semblait fort appréciée aussi....

C'est à Perpignan qu'à la suite d'une revue passée par le gouverneur, le régiment des Duchés remit à la direction d'artillerie tous ses fusils en mauvais état et reçut en échange des fusils français neufs; les carabines du bataillon de Weimar furent également remplacées par des fusils français : il fallait arriver à l'unité du calibre, indispensable pour le bon et prompt ravitaillement en munitions ; néanmoins, le bataillon léger se sépara avec tristesse de ses armes, qu'il venait de si bien utiliser contre les Tyroliens.

Le 11 mars, lè régiment franchissait la frontière entre le Boulou et Figuères et pénétrait en Catalogne : depuis Linz, il venait de faire 81 marches. Son effectif s'élevait à 1.106 hommes, dont 929 présents sous les drapeaux et 177 aux hôpitaux.

III. — L'expédition de Manrésa.

Le régiment des Duchés fit sa jonction, le 12 mars, à Girone, avec les trois autres régiments de la division Rouyer qui se trouva enfin effectivement constituée :

1re brigade. — Général SCHWARZ (français).

1er régiment de Nassau (n° 3 de la Confédération du Rhin), colonel de POLLNITZ.
4e régiment du Rhin (Duchés de Saxe), colonel d'EGLOFFSTEIN.

2e brigade. — Colonel de CHAMBAUD (d'Anhalt).

5e régiment du Rhin (Anhalt-Lippe), colonel de CHAMBAUD.
6e régiment du Rhin (Schwarzbourg-Waldeck-Reuss), colonel de HEERINGEN.

Les effectifs étaient les suivants :

	Présents.
1er régiment de Nassau.	1.494 hommes.
4e régiment du Rhin	929 —
5e régiment du Rhin	1.228 —
6e régiment du Rhin	876 —
TOTAL.	4.527 hommes.

(Plus, 635 soldats aux hôpitaux).

Le maréchal Augereau passa le lendemain la revue de la division, qui entrait dans la composition du 7e corps avec les divisions Souham et Verdier : c'était un ensemble de 18.000 à 20.000 hommes (non compris la garnison de Barcelone) que le maréchal allait diriger sur cette ville avec un immense convoi de 1.000 voitures à vivres destinées à la ravitailler.

Après avoir touché cinq jours de pain et deux jours de viande que les soldats durent emporter sur leur sac, Augereau part de Girone le 14 mars : il emmène les divisions Rouyer et Souham, une partie de la division Verdier, 4 batteries et 500 cavaliers; il arrive devant Hostalrich : comme nous l'avons dit plus haut, la citadelle de cette place était encore entre les mains des Espagnols, la division italienne Pino n'ayant pu l'enlever lorsqu'elle avait pris la ville, le 8 novembre 1809; le bombardement, commencé le 2 février, durait encore, et la citadelle répondait vigoureusement tenant sous son canon la route de Girone à Barcelone. Il fallait passer, on passa : dans la nuit du 14 au 15 mars, le convoi



1810. — LE MARÉCHAL AUGEREAU

Commandant le 7e corps en Espagne (1).

(D'après A. Tardieu.)

---

(1) AUGEREAU (Pierre-François-Charles), duc de Castiglione, né à Paris en 1757, mort à La Houssaye en 1816. — Engagé dans les troupes napolitaines, il y sert jusqu'en 1787 comme simple soldat; établi à Naples comme maître d'escrime, il s'engage en 1792 dans les volontaires de l'armée républicaine du midi de la France; général de brigade en 1794, général de division en 1796, il se distingue à Millésimo, Dégo, Lodi, Castiglione, Bassano, Arcole. Il exécute pour le Directoire le coup d'État du 18 fructidor. Maréchal d'Empire et duc de Castiglione en 1804, il est à Iéna, prend Berlin, combat à Eylau; envoyé en Espagne en 1809, puis rappelé; — prend part à la campagne de 1812, s'illustre à la bataille de Leipzig; recule devant les alliés en 1814 à Lyon, et se rallie aux Bourbons qui le nomment pair de France. Il se déclare pour Napoléon, aux Cent-Jours; mais l'Empereur refuse ses services; la seconde Restauration ne les accepte pas non plus, et le maréchal meurt dans sa terre de la Houssaye en 1816.

évitant la grande route est engagé au nord de la ville sur un mauvais chemin de traverse allant à Battloria; la colonne le suit. Des retards, des encombrements se produisent, et au lever du jour la queue n'était pas encore passée : la citadelle tire alors à toute volée, un de ses boulets brise une voiture du bataillon de Weimar... Enfin, la colonne entière franchit ce mauvais pas.

Mais bientôt après, une patrouille annonce la présence des miquelets espagnols sur les hauteurs de San-Séloni, des deux côtés de la route, en un point où justement le convoi doit s'arrêter et faire manger les chevaux. L'avant-garde arrive à San-Séloni : vivement attaquée par les tercios, elle est soutenue, repousse l'ennemi, et le convoi peut avancer; mais alors, en queue, les bagages du corps d'armée sont attaqués à leur tour : c'est encore un combat à soutenir qui ralentit la marche et la rend plus fatigante.

Quand les troupes qui précèdent le convoi ont dépassé le pont de la Tordéra sur lequel trois hommes seulement peuvent marcher de front, à un signal donné par la cloche d'une chapelle, des bandes nombreuses de miquelets surgissent des deux côtés de la route sur laquelle progresse péniblement le convoi et attaquent de nouveau ce dernier : il faut les déloger des pentes des montagnes. Le régiment des Duchés y est. employé ; sa compagnie de grenadiers en tête, il attaque à son tour et refoule les Catalans ; le bataillon léger demeure sur la position conquise jusqu'à ce que les bagages du corps d'armée aient passé les défilés dangereux ; formant alors l'arrière-garde, il rejoint vers minuit les bivouacs de la division, à Granollers. Le régiment a perdu 7 tués et 19 blessés : les Saxons constataient avec satisfaction que les Espagnols étaient moins bons tireurs que les Tyroliens, qui dans une circonstance analogue leur auraient fait payer bien plus cher une journée pareille de combat...

Augereau arrive le 16 à Barcelone ; il se hâte d'y faire entrer son convoi et de répartir les troupes qu'il amène dans les riches campagnes de la banlieue. Le régiment des Duchés

s'installe à Sarria : depuis le départ de Linz sur le Danube, il a couvert 218 milles allemands, et ce repos de quelques jours est bien gagné ; puis, en exécution des ordres de l'Empereur, le maréchal se prépare à envoyer à Walls et à Reuss, par Villafranca-de-Panadès, la division Souham et la division italienne Sévéroli pour surveiller Tarragone et, si possible, donner la main aux troupes de Suchet qui opèrent dans le bassin de l'Èbre, vers Lérida. Ces troupes partent le 20 mars;



Manrésa.

en même temps, le maréchal organise une colonne dirigée par le général Schwarz, qui comprendra le régiment de Nassau et 8 compagnies du régiment saxon (3 de Gotha, 3 de Weimar, 1 de Cobourg, 1 d'Hildburghausen) ; sa mission est d'aller occuper Manrésa, résidence de la Junte insurrectionnelle et centre de ralliement des insurgés ; cette ville de 10.000 habitants fermée par quatre portes, avec deux ponts sur le Cardoner, est un nœud de routes important et

son occupation doit permettre au 7e corps de relier la division Souham aux troupes du 3e corps.

Les 8 compagnies saxonnes se rendent à Sans le 19 mars sous le commandement du major Knauth ; elles s'y réunissent au régiment de Nassau et à 6 cuirassiers français, et la colonne ainsi composée part le 20 mars, sans artillerie, pour exécuter sa mission : l'occupation de Manrésa. Le reste du régiment saxon (1 compagnie de grenadiers et la compagnie de Meiningen), avec le colonel d'Egloffstein, demeure à Barcelone auprès du maréchal, qui y conserve encore le surplus de la division Rouyer et une partie des divisions Souham et Verdier.

Le général Schwarz (un Alsacien) quitte donc Sans avec environ 2.200 hommes : 1.600 soldats de Nassau et 600 à 700 Saxons des Duchés. Il franchit le Llobrégat à Molins-del-Rey et parvient à Martorell : là, une distribution de vin est faite au détachement qui repart dans l'après-midi et traverse Esparaguera, village entièrement abandonné par ses habitants ; quelques coups de feu isolés saluent seuls la colonne qui va bivouaquer à une lieue au delà, laissant en arrière-garde, dans le village même, 3 compagnies saxonnes qui rejoignent ensuite le bivouac sans être autrement inquiétées ; 1 officier et 6 hommes par compagnie, envoyés à Esparaguera, en ramènent des vivres qui sont apportés sur le front du bivouac et équitablement répartis ; quelques soldats, profitant de la nuit, s'introduisent bien dans les maisons d'où ils ressortent avec des objets « qui ne peuvent réellement pas passer pour comestibles »... Ils sont sévèrement punis et de plus graves excès sont ainsi évités.

Le 21 mars, le mouvement continue ; une compagnie de Gotha forme l'arrière-garde. Il y a encore 5 milles allemands à couvrir pour atteindre Manrésa. Mais la colonne atteint à peine l'étroit défilé qui s'étend entre Bruch et La Guardia que le feu des Catalans commence ; le tocsin sonne dans tous les villages voisins, appelant aux armes miquelets et somaten. Les voltigeurs de Nassau, avec une compagnie de Weimar, sont chargés de flanquer à droite la marche de la colonne ; à

gauche, 2 compagnies de Weimar et celle d'Hildburghausen remplissent la même mission ; à mesure que l'on progresse, le nombre des insurgés augmente et leur feu devient plus meurtrier. Le général Schwarz est plusieurs fois obligé de faire charger à la baïonnette ; il arrive enfin, après un combat incessant et une marche de dix heures, sur les hauteurs qui dominent Manrésa ; il s'y établit au bivouac : le 1er bataillon de Nassau est à l'est de la ville, le 2e bataillon au nord ; les Saxons sont à l'ouest, aux ponts du Cardoner ; 300 hommes occupent la ville d'où tous les habitants ont disparu ; une pluie glaciale tombe pendant toute la nuit qui suit cette journée de combat : grâce à ce mauvais temps, les guérillas ne tentèrent pas sur les bivouacs une attaque de nuit qui eût été dangereuse pour les troupes allemandes harassées.

La journée du 22 est employée au ravitaillement en vivres que des corvées rapportent de la ville : on y trouve du vin en abondance, mais pas de viande ; le général Schwarz s'efforce d'assurer de bonnes distributions et, dit le lieutenant Jacobs, « s'acquiert la reconnaissance de tous ». Pendant ce temps, le feu est toujours très vif sur tout le front : les miquelets et les habitants en armes cernent complètement Manrésa.

Devant l'intensité croissante du feu des Espagnols, le général se décide, le lendemain, à concentrer ses forces dans la ville même ; devant ce mouvement de retraite, les insurgés s'avancent, se rapprochent, arrivent jusqu'aux maisons : mais ils ne peuvent couper aucun détachement et le feu meurtrier qui part de la ville les oblige à rétrograder.

Le 24, pendant la journée, les Catalans renouvellent leurs attaques sans succès ; une compagnie de Gotha, postée sur une hauteur couronnée par une chapelle et d'où l'on dominait la ville, heureusement soutenue à temps par une compagnie de Weimar, parvient à se maintenir sur ce point important grâce à l'abri d'un petit épaulement construit à la hâte. Cependant les Espagnols, voyant le détachement allemand complètement cerné, font au général Schwarz une proposition de

capitulation : « Je ne traite pas avec des brigands », répond le général à leur envoyé. La position devenait pourtant critique : les munitions allaient manquer en même temps que les vivres...

Dans la journée suivante, un espion vient annoncer au général qu'un bataillon avec deux pièces de canon est parti la veille de Barcelone, escortant un ravitaillement que le maréchal Augereau envoie au détachement : 8 compagnies de Nassau sont aussitôt envoyées à la rencontre de ce convoi sauveur : les Espagnols sont délogés des hauteurs au sud de la ville et, à trois heures de marche au delà, les soldats de Nassau font leur jonction avec un bataillon du 7e corps qui, attaqué par les miquelets, avait déjà perdu deux des cinq voitures de munitions qu'il escortait et aurait certainement été contraint d'abandonner les dernières sans l'opportune arrivée des compagnies de Nassau ; les deux troupes réunies marchent ensemble en combattant jusqu'à Manrésa, harcelées par les Espagnols pendant toute la durée de leur mouvement : cette journée coûte 4 officiers et 20 hommes au régiment de Nassau.

Profitant de la diminution momentanée de la garnison, les assiégeants avaient tenté une furieuse attaque contre la hauteur du couvent ; mais les 900 soldats qui restaient au général Schwarz repoussèrent vigoureusement cet assaut.

Le bataillon venu de Barcelone demeura jusqu'au 26 mars au soir devant Manrésa ; pendant la nuit, il devait prendre la route du retour, accompagné par le bataillon saxon du major Knauth chargé de l'escorter jusqu'au delà du défilé dangereux du Montserrat ; mais le départ, qui devait avoir lieu à 8 heures du soir, ne put se faire qu'à 11 heures : aussi n'arriva-t-on au point de séparation qu'à 6 heures du matin, le 27 ; les Espagnols en éveil virent les deux troupes se séparer et, attendant que le bataillon de Barcelone, avec ses canons, se fût suffisamment éloigné, assaillirent en grand nombre les Saxons qui regagnaient Manrésa et cherchèrent à leur couper la retraite. Le major Knauth dut déployer tout son bataillon et

attaquer l'ennemi à la baïonnette pour se faire jour et passer; il fut recueilli, à une demi-heure de Manrésa, par deux compagnies de Nassau envoyées à sa rencontre par le général Schwarz; le bataillon saxon avait perdu dans cette affaire 4 tués et 18 blessés dont un officier; tous les blessés purent être transportés dans la ville et installés à l'hôpital.

La situation se prolongea ainsi jusqu'au 2 avril. Le manque d'artillerie se faisait durement sentir; tous les jours étaient des jours de combat; les avant-postes ne pouvaient pas être relevés et les nuits se passaient tout entières sous les armes. La garnison avait plus de 200 soldats aux deux hôpitaux organisés dans la place. De nouveau, les cartouches allaient manquer; le général Schwarz tenta alors une expédition de nuit sur des moulins à poudre espagnols établis à une heure de distance de Manrésa; cette opération réussit à souhait et de nombreux mulets chargés de poudre furent ramenés dans la ville; les tuyaux des orgues de l'église, fondus, fournirent le métal dont on avait besoin; on coula des balles et on put confectionner toutes les cartouches nécessaires. Cet heureux expédient arrivait à point, car les forces de l'ennemi augmentaient chaque jour autour de la ville: c'était à plus de 5.000 hommes que s'élevait le nombre des Espagnols; leurs émissaires offraient aux soldats allemands de passer à la solde d'Espagne ou d'Angleterre, ou même de s'embarquer pour les Iles Britanniques afin de regagner de là leur pays... Ces honteuses propositions ne furent pas écoutées et les Allemands demeurèrent fidèles à leurs drapeaux.

Le 3 avril, une nouvelle division de miquelets espagnols arrive devant la place: c'est celle de Rovira, docteur en théologie devenu général patriote, qui adresse une sommation au général Schwarz. Celui-ci, qui vient d'apprendre qu'un second convoi de munitions a quitté Barcelone le 2 avril et doit lui arriver le 3 ou le 4 au plus tard, répond à la sommation de rendre la place par une sortie générale; cette sortie occupe l'ennemi, et deux compagnies saxonnes avec deux compagnies de Nassau en profitent pour s'ouvrir un passage

et aller au-devant du secours attendu; ces compagnies rentrent après une journée de combat, sans avoir rien trouvé du ravitaillement annoncé.

Que s'était-il donc passé? Le maréchal Augereau avait bien en effet envoyé le 2 avril, de Barcelone sur Manrésa, le deuxième convoi de munitions attendu par le général Schwarz. Escorté par un bataillon de 600 hommes du 67e régiment d'infanterie française, 250 hommes du 5e régiment du Rhin, 60 soldats pris dans les deux compagnies de Gotha et de Meiningen demeurées à Barcelone et une trentaine de convalescents de Nassau ou de Saxe qui rejoignaient leurs compagnies, ce convoi, sous le commandement du lieutenant-colonel du 67e, avait quitté Martorell le 3 au matin et déjà dépassé Esparaguera quand il fut attaqué avec vigueur par la division espagnole régulière du général Campoverde. Cette division se dirigeait sur Manrésa par Esparaguera quand l'arrivée du convoi de Barcelone lui fut signalée par les habitants. Le colonel français, s'estimant trop inférieur en nombre, donne l'ordre de rebrousser chemin sur Martorell; mais comme l'ennemi ne semble pas le suivre avec beaucoup d'ardeur, il se ravise, revient sur sa première décision et attaque le village d'Esperaguera; un violent combat s'engage alors et le colonel, repris d'inquiétude, le fait rompre pour reprendre son mouvement en arrière; mais à ce moment la cavalerie espagnole charge avec succès une partie de nos troupes, met la colonne en désordre et la bouscule sur un affluent du Llobrégat derrière lequel les troupes se rallient, mais où une nouvelle attaque de la cavalerie ennemie les rompt de nouveau; comme le pont sur la Noya par lequel il fallait passer était occupé par les habitants de Martorell en armes, le plus grand désordre se met dans le détachement; une petite partie des troupes se rassemble, attaque le pont et se fait jour à la baïonnette, tandis que le reste chargé encore une fois par les cavaliers de Campoverde, après avoir essayé de se former en carré, est dispersé et poursuivi vers la Noya ou le Llobrégat. Les fuyards trouvent sur le bord du torrent de la Noya un

escarpement de plus de 30 pieds au bas duquel coulait la rivière... ils s'y précipitent, et beaucoup d'entre eux trouvent la mort dans les flots. Des 1.000 hommes de la colonne, 500 seulement revinrent le soir à Barcelonne, dont la moitié sans armes. Cette affaire funeste de Martorell nous coûta donc 500 hommes : 320 Français, 140 soldats du 5e régiment du Rhin, 40 Saxons du régiment des Duchés et la majeure partie des 30 convalescents.



Pont de Martorell.

Le 4 avril, vers midi, au lieu du convoi qu'il attendait encore contre toute espérance, le général Schwarz vit approcher une forte colonne espagnole : c'était la division ennemie victorieuse la veille à Martorell, qui apportait aux assiégeants le renfort de ses soldats exaltés; un parlementaire, envoyé pour annoncer l'échec de la colonne de secours et pour réclamer la capitulation immédiate de la place, dut se retirer avec la simple réponse que « le général français, plein de confiance

dans l'intrépidité de ses troupes, attendait l'assaut dont on le menaçait »; mais cette fois les assiégés virent qu'ils avaient affaire à des troupes régulières et se préparèrent à la résistance la plus énergique.

Le général Schwarz publia alors l'ordre du jour suivant :

Je ne veux pas demeurer plus longtemps sans témoigner à MM. les officiers supérieurs et subalternes, ainsi qu'aux sous-officiers, toute ma satisfaction pour la bonne discipline qu'ils font observer aux soldats sous leurs ordres, et je suis certain qu'ils s'efforceront de continuer à justifier l'opinion avantageuse que je me suis faite à leur sujet.

Le présent ordre sera lu trois jours consécutifs devant les troupes, et je charge MM. les commandants de compagnie de témoigner ma plus entière satisfaction à leurs soldats pour leur intrépidité devant l'ennemi et pour leur exacte obéissance dans les dernières circonstances.

Le général de brigade,

SCHWARZ.

L'attaque de l'ennemi ne se fit pas attendre : quatre bataillons de ligne espagnols, soutenus par un escadron de cavalerie, s'élancent à l'attaque des hauteurs défendues par six compagnies de Nassau ; simultanément, les miquelets se précipitent contre les troupes des Duchés, à l'ouest de la ville ; sur les deux points, le tir meurtrier des assiégés rompt l'élan des assaillants et les refoule finalement. Mais devant l'énorme supériorité numérique des Espagnols qui sont à présent plus de 10.000 devant Manrésa, le général Schwarz ordonne, le soir, d'évacuer tous les postes extérieurs ; il a décidé qu'il tenterait dans la nuit de se frayer un chemin jusqu'à Barcelone, pour éviter une fatale capitulation, car il n'a plus que trente cartouches par homme et des vivres pour quelques jours seulement.

Du moment que la retraite était décidée, il fallait en préparer l'exécution avec la plus grande rapidité : tous les officiers blessés soignés dans différentes maisons de Manrésa sont réunis, dans l'un des hôpitaux improvisés, aux 300 hommes blessés du détachement et confiés aux moines restés dans la

ville; les postes avancés reçoivent l'ordre d'alimenter abondamment leurs feux de façon à ce qu'ils puissent durer toute la nuit, après le départ; les voitures à munitions et à bagages du régiment de Nassau sont brisées et brûlées (le bataillon de Saxe n'en avait pas emmené de Barcelone); on barricade solidement les portes de la ville; les ponts sur le Cardoner sont rompus par les sapeurs du détachement qui enlèvent les battants de toutes les cloches, de façon que l'alarme ne soit pas donnée après que la colonne aura quitté la ville. La route de Barcelone par Esparaguera et Martorell est si fortement tenue par l'ennemi qu'il ne faut pas songer à la suivre: la retraite se fera donc par les mauvais sentiers qui passent par le pont de Villamara sur le Llobrégat, le col de David et Sabadell.

A 11 heures du soir, le détachement sort silencieusement de Manrésa, par la porte opposée à la direction de Barcelone. Un français établi dans la ville sert de guide; les deux bataillons de Nassau, en tête, sont suivis par le bataillon ducal saxon; 40 hommes de Weimar font l'arrière-garde. Un faible piquet espagnol surpris endormi sur un pont est passé par les armes sans qu'il soit tiré un seul coup de feu; mais, un peu plus loin, un second poste ennemi donne l'alarme en tirant une salve de coups de fusil... Néanmoins, grâce à l'obscurité, le général Schwarz gagne encore deux heures de marche, par des chemins très difficiles, à travers monts et rochers. Par suite d'un malentendu, au delà du pont de Villamara, la colonne dont la tête a pris une fausse direction se trouve partagée en trois tronçons: le major Knauth avec 450 hommes, sans guide, marche à l'aventure dans la nuit, suivi et fusillé par l'ennemi... Enfin, une heure après le lever du soleil, il parvient à faire sa jonction avec le gros du régiment de Nassau, qui est également rejoint peu après par le troisième fragment de la colonne: moins heureux, ce dernier a perdu la moitié de son effectif.

L'arrivée du jour augmentait le danger, et l'on se trouvait encore à douze lieues de Barcelone. La division espagnole de

Campoverde suivait de près, le régiment suisse formant son avant-garde était déjà en vue ; les cloches, de tous les côtés, appelaient aux armes les paysans catalans; il ne fallait pas songer à s'arrêter un seul moment ; arrivés au col de David, les Allemands y sont déjà entourés d'une masse d'insurgés dont le nombre s'accroît d'instant en instant. Le major Knauth est chargé de la direction de l'arrière-garde, avec les quatre compagnies du bataillon léger de Weimar ; il marche avec les derniers pelotons, exhortant les soldats, ranimant leur courage, leur donnant l'exemple du sang-froid dans les moments les plus périlleux ; les blessés gravement atteints ont dû être laissés au col de David, car il est impossible désormais de les transporter plus loin ; quelques instants après et encore sous les yeux de leurs camarades impuissants à les secourir, les paysans catalans arrivent sur ces malheureux blessés, les maltraitent, en égorgent plusieurs... Ce spectacle redouble l'énergie de ceux des blessés qui peuvent encore marcher et la retraite continue sous un soleil ardent, sans une goutte d'eau pour étancher la soif des soldats harassés. Une halte devient pourtant bientôt indispensable ; à peine les soldats sont-ils arrêtés que l'arrivée des Espagnols oblige à reprendre rapidement la marche ; alors l'arrière-garde se sacrifie : elle s'établit, pour les défendre un moment et retarder l'approche de l'ennemi, sur des crêtes à pentes rapides où maints soldats épuisés, parvenus mourants, demeurent abandonnés...

Un peu plus loin, les 40 hommes de Weimar qui marchaient avec leurs deux officiers en extrême arrière-garde reçoivent l'ordre de défendre à outrance un étroit défilé : cette poignée de braves lutte sans espoir et permet à la colonne de gagner un peu d'avance ; mais sur ces quarante soldats, vingt-cinq avec un officier peuvent seuls rejoindre ; sur les quinze autres, cinq sont tués ou blessés, le reste est cerné et pris avec le lieutenant de Seebach qui est tombé frappé par un coup de baïonnette.

Enfin, le 5 avril, à 4 heures du soir, le général Schwarz

atteint la plaine de Sabadell où il pensait pouvoir donner quelque repos à son monde et soigner les blessés qui avaient pu suivre ; mais à peine atteignait-il le pont du Riusech qu'il aperçut les uniformes jaunes des dragons de Numance, arrivant de Casteltersol à la tête de la cavalerie de Campoverde ; encore une fois, il fallut reprendre la marche, gagner des hauteurs boisées où le régiment de Nassau fit tête à l'ennemi, et, abandonnant la plus grande partie des blessés à Sabadell, gagner le col de Moncada pour se diriger sur Saint-Andreu-de-Palomar. C'est en ce point qu'à 8 heures du soir, après une marche continue de vingt et une heures, les débris du détachement de Manrésa furent recueillis par les avant-postes italiens qui couvraient Barcelone vers le nord.

Le maréchal Augereau avait cru perdues les troupes du général Schwarz, en apprenant la marche sur Manrésa de deux divisions espagnoles ; aussi, le 6 avril, quand les restes de la colonne allemande entrèrent à Barcelone, fit-il paraître l'ordre du jour suivant :

Armée de Catalogne.

Barcelone, 6 avril 1810.

Son Excellence le maréchal de l'Empire, duc de Castiglione, commandant en chef l'armée de Catalogne, charge M. le général de division Rouyer de témoigner à M. le général Schwarz et aux officiers supérieurs de sa brigade allemande qui ont été détachés à Manrésa, sa satisfaction particulière pour la façon brillante dont ses troupes se sont comportées dans les derniers combats qu'elles ont eu à soutenir contre un ennemi bien supérieur en nombre. M. le général Schwarz, dans sa mission, a complètement rempli les intentions du maréchal à qui cet officier général signalera nominativement les officiers, sous-officiers et soldats qui se sont particulièrement distingués.

Par ordre de Son Excellence le Maréchal :

Le général chef d'état-major,

REY.

Dans le rapport qu'il adressa au général Rouyer, relative-

ment à des propositions pour la Légion d'honneur, le général Schwarz s'exprimait en ces termes :

« ..... Si j'avais pu citer tous ceux qui se sont distingués, « tout le corps des officiers l'aurait mérité ; mais je vous prie « de vous intéresser particulièrement à ce que M. le major « Knauth ne soit pas oublié dans les récompenses qui seront « accordées..... »

La brigade allemande perdit dans cette expédition 29 officiers et environ 900 hommes. Le régiment de Nassau, parti à 1.600 hommes, a perdu 17 officiers et 589 soldats. Le bataillon du régiment des Duchés, parti à environ 600 hommes, accuse une perte de 12 officiers et de 350 hommes ainsi répartie :

	Officiers. — Blessés ou prisonniers.	Troupe. — Tués, blessés, pris.
Gotha	4	125
Cobourg	1	30
Weimar	6	170
Hildburghausen	1	25

La 3e compagnie de Weimar ne comptait plus qu'un seul soldat valide dans le rang.

Le major Knauth ramena avec lui 37 blessés : tous les autres tombèrent entre les mains des Espagnols. Les 300 blessés demeurés à Manrésa ne durent la vie qu'à l'intercession des moines aux soins desquels ils avaient été laissés. Emmenés à Tarragone, puis dirigés ensuite sur l'île de Saint-Paul et les Baléares, ces malheureux y périrent presque tous de misère.

L'Empereur se montra très satisfait de la conduite et de la bravoure des contingents allemands dans cette affaire ; il donna l'ordre que des propositions lui fussent adressées pour la Légion d'honneur en faveur de tous les officiers revenus de Manrésa ; mais les gouvernements de Nassau, de Weimar et de Gotha tardèrent, ou ne firent rien ; les décorations demandées pour le major Knauth, le capitaine Geyer de Geyersberg,



Barcelone.

les lieutenants Merkel et Muller (tous de Gotha), le sous-lieutenant de Goldacker (de Weimar), le sergent-major Preller, le sergent Toelle (Zacharias), le caporal Reinhard (Christof) et les fusiliers Stief (Auguste) et Poppig (Frétric) n'arrivèrent jamais (1) : bref, il n'y eut de croix données à cette occasion qu'au capitaine d'Alvensleben et au lieutenant de Schauroth (de Cobourg).

IV. — Les garnisons d'Hostalrich et de Girone. Le retour.

Après la courte mais glorieuse et sanglante expédition de Manrésa, le régiment des Duchés demeura à Barcelone jusqu'au 10 avril, occupé à réparer son armement, son équipement et surtout ses chaussures. C'est à ce moment que fut connue la proclamation de Napoléon annonçant la réunion de la Catalogne à la France; des fêtes célébrèrent cet événement : il y eut revue générale de toute la garnison, salves de coups de canon tirées de tous les forts, grande messe militaire à la cathédrale, prestation de serment par toutes les autorités civiles ou religieuses, illuminations de tous les édifices publics.

Comme un plus long séjour à Barcelone ne faisait que diminuer rapidement les ressources déjà limitées de cette place, Augereau se décida à revenir à Girone avec le 7e corps ; il laissa cependant à Barcelone, pour en renforcer la garnison, le régiment de Wurzbourg et celui de Nassau, et partit le 11 avril avec environ 12.000 hommes, emmenant avec lui le détachement chargé précédemment de l'occupation de Walls et de Reuss et qui avait dû abandonner ces deux points sous la pression du général espagnol O'Donnel : la liaison avec Suchet n'avait en conséquence pas pu être effectuée.

(1) Archives de la grande Chancellerie de la Légion d'honneur (communication de M. Joseph Durieux).

Le 7e corps parvint le 14 avril à Girone. Après quatre jours de bivouac dans une forêt voisine de cette ville, le régiment saxon alla s'installer à Ponte-Mayor, village dévasté situé à une demi-heure de la ville et que ses habitants avaient abandonné. C'est dans cette localité que les contingents des Duchés furent rejoints par les importants renforts qui leur étaient envoyés d'Allemagne, et dont l'arrivée allait enfin relever les effectifs si terriblement diminués depuis un mois par les combats, les fatigues et les maladies.

Le major de Bunau amène, le 29 avril, 16 officiers et 334 hommes de Gotha d'où il est parti le 17 février; le major de Bose arrive le même jour avec 2 officiers et 81 hommes de Meiningen ; le 5 mai, c'est le major de Germar qui rejoint avec 300 soldats et 7 officiers de Weimar, en même temps que le capitaine de Münck avec 1 officier et 100 soldats d'Hildburghausen : ces deux derniers détachements avaient quitté les dépôts respectivement les 25 et 26 février ; enfin le major Hoffmann, parti de Cobourg le 2 mars, parvient à Ponte-Mayor le 10 mai avec 4 officiers et 239 hommes. Ultérieurement, le contingent de Gotha fut encore renforcé de 112 hommes avec 2 officiers (16 juin), et celui de Cobourg de 53 soldats (5 septembre). C'était, au total, une force de 32 officiers et 1.219 hommes qui venaient recompléter les deux bataillons épuisés du régiment : le bataillon léger ne comptait plus que 4 officiers et 120 hommes ; les renforts de Gotha et de Meiningen avaient laissé sur leur route, dans les hôpitaux, environ 40 malades et, à Spire, failli perdre par la désertion les deux tiers de leur effectif... Mais la conspiration des soldats fut déjouée, et leur coup manqua.

Le régiment subit alors une nouvelle formation :

Bataillon de ligne. — Major de BUNAU (de Gotha).

1 compagnie de grenadiers de Gotha......	819 hommes.
4 compagnies de Gotha..................	
2 compagnies de Meiningen..............	

Bataillon léger. — Major DE GERMAR (de Weimar).

3 compagnies de Weimar................	773 hommes.
2 compagnies de Cobourg...............	
1 compagnie d'Hildburghausen...........	

Le major Knauth quitta le commandement du bataillon léger pour prendre celui du fort de Montjouy, à Barcelone.

Des renforts étaient également parvenus aux 5e et 6e régiments du Rhin, et l'ancien « Bataillon des Princes » existant à l'armée de Catalogne avait été licencié et réparti dans les deux régiments précités.

Jacobs raconte que, vers cette époque, des cuirassiers français cantonnés dans un couvent près du logement du colonel d'Egloffstein firent une trouvaille macabre : ils découvrirent, dans les souterrains de ce couvent, des cachots où 18 malheureux moines avaient été emmurés ; quelques-uns des cadavres étaient réduits à l'état de squelettes et tombaient en poussière, mais d'autres au contraire étaient comme desséchés et dans un état de conservation presque complète ; tous avaient les mains liées et munies d'un chapelet ; à côté de chacun, une planchette portait le nom de la victime et une date, celle de l'emmurement ; la date la plus récente était 1807. Ces condamnés de l'Inquisition reçurent la visite des officiers saxons qui assuraient avoir encore trouvé sur certains visages les marques de la terreur et du désespoir....

Mécontent de l'échec d'Augereau, l'Empereur l'avait relevé de son commandement et remplacé à la tête du 7e corps et comme gouverneur général de la Catalogne, par le maréchal Macdonald ; ce dernier arriva, le 15 mai, à Girone, avec son chef d'état-major, le général Guilleminot, et passa le lendemain en revue le 4e régiment du Rhin.

Après s'être rendu un compte exact de la situation, Macdonald réorganise le 7e corps (37.500 hommes) composé alors de la façon suivante :

Division française Frère (10.000 hommes);
— italienne Sévéroli (9.000 hommes);



1810. — LE MARÉCHAL MACDONALD
Gouverneur général de la Catalogne (1).

(D'après A. Tardieu.)

(1) MACDONALD (Jacques-Étienne-Joseph-Alexandre), duc de Tarente, maréchal et pair de France. Né à Sedan en 1765, mort à Courcelles (Seine-et-Oise) en 1840. — Sert dans le régiment irlandais de Dillon en 1784. Colonel à Jemmapes, général de brigade en 1795, général de division en 1796; prend la flotte hollandaise sur la glace, au Texel. Gouverneur de Rome et commandant en chef à Naples en 1798. Disgracié pour sa liaison avec Moreau, n'est rappelé au service qu'en 1809. Prise de Laybach, victoire de Raab; maréchal de France après Wagram, et duc de Tarente. Guerre d'Espagne en 1810 et 1811. Commandant le 10e corps de la Grande Armée en Russie, 1812, et le 11e corps en Allemagne, 1813; se distingue à Lützen, Bautzen et Leipzig. Négocie avec les Alliés l'abdication de Napoléon ; créé pair de France à la première Restauration. Commandant les troupes de Lyon lors du retour de l'île d'Elbe, rentre à Paris avec les princes et se tient à l'écart pendant les Cent-Jours. Grand chancelier de la Légion d'honneur depuis la deuxième Restauration jusqu'en 1831.

Division italienne Pignetti;
— franco-allemande Verdier;
— allemande Rouyer;
Brigade de cavalerie Delort (2.000 hommes).

Il confie au général Baraguay d'Hilliers le gouvernement de la Haute-Catalogne et lui donne 15.500 hommes : les Napolitains et les dépôts français établis à Figuères, ainsi que la division Rouyer (4e, 5e et 6e régiments du Rhin) stationnée à Girone, Ponte-Mayor et Médina. Le 29 mai, laissant à Ponte-Mayor un petit dépôt et une centaine de malades, le 4e régiment part pour Hostalrich où il va relever le 6e régiment italien; le château de cette place avait été abandonné dans la nuit du 11 au 12 mai par les 1.200 Espagnols qui le défendaient encore, et le général Estrada avec la plus grande partie de ces derniers, poursuivis par les Français et les Italiens, n'avaient pas tardé à être faits prisonniers. La liaison entre Barcelone et Girone se trouvait donc désormais régulièrement assurée.

Le service à Hostalrich était des plus pénibles; escortes perpétuelles pour les convois sur Barcelone ou sur Girone, pour les courriers, les corvées de bois, les corvées d'eau; la correspondance avec la brigade et la division devait toujours être escortée au moins par un officier et 20 hommes; aucun soldat ne pouvait s'écarter de la ville sans courir le risque d'être assassiné; et dans ces mouvements continuels il fallait passer à gué de nombreux ruisseaux grossis par les pluies: pour franchir celui qui coulait entre Hostalrich et Girone, on avait de l'eau à hauteur de la ceinture; en outre, et comme on doit le penser, le service de place était strictement exécuté; le régiment avait autour de la ville une ligne permanente d'avant-postes. La chaleur augmentait et avec elle le nombre des malades; à la date du 14 juillet, le régiment saxon comptait aux hôpitaux :

	Officiers.	Hommes.
A Ponte-Mayor	3	142
A Hostalrich	12	147
A Barcelone	2	14
A Perpignan, Figuères, Girone	»	143

Le maréchal Macdonald, pour le ravitaillement des 6.000 hommes de la garnison de Barcelone, organise le 16 juillet un gros convoi de 300 voitures et 500 têtes de bétail et le fait escorter par les divisions Frère et Sévéroli, 900 cavaliers et 15 pièces de canon; arrivé à Hostalrich, il réunit à cette force le 4e régiment du Rhin et en repart le 17 à 3 heures du matin; les Saxons, faisant arrière-garde avec un escadron de dragons et deux canons, quittent la ville deux heures après et parviennent à Cardedeu à 9 heures du soir. Le lendemain 18 juillet les dispositions de marche restent les mêmes, mais la division espagnole du général Franco, détachée par O'Donnel, attaque le convoi sur son flanc droit entre Cardedeu et Granollers; en même temps, la colonne est assaillie en son centre et en queue. Macdonald tient tête à l'ennemi, tout en poussant son convoi en avant; dès que les voitures ont franchi le défilé dangereux, il fait rompre le combat laissant à la sortie du défilé, en arrière-garde, le régiment saxon avec le 7e régiment de ligne français et deux escadrons de chasseurs à cheval qui rejoignent dans l'après-midi le gros de la colonne à Granollers. La marche est reprise à 6 heures du soir et l'on arrive le 19 au matin à Moncada, puis enfin dans l'après-midi à Barcelone. Pendant ces pénibles étapes, beaucoup de traînards et de soldats épuisés étaient demeurés en arrière; certains régiments avaient perdu toute cohésion : Français, Italiens, Allemands, cheminaient confondus. Les Saxons campèrent à Sans, privés d'abri contre la chaleur torride du jour et contre la fraîcheur des nuits ; ils en repartirent dans la soirée du 22 pour se rendre avec le corps d'armée à Girone, laissant à Barcelone 61 nouveaux malades.

Après être demeuré jusqu'au 1er août à Fornells, puis à Buscara (où il relève un régiment napolitain) le régiment



Attaque d'un convoi.

saxon est dirigé sur Girone même : il y entre le 9 août avec 650 hommes sous les armes : 28 officiers et 814 hommes sont malades ou aux hôpitaux.

Nous allons assister maintenant à l'anéantissement progressif du régiment saxon : pendant son séjour à Girone, du mois d'août 1810 à la fin de janvier 1811, les fatigues, les maladies, la misère vont faire fondre peu à peu son effectif déjà bien diminué : et les maux dont il souffrira lui seront communs avec tous les autres corps allemands ; les trois régiments westphaliens seront réduits à 3 bataillons squelettes ne formant plus ensemble que 200 hommes dont 60 hors d'état de faire le service ; — la brigade de Berg ne comptera plus qu'un seul régiment ; — enfin, une catastrophe imprévue va faire tomber entre les mains des Espagnols la plus grande partie des 5e et 6e régiments du Rhin.

Le général Schwarz, avec ces deux régiments et quelques cuirassiers français, occupait depuis les premiers jours du mois d'août la côte depuis Palamos jusqu'à l'embouchure du Ter : ses postes étaient répartis à La Bisbal, Tornella, Bagur, Calonye, Palamos et San-Feliu de Guixols. Attaqués brusquement par O'Donnel le 13 septembre par terre et par mer, ces faibles détachements (sauf celui de Bagur qui peut se replier à temps) sont obligés de capituler après une glorieuse résistance : le général Schwarz, 1 colonel, 50 officiers et près de 900 hommes sont faits prisonniers de guerre ; une vingtaine de soldats du régiment des Duchés, envoyés le 11 septembre à La Bisbal pour escorter du bétail, partagèrent le sort malheureux des 5e et 6e régiments.

Le maréchal Macdonald avait rétabli au 7e corps une discipline exemplaire : la marche des convois était assurée de la façon la plus régulière, les communications étaient bien surveillées, le service de place s'exécutait ponctuellement ; le régiment des Duchés fournissait journellement 3 officiers et 120 hommes pour le service de garde, indépendamment de détachements très fréquents de 20 à 30 hommes pour escorter les corvées extérieures ou garder les troupeaux.

Le service général dans la place de Girone était ainsi commandé :

2 heures du matin. — Sortie des piquets de nuit et des patrouilles qui sillonnent tous les environs de la place à une heure de marche et rentrent à 4 heures du matin. Les corvées de bois, d'eau, de paille ou de foin se font sous la protection des piquets.

4 heures du matin. — Tous les hommes qui ne sont pas de service dans la garnison prennent les armes, prêts à soutenir les piquets. Exercice jusqu'à 8 heures du matin.

8 heures du matin. — Nettoyage des armes et des effets, préparation du repas. Repos jusqu'à 3 heures du soir.

3 heures du soir. — Prise d'armes générale. Inspection du cantonnement. On commande le service pour le jour suivant. Distributions et repas.

5 heures du soir. — Sortie de la garde montante. Au premier signal, toute la garnison doit courir aux armes.

Ce signal est souvent donné, car les divisions régulières ou légères d'O'Donnel serrent la place de près et l'alertent de tous côtés.

Seebach rappelle que c'est à Girone que Macdonald fit appliquer pour la première fois le règlement d'exercice français par le régiment des Duchés.

L'hôpital de la ville devint bientôt insuffisant ; un autre hôpital fut installé dans un couvent pour le 4e régiment, mais on n'y transporta que les soldats gravement malades, — les malades ordinaires restant dans leurs compagnies.

Un rapport officiel du docteur Hasskarl, chef du service médical au régiment des Duchés, daté de Girone le 21 août 1810, énumère les causes de la mortalité et de la morbidité excessives qui frappaient les troupes allemandes en Espagne ; d'après lui ces causes étaient les suivantes :

1. Élévation excessive de la température, à laquelle les Allemands n'étaient pas accoutumés.
2. Mauvaise qualité de l'eau consommée dans les marches.
3. Nourriture insuffisante et de mauvaise qualité ; les soldats se nourrissaient de fruits trop verts, abusaient des melons ; enfin, mangeaient du pain trop vieux de fabrication ou bien trop chaud et sortant des fours.

4. Manque des boissons stimulantes (bière, eau-de-vie) auxquelles l'Allemand est habitué.
5. Insalubrité des cantonnements, particulièrement à Ponte-Mayor et à Hostalrich.
6. Service pénible des escortes, pendant lesquelles les soldats en pleine transpiration sont souvent obligés de passer à gué des ruisseaux glacés.
7. Bivouacs répétés, sans cantonnements de repos ; marches forcées pendant la grosse chaleur.
8. Enfin, la nostalgie, ou le mal du pays : le docteur Hasskarl dit que presque tous les hommes qui en furent atteints en moururent.
9. Les maladies principales ont été :

En mai et au commencement de juin, la diarrhée; de la fin de juin à la fin de juillet, la fièvre bilieuse, la fièvre intermittente, la jaunisse.



Girone.

La mortalité fut bientôt considérable et l'encombrement des hôpitaux devint tel que le maréchal fit partir le 26 août pour Perpignan 80 voitures chargées de malades et de blessés, sous l'escorte de 100 hommes d'infanterie française. Ce convoi

fut attaqué à cinq heures de marche de Girone, près de la redoute de Falinas ou de la Croix-Blanche, par la bande du colonel Louis de Creest forte de 600 hommes, soutenue par de nombreux guerilleros ; l'escorte est dispersée et les blessés sont presque tous massacrés... Le capitaine Donop (de Meiningen) et le major Schumann (du 5e régiment du Rhin) faisaient partie des malades évacués et ne durent leur salut qu'à leurs chevaux, qu'ils avaient heureusement avec eux : ils parvinrent à se réfugier dans le fort. Malgré une sortie de la garnison, la perte totale dans cette cruelle affaire fut d'environ 400 hommes qui pour la plupart appartenaient à la division Rouyer.

Toutes ces difficultés de ravitaillements et d'évacuations faisaient écrire par Macdonald :

... Je suis vraiment affecté de ces détails qui paralysent tout et nous laissent comme un corps sans âme. Quel métier que celui d'escorter des charrettes !

Mais la situation était compliquée encore par les appels incessants à la désertion qu'O'Donnel adressait aux troupes allemandes et italiennes. Dès le 8 juillet, le maréchal duc de Tarente écrivait au ministre de la Guerre :

Nous avons eu, le mois passé, 400 déserteurs italiens, napolitains et allemands. J'ai été forcé de renvoyer sur les derrières les Westphaliens : ils ne tiennent plus devant les miquelets ; ils se sont laissé enlever il y a quelques jours 52 hommes à Bagnolas. Les Allemands sont abattus ; le découragement est dans leurs troupes et vient probablement de la tête de ces troupes. Les Italiens et les Napolitains sont les plus difficiles à ramener à une bonne et sévère discipline.

Par leurs émissaires, les Espagnols répandaient en grand nombre la proclamation manuscrite suivante parmi les troupes de la Confédération du Rhin :

Soldats allemands et camarades,

Je vous somme, si vous voulez mieux vivre, de venir prendre du service chez les Espagnols. Vous y mènerez la meilleure vie ; vous recevrez

dix sols par jour, pain, vin et viande en abondance. Les Allemands sont très bien vus de notre commandant et de toute la nation.

Venez-y, mes frères; quittez les drapeaux français qui vous ont pris en traîtres et vous tiennent dans les fers. Si vous voulez venir, on vous en fournira tous les moyens. Celui qui trouvera cette lettre est invité à en dire, en secret, le contenu à ses camarades. Venez combattre pour le grand roi Ferdinand VII qui vous récompensera un jour.

CHARLES, baron de Höhenstein,
Commandant des volontaires allemands (1).

Ces excitations trouvèrent en général peu d'écho dans les troupes saxonnes; néanmoins, il y eut quelques désertions et ce fut encore un affaiblissement nouveau pour le régiment déjà si éprouvé.

Au 20 septembre, la situation du régiment des Duchés était :

	Officiers.	Hommes.
Sous les armes	17	113
Détachés	1	15
A l'hôpital du régiment	17	28
Aux autres hôpitaux	16	1.205

En octobre l'état du malheureux régiment empire encore : un officier saxon étant mort le 5 de ce mois, le 4e régiment n'a pas assez d'hommes sous les armes pour lui rendre les honneurs funèbres réglementaires, et le 5e régiment doit lui fournir pour cela des hommes de complément. Le 18, un inspecteur des revues arrivé de Paris voit le régiment, qui ayant ce jour-là un officier et 12 hommes de garde, ne peut présenter que 6 officiers, 2 sergents-majors, 3 fourriers, 1 caporal, 1 sapeur et 1 soldat : au total, 27 hommes, officiers compris.

Le général Rouyer, tombé lui-même malade, rentre en France le 29 octobre.

Le 8 novembre, le régiment a perdu depuis trois mois 5 officiers et 504 soldats.

(1) Costa de Serda, page 166.

Le maréchal ayant dégarni la place de Girone au maximum pour escorter le 23 novembre un nouveau convoi à Barcelone, les troupes qui y demeurent — et dont fait partie le 4e régiment — doivent prendre les plus extrêmes précautions pour ne pas être enlevées par l'ennemi devenu de plus en plus entreprenant : les malades, les blessés reçoivent des armes ; les officiers et sous-officiers en surnombre sont réunis, de façon à être plus en sûreté contre l'ennemi extérieur et celui de l'intérieur, car un massacre est à craindre de la part des habitants. Enfin, un bataillon d'infanterie légère française arrive de Perpignan et la garnison cesse dès lors d'être à la merci d'un coup de main.

Le bruit ayant couru que la division allait rentrer en France, l'effet fut immédiat : les malades sortirent en grand nombre des hôpitaux, comme l'atteste la comparaison des deux situations suivantes :

Sous les armes le 4 décembre...	18	officiers	41	hommes.
» » le 1er janvier...	18	»	93	»

Ce bruit était justifié : un rapport du général Baraguay d'Hilliers avait frappé l'Empereur :

Les trois régiments de la Confédération (4e, 5e et 6e) — écrivait le général — sont réduits à 19 officiers et 278 soldats, par la mort et la maladie. Je pense qu'aussitôt que les premiers renforts arriveront, il serait utile de renvoyer ces corps moribonds en France, pour se refaire. Il en est de même de la division westphalienne.

Le ministre de la Guerre prescrivit donc le 21 novembre au général Baraguay d'Hilliers de faire rentrer les divisions westphalienne et Rouyer. Cette décision parvient au général au milieu de janvier, et, le 23, les trois régiments allemands du Rhin partent pour Perpignan où ils arrivent le 25. Le régiment des Duchés a laissé à Girone 2 officiers et 18 hommes à la garde du matériel et des malades qui demeurent dans la place. Le régiment de Nassau restait en Espagne.

Situation d'effectif de la division Rouyer, le 25 janvier 1811, à Perpignan :

	Présents.	Détachés.	Aux hôpitaux.	Prisonniers.	Total.
4e régiment du Rhin.	166	23	162	80	431
5e régiment —	168	24	32	528	752
6e régiment —	119	19	22	500	660
Totaux.. ..	453	66	216	1.108	1.843



1810. — LE GÉNÉRAL BARAGUAY D'HILLIERS
Gouverneur de la Haute-Catalogne (1).

(1) Baraguay d'Hilliers (Louis), né à Paris en 1764. Il entre au service de bonne heure et n'est que lieutenant au régiment d'Alsace au moment de la Révolution ; capitaine en 1790, aide de camp de Custine et général de brigade en 1793 ; commandant civil et militaire de la Lombardie, prend Bergame et se distingue à Rivoli ; général de division, commandant à Venise. Participe à la prise de Malte et est fait prisonnier par un vaisseau anglais en allant porter au Directoire les trophées de la prise de cette île. Remis en liberté, il combat à Engen, à Biberach ; colonel-général des dragons en 1804, il se distingue en 1805 en Autriche, en 1809 à Raab puis en Espagne devant Figuères, enfin pendant la campagne de 1812, à la suite de laquelle il meurt à Berlin.

« Ces débris d'une division de 6.000 hommes, — dit Costa « de Serda, — s'attendaient à continuer directement leur route « sur l'Allemagne, mais telle n'était pas l'intention de Napo- « léon : il craignait probablement l'effet produit sur l'opinion « publique en Allemagne par la vue de ces soldats épuisés. Il « avait donc décidé que ces troupes iraient occuper les côtes du « Roussillon, sous prétexte de les garder contre les tentatives « des croisières anglaises, mais, en réalité, pour leur donner « le temps de se refaire un peu avant d'entamer la longue « marche qui devait les ramener dans leur patrie (1). »

Après un repos de trois jours à Perpignan, le 4e régiment est dirigé sur Agde, le 5e sur Collioure et le 6e sur Port-Vendres.

Le régiment des Duchés arrive à Agde le 31 janvier; il a passé par Salces, Sigean, Narbonne et Béziers; il compte 21 officiers et 189 hommes et demeure dans cette ville jusqu'au 13 avril.

Le 10 février rentre le détachement laissé à Girone; l'armement des hommes morts aux hôpitaux de Girone et de Figuères a été versé, contre reçu, à l'arsenal de Perpignan; le régiment a perdu 900 hommes par les maladies : 525 fusils seulement sont déposés à Perpignan, les autres ont été volés ou ont disparu. Le lendemain, le régiment fournit une garde de 1 officier, 2 sous-officiers, 1 tambour et 20 hommes au Fort Brescou. A la fin du mois, il y a 26 officiers et 224 hommes sous les armes, 11 officiers et 16 hommes malades à Agde, et 3 officiers avec 81 soldats à l'hôpital.

A l'annonce de la naissance du Roi de Rome, le 25 mars, le commandant d'armes et le maire d'Agde passent en revue le régiment des Duchés; cette fête précède une vraie catastrophe financière : 21.000 francs en quadruples d'Espagne sont volés dans la caisse du corps..... Enfin, le 13 avril, les trois régiments de l'ex-division Rouyer repartent, en une seule

(1) Costa de Serda, page 177.

colonne, pour leur patrie. Ils vont par Mèze, Montpellier, Lunel, Nîmes, Pont-Saint-Esprit, Livron, Valence, Saint-Vallier, Vienne, Lyon (Vaise), où ils parviennent le 28 avril; le régiment saxon compte 39 officiers et 234 soldats sous les armes; 2 officiers et 73 hommes sont restés en arrière dans les hôpitaux. Puis la marche est reprise : nos Saxons repassent par Villefranche, Mâcon, Beaune, Dijon; ils sont dirigés ensuite sur Langres et Neufchâteau : avant leur entrée dans cette ville, le 12 mai, ils voient arriver à leur rencontre le général Rouyer, leur ancien chef, encore malade et en convalescence dans son pays : laissons ici la parole au lieutenant Jacobs :

« Une telle attention de la part d'un général de division « français pour un régiment allemand était flatteuse, et faisait « oublier beaucoup des moments pénibles par lesquels les « officiers et les soldats avaient passé. Le nom de Rouyer « resta longtemps vivant dans le cœur et sur les lèvres des « soldats revenus d'Espagne, et fut toujours cité par eux « comme celui d'un chef aimé et paternel. »

Les étapes conduisirent la colonne à Toul, Pont-à-Mousson, Metz, Mayence (15 juin); et, entre le 24 et le 28 juin, les contingents des Duchés rentraient respectivement dans leurs garnisons du temps de paix.

Le régiment des Duchés de Saxe comptait à ce moment 37 officiers et 249 sous-officiers et soldats, ainsi répartis :

	Officiers.	Hommes.
De Weimar	11	89
De Gotha	18	95
De Meiningen	4	24
D'Hildburghausen	1	17
De Cobourg	3	24

C'est tout ce qui restait des 70 officiers et des 2.423 soldats partis pour la Péninsule ; 1 officier et environ 70 hommes se trouvaient encore dans les hôpitaux de France ou d'Espagne ; les pertes totales du régiment s'élevaient donc à 32 officiers

et environ 2.100 sous-officiers et soldats. Dans ces derniers chiffres figurent à la vérité les prisonniers laissés aux mains des Espagnols ; mais ces malheureux, sauf de rares exceptions, succombèrent sur les pontons, ou bien pour échapper aux horreurs de la captivité prirent du service dans les rangs ennemis et y trouvèrent presque tous la mort ; bien faible fut le nombre de ceux qui purent, après tant de traverses et de dangers, revoir un jour le ciel de leur patrie.

Cette campagne de dix mois en Catalogne avait donc à peu près anéanti le 4e régiment du Rhin, sans qu'il ait eu cependant à prendre part à aucune des grandes batailles livrées durant cette période : mais l'expédition de Manrésa suffit à illustrer les troupes qui l'exécutèrent.

Nous allons maintenant retrouver les contingents des Duchés sur un autre théâtre d'opérations, dans un climat tout opposé, en face d'adversaires d'une race bien différente : la campagne de Russie amènera une nouvelle hécatombe de nos alliés saxons, et ils vont de nouveau généreusement communier avec nous dans le sacrifice et dans la mort.

CARTES DE LA RÉGION
située entre Barcelone, Manrésa et Girone
marches et combats du Régiment des Duchés de Saxe en 1810



(D'après l'ouvrage de Seebach)

deur de France à Francfort, a demandé au prince archichancelier de la Confédération du Rhin d'informer les gouvernements des cinq Duchés de Saxe qu'ils aient à préparer leur état militaire en vue d'une prochaine réquisition ; l'ordre du major général Berthier, prescrivant cette mobilisation, arriva à Gotha le 18 février, et à Weimar le 19.

ORDRE.

Il est prescrit au 4e régiment de la Division Princière, fort de 2.800 hommes et composé des contingents de L. A. les ducs de Saxe-Gotha, Weimar, Meiningen, Hildburghausen et Cobourg, de se concentrer immédiatement à Gotha; ce corps, au complet de guerre et dans le meilleur état, partira le 20 février pour Hambourg où, réuni au 6e régiment, il formera la 2e brigade de la Division Princière.

Le régiment tiendra la route suivante :

20 février, à Mulhausen ;
21 — à Dingelstadt ;
22 — à Heiligenstadt ;
23 — à Göttingen ;
24 — à Nordheim (séjour) ;
26 — à Einbeck ;
27 — à Gronau ;
28 — à Hanovre ;
29 — à Schillerschlage ;
1er mars, à Celle (séjour) ;
3 — à Bergen ;
4 — à Soltau ;
5 — à Welle ;
6 — à Haarbourg,
et 7 — à Hambourg,

où il trouvera de nouveaux ordres du maréchal prince d'Eckmühl, commandant le 1er corps d'observation de l'Elbe, pour l'établissement de ses cantonnements dans le pays de Hambourg.

Le commandant du régiment fera exécuter les marches dans le plus grand ordre, veillera à ce qu'aucun soldat ne quitte les rangs ni ne reste en arrière, et fera observer la plus stricte discipline.

Dans les gites d'étapes, le logement et la nourriture seront fournis au régiment conformément aux règlements en vigueur.

Paris, le 9 février 1812.

Le Prince de Wagram et de Neufchâtel.

Dès sa réception à Gotha, le 18 février, cet ordre urgent fut porté par courriers à Weimar, à Hildburghausen, à Meiningen et à Cobourg : mais il était matériellement impossible de mettre en route tous les éléments du régiment à la date prescrite, et seules les cinq compagnies stationnées à Gotha purent partir au jour indiqué, le 20 février : ces cinq compagnies comprenaient en tout 542 officiers, sous-officiers et soldats. Le lendemain, à Dingelstadt, arrivent 4 compagnies de Weimar amenées par le colonel de Germar : le colonel d'Egloffstein prend à ce moment le commandement du régiment qui ne compte encore que 9 compagnies et arrive exactement à Hambourg le 7 mars, après avoir passé l'Elbe dans des barques réunies la veille à cet effet.

Hambourg, devenue l'une des « bonnes villes » de l'Empire français et le siège de la 32e division militaire, avait pour commandant d'armes le général Carra-Saint-Cyr ; sa garnison devait comprendre les 4e et 6e régiments de la Confédération du Rhin : aussi, dès le 9 mars, les Saxons du colonel d'Egloffstein y commencèrent le service de garde.

C'est le 9 mars que le major de Bose arrive dans la place avec le contingent de Meiningen ; il y est suivi le 13 par le major Wagner qui amène le bataillon d'Altenbourg ; enfin, le 16 mars, la venue du contingent de Cobourg conduit par le major Hoffmann complète le régiment des Duchés auquel le colonel d'Egloffstein donne alors une organisation définitive.

Le régiment fut formé ainsi qu'il suit :

ÉTAT-MAJOR.

Commandant du régiment.....	Colonel d'Egloffstein (de Weimar).
Aide de camp de brigade......	Capitaine de Seebach (de Gotha).
Secrétaire de brigade.........	Capitaine quartier-maître Muller (de Weimar).
Quartiers-maîtres............	Capitaine Trompheller (de Gotha). Lieutenant d'Uttenhoven (de Cobourg).
Médecin-chef................	Docteur Hasskarl (de Gotha).

PETIT ÉTAT-MAJOR.

1 chef de musique et 29 musiciens (des différents contingents).
1 vaguemestre et 31 soldats du train (des différents contingents).
1 armurier (de Weimar).
1 sellier (de Gotha).

1er BATAILLON. — Major DE BOSE (de Meiningen).

1re compagnie de grenadiers (Gotha).
1 compagnie de fusiliers (Meiningen).
3 compagnies de fusiliers (Gotha).
1 compagnie de fusiliers (Cobourg).

Total : 26 officiers; 759 sous-officiers et soldats.

2e BATAILLON. — Major WAGNER (de Gotha).

2e compagnie de grenadiers (Gotha).
1 compagnie de fusiliers (Meiningen).
3 compagnies de fusiliers (Gotha).
1 compagnie de fusiliers (Cobourg).

Total : 27 officiers; 763 sous-officiers et soldats.

BATAILLON LÉGER. — Colonel DE GERMAR (de Weimar).

1 compagnie de carabiniers (Weimar).
3 compagnies de fusiliers (Weimar).
1 compagnie de fusiliers (Hildburghausen).

Total : 25 officiers; 910 sous-officiers et soldats.

Total général :	État-major et petit état-major...	70	hommes.
—	1er bataillon	785	—
—	2e bataillon..................	790	—
—	Bataillon léger...............	910	—
		2.555	hommes.

Si l'on ajoute à cet effectif le chiffre des hommes arrivés le 10 août à Stralsund avec les 28 fourgons destinés au régiment, et le détachement de renfort parvenu au corps le 3 décembre, on peut voir que les conventions fédérales étaient remplies : elles imposaient en effet à l'ensemble des Duchés une contribution de 2.800 soldats.

Le 23 mars, le général de division Carra-Saint-Cyr passe une grande revue du régiment : il se déclare satisfait de l'aspect de la troupe, mais trouve à redire sur son équipement; il exige que les soldats aient trois paires de souliers, dont deux sur le sac ; il veut aussi que tous possèdent le sac de campement, pouvant servir aussi bien pour coucher au bivouac que pour emporter des distributions.

Le compte rendu de cette revue fut adressé à l'Empereur, comme il ressort du rapport suivant de Berthier (1) :

GRANDE ARMÉE. Paris, 29 mars 1812.

—

MAJOR GÉNÉRAL.

—:—

Rapport à S. M. l'Empereur et Roi.

Sire,

Le général Carra-Saint-Cyr me rend compte qu'il a passé la revue du régiment n° 4 de la Division Princière ; il l'a trouvé fort de 2.307 hommes sous les armes : il manque 400 hommes pour compléter son effectif. Les hommes sont généralement beaux et paraissent animés d'un bon esprit, celui des chefs et des officiers ne laisse rien à désirer ; la presque totalité du régiment est absolument de nouvelle levée; l'instruction se pousse avec vigueur, le colonel est actif et zélé, il y a beaucoup d'ensemble parmi les contingents qui composent ce régiment. Les fusils sont bons et de calibre français ; il en manque 44 qui vont être remplacés. L'habillement, qui est de différentes formes et couleurs, est en bon état ; l'équipement est bien, mais chaque soldat n'a que deux paires de souliers. Le général Carra-Saint-Cyr désirerait que chaque soldat en eût deux paires dans le sac et une aux pieds.

Il rend compte aussi que le colonel, les chefs de bataillon et tous les officiers ont témoigné le plus grand désir d'obtenir de Votre Majesté un drapeau, en assurant qu'ils se rendraient dignes de cette marque de confiance par la manière avec laquelle ils le défendraient.

Le prince de Wagram et de Neufchâtel,
Major général :

ALEXANDRE.

(1) *Archives nationales*, A. F.IV, 1642. — *Curiosité historique et militaire*, n° 106, octobre 1901.

L'histoire ne nous apprend pas si satisfaction fut donnée au vœu des officiers du régiment ducal saxon, et si l'Empereur leur accorda ce drapeau... Il est très vraisemblable que le régiment des Duchés n'obtint pas cet emblème désiré, Napoléon n'en voulant jamais donner aux régiments étrangers qui combattaient dans les rangs de son armée.

Encore est-il possible que le major général, ou l'adroit Carra-Saint-Cyr, ait voulu flatter l'Empereur en inventant cette histoire du drapeau; car on ne trouve aucune trace d'une demande de cette nature dans les mémoires des officiers du contingent saxon, pas plus dans ceux du lieutenant Jacobs que dans la relation très détaillée de la campagne de 1812 que nous a laissée le docteur weimarien Geissler.

L'ordre du jour du 24 mars plaça le régiment ducal dans la 2e brigade de la Division Princière avec le 6e régiment (contingents de Schwarzbourg-Waldeck-Reuss); le général Anthing commandait la brigade; né à Gotha, il avait autrefois servi dans le corps de troupe que le duc de Gotha entretenait à la solde de la Hollande, et c'était un compatriote pour les soldats du 4e régiment du Rhin.

Le terrain d'exercice du régiment se trouvait situé entre Hambourg et Altona. Le service des douanes surveillait impitoyablement les denrées coloniales anglaises pour empêcher leur pénétration dans la ville; mais les habitants de la campagne, qui tous étaient contrebandiers d'occasion, surent utiliser la présence du régiment saxon au mieux de leurs intérêts; pendant les pauses de la manœuvre, les soldats laissaient les paysans les bourrer de marchandises de contrebande; les sacs, les shakos, les cartouchières, les canons même des fusils étaient remplis de chocolat, de café, de couleurs, d'épices... et tout cela entrait militairement dans Hambourg lorsque le régiment regagnait ses quartiers, en toute sûreté, à la barbe des douaniers...

On a vu plus haut que le bataillon léger avait formé une compagnie de carabiniers; cette mesure avait pour but d'amener plus d'uniformité entre les trois bataillons du régi-

ment, les deux premiers bataillons ayant chacun une compagnie de grenadiers. La compagnie de carabiniers reçut des épaulettes orange, avec le cordon de shako et le plumet de cette même couleur. En même temps, la culotte blanche et étroite du contingent de Gotha fut remplacée par un pantalon large en drap bleu avec une bande rouge.

Sur ces entrefaites, le 18 mai, le bataillon léger de Weimar-Hildburghausen reçut l'ordre de se rendre à Brême pour y tenir garnison ; et, 15 jours après, le reste du régiment était dirigé sur la Poméranie suédoise : il arriva le 10 juin à Stralsund, par Ratzbourg, Wismar et Rostock.

II. — Occupation de la Poméranie suédoise.

L'empereur Napoléon avait convoqué en Saxe les souverains ses feudataires ou ses alliés. Accompagné de l'impératrice Marie-Louise, il quitta Saint-Cloud le 9 mai ; salué à Mayence par le grand-duc de Hesse-Darmstadt, à Aschaffenbourg par le roi de Wurtemberg et le grand-duc de Bade, à Freyberg par le roi et la reine de Saxe, le couple impérial trouva à Dresde les princes régnants de Saxe-Weimar, de Saxe-Cobourg, de Dessau, la reine de Westphalie et le grand-duc de Wurzbourg, l'empereur et l'impératrice d'Autriche et enfin le roi de Prusse lui-même.

C'est pendant son séjour dans la capitale saxonne que Napoléon règle les mouvements compliqués de l'immense masse d'hommes qu'il va jeter sur la Russie.

Des corps d'armée grossissant d'heure en heure, une formidable artillerie, des convois sans nombre s'acheminent vers les points qui leur ont été assignés. Le maréchal Victor, avec le 9e corps, a été chargé de garder le pays entre le Rhin et la Vistule ; il a une division à Berlin, une autre (la Division Princière) à Hambourg ; ses instructions ont été tracées dans la lettre écrite par l'Empereur au major général, le 23 avril :

« ...Pendant le mois de mai, le duc de Bellune n'a d'autre « opération à faire que d'organiser son corps pour contenir la

« Prusse et surveiller le pays entre la Vistule et le Rhin. C'est « ce qui m'a déterminé à décider qu'il porterait son quartier « général à Berlin, et à placer sous son commandement non « seulement les troupes du 9e corps, mais aussi les garnisons « de Stettin, Custrin et Glogau, la Division Princière dont une « brigade occupe Hambourg et l'autre Berlin, la garnison de « Magdebourg (Westphaliens) et toutes les troupes qui restent « dans le royaume de Westphalie... »

C'est sous la protection de cette armée d'occupation que les corps de bataille s'avancent vers les frontières russes ; mais une diversion ennemie est à craindre dans le nord, car la Suède et l'Angleterre ont lié partie avec la Russie ; Charles XIII de Suède et son héritier présomptif Charles-Jean (le ci-devant maréchal Bernadotte) après l'occupation par les troupes françaises de la Poméranie suédoise et le désarmement des régiments allemands qu'ils y entretenaient, se proposent d'exécuter une opération sur les derrières de la Grande Armée... L'Empereur fait renforcer les garnisons de la mer du Nord et de la Baltique, et il envoie le régiment des Duchés à Stralsund.

Le général de division Morand est gouverneur de la Poméranie suédoise, que nous occupons depuis le commencement de 1812 ; il reçoit le régiment saxon à Stralsund, trouve qu'il se présente bien, mais qu'il n'a pas atteint encore le dernier degré de la perfection ; la conclusion de cette inspection est que le régiment des Duchés doit passer dorénavant sept à huit heures par jour sur le terrain d'exercice. Le colonel d'Egloffstein prenait les fonctions de commandant de la place de Stralsund.

Le 25 juin, le bataillon léger arrive de Brême où il avait été détaché, et deux jours après les deux bataillons de ligne du régiment sont envoyés, le 2e à Greifswald et Wolgast, et le 1er à Rügen dans la partie sud-est de l'île.

Le commandant de Rügen était alors le colonel de Schönberg, de Hesse-Darmstadt ; sur son ordre, la compagnie de fusiliers de Cobourg (capitaine d'Alvensleben) va aussitôt occuper la presqu'île de Mönchgut, menacée par les Suédois

dont deux transports sont déjà en vue ; le 30 juin, c'est une flotte de neuf vaisseaux qui croise devant Rügen ; le 2 juillet, sous la protection de plusieurs frégates et canonnières, 400 Suédois débarquent près de Mönchgut. La compagnie de Cobourg, prévenue par ses avant-postes, se rassemble aussitôt et se porte en ligne déployée contre les Suédois ; le feu des navires ennemis reste sans effet utile et bientôt les Suédois se retirent, regagnent vivement leurs embarcations et ensuite leurs vaisseaux. Deux bâtiments de guerre anglais arrivent le soir de ce combat ; ranimés par ce renfort, les Suédois essayent un nouveau débarquement, exécuté en pleine nuit ; mais cette opération est empêchée par les postes de Cobourg qu'ils trouvent sur la plage même choisie pour leur atterrissage.

Pendant ce temps le 2e bataillon, envoyé de Greifswald et de Wolgast aux îles d'Usedom et de Wollin, occupait les villes de Swinemunde, Wollin, Camin et les côtes : tous ces mouvements ne se firent qu'au prix de pénibles fatigues : vers la fin de juillet le régiment avait près de 250 soldats malades.

Le maréchal Augereau organisait alors, sous le nom de 11e corps, un corps de réserve pour la Grande Armée composé des divisions suivantes :

		Hommes.
Division	Heudelet, à Hambourg	15.000
—	Morand, en Poméranie	9.500
—	Durutte, à Berlin	10.500
—	Destrées (napolitaine), à Danzig	7.500
—	Loison, à Königsberg	11.500
Brigade de cavalerie Cavaignac.		

Après avoir été embrigadé avec le 113e régiment de ligne français, corps presque entièrement recruté d'Italiens et commandé par le colonel Martini, le régiment des Duchés (1er bataillon et bataillon léger) part de Stralsund le 14 septembre, dirigé sur Stettin, l'une des trois forteresses de l'Oder que 10.000 Français occupaient depuis la paix de Tilsitt. Il y arrive le 21 ; deux jours après, le colonel d'Egloffstein passe une revue à laquelle le gouverneur de la place, général

Liébert, assiste de sa fenêtre. Après le défilé par compagnie déployée, le général Liébert appelle auprès de lui le colonel et le complimente de commander un régiment « si beau et si bien exercé » : — « C'était, dit Geissler, le résultat des torrents de sueurs versés sur les terrains d'exercice de Hambourg et de Stralsund... »

Partis le 24 septembre de Stettin, le 1er bataillon et le bataillon léger font, le 25, leur jonction avec le 2e bataillon qui arrive des îles de Wollin et d'Usedom. Le régiment entier entre le 7 octobre à Danzig, la célèbre forteresse, « clef de la Vistule et porte de la Pologne ». C'est là que le colonel reçut l'ordre suivant :

GRANDE ARMÉE.

—

GOUVERNEMENT DE DANZIG.

—:—

Itinéraire que doit suivre le régiment n° 4 de la Confédération du Rhin, commandé par M. le colonel d'Egloffstein, partant de Danzig, le 10 octobre, pour se rendre à Smolensk.

Le 10 octbre.. Dirschau.
11 ...... Marienbourg.
12 ...... Elbing.
13 ...... Braunsberg.
14 ...... Brandenbourg.
15 ...... Königsberg.
Séjour le 16 octobre.

Le 17 octbre.. Tapiau.
18 ...... Labiau.
19 ...... Melanken.
20 ...... Tilsitt.
Séjour le 21 octobre.

Le 22 octbre.. Lenken.
23 ...... Johannisbourg.
24 ...... Blogostowienstowa.
25 ...... Nikiti.
26 ...... Kowno.
Séjour le 27 octobre.

Le 28 octbre.. Roumchichki.
29 ...... Jismoroni.
30 ...... Eve.
31 ...... Wilna.
Séjour le 1er novembre.

Le 2 novbre. Mietnika.
3 ...... Ochmiana.
4 ...... Smorghoni.
5 ...... Malotetchino.
6 ...... Radochkowitschi.
7 ...... Minsk.
Séjour le 8 novembre.

Le 9 novbre. Smolewitschi.
10 ...... Borisow.
11 ...... Natscha.
12 ...... Bobr.
13 ...... Kocanow.
14 ...... Orcha.
Séjour le 15 novembre.



Königsberg.

Le 16 novbre. Doubrowna.	19 ...... Koritnia et Loukerchtino.
17 ...... Liadoni.	20 .... . Smolensk.
18 ...... Krasnoï.	

Danzig, le 9 octobre 1812.

L'Adjudant-commandant, chef de l'état-major du Gouvernement :

D'HÉRICOURT.

Pour copie conforme :

Le Colonel D'EGLOFFSTEIN.

Le régiment des Duchés partit donc de Danzig le 10 octobre en exécution de l'ordre ci-dessus ; il franchit la Vistule le 11 sur un pont de bateaux et arriva à Königsberg le 15 : mais le régiment saxon fut retenu dans cette dernière place par son gouverneur, le général Loison, au lieu de continuer la marche prescrite sur Smolensk.

Des ordres nouveaux venaient en effet de prescrire la formation à Königsberg, aux ordres de cet officier général, d'une forte division de réserve destinée à rejoindre la Grande Armée. Cette division comprenait 17 bataillons d'infanterie :

4 bataillons du 29e de ligne ;
2 — du 113e de ligne ;
1 — du 3e de ligne ;
1 — du 105e de ligne ;
2 — du régiment de Francfort ;
Le régiment des Duchés de Saxe ;
Le 5e régiment de la Confédération du Rhin ;
Le 6e régiment de la Confédération du Rhin ;

plus, 4 escadrons de dragons et hussards napolitains de la Garde du roi Murat et quelques compagnies d'artillerie française ; soit, au total : 20.000 hommes.

Le général Loison passe le 1er novembre une grande revue de cette division : il fait manœuvrer et évolutionner les troupes ; puis a lieu un défilé, clairons sonnants et drapeaux claquants ; le général est content : les régiments se sont distingués par leur excellente contenance.

Pendant son séjour à Königsberg, le régiment des Duchés eut des querelles et des rixes avec les cavaliers napolitains : un jour, il y eut entre des hommes de ces deux corps un vrai combat de rues dans lequel un sergent de Cobourg fut tué d'un coup de couteau; une patrouille saxonne survint et, menacée à son tour, dut faire feu : cinq Napolitains restèrent tués sur la place et plusieurs autres se sauvèrent avec de graves blessures.

Enfin, le 8 novembre, le régiment partit pour Wilna : il laissait dans la ville un petit dépôt de 110 hommes des divers contingents, et comptait environ 400 malades dans les hôpitaux de Hambourg, Stralsund, Stettin et Königsberg.

III. — Marche de la division Loison sur Wilna.

Le régiment des Duchés, depuis son départ de la terre natale, avait jusqu'alors marché sur de belles et bonnes routes, et les étapes nombreuses qu'il avait couvertes n'avaient eu de pénible que leur longueur, souvent assez considérable. A dater du départ de Königsberg, les chemins deviennent plus difficiles; la saison s'avance, du reste, et le froid va devenir un ennemi nouveau à combattre. Les gîtes avaient été bons dans l'Allemagne, la Poméranie et la Prusse : en Pologne il n'en sera plus de même ; les misérables cabanes des paysans feront regretter les confortables maisons allemandes. Le langage des populations chez lesquelles on passe devient inconnu, et beaucoup d'officiers, pour se faire entendre, sont obligés de recourir à leurs éléments de latin péniblement compris par les ecclésiastiques de l'endroit... Enfin, les moyens d'existence qui n'avaient jamais manqué jusqu'alors deviennent de plus en plus rares : dans certains cantonnements, comme à Melanken par exemple, il n'y a rien, et on ne peut rien trouver même à prix d'or.

La marche s'exécute par Tilsitt, où une journée de séjour est employée à confectionner des cache-oreilles pour se protéger du froid : dans la nuit du 11 au 12 novembre le refroi-

dissement de la température avait été si subit que le Niémen, la veille encore sans aucun glaçon, était complètement pris le matin par des glaces et devenait franchissable pour des voitures lourdement chargées.

La dysenterie fait son apparition en même temps que le froid : le major de Bose en est atteint et reste malade à Tilsitt.

Le 18 novembre les Saxons arrivent à Kowno où un repos d'un jour leur est donné. Ce point, devenu historique depuis le franchissement du Niémen par la Grande Armée, est presque déserté par ses habitants. Quelques juifs sont seuls demeurés; de grands hôpitaux, établis par les soins du docteur Larrey, y ont reçu les premiers blessés de la campagne; de nombreux malades sont là encore, et le régiment des Duchés y fait admettre un certain nombre de ses soldats. De Kowno, la musique du régiment saxon est renvoyée à Königsberg.

Le lendemain 20 novembre le régiment reprend sa route dans la direction de Wilna où se trouvent le corps diplomatique et le duc de Bassano. La terre est couverte de neige; des chevaux morts jalonnent le chemin et souvent des cadavres humains se devinent sous la neige, aux abords des villages à demi brûlés et dévastés. A Jismoroni, l'installation est pénible; les soldats se répartissent par groupes de 20 à 40 hommes dans les maisons disponibles; le bataillon léger, installé au bivouac près d'un château appartenant au prince Galitzine, est réduit pour entretenir ses feux à brûler les fenêtres et les portes de cette riche habitation.

Enfin, le 23 novembre, à 8 heures du soir, la colonne encore en marche entend le son des cloches : elle arrivait à Wilna où quelques jours de repos allaient lui être donnés.

Le duc de Bassano administrait toute cette région de la Lithuanie, correspondant directement avec le prince de Neufchâtel, organisant et mettant en route des bataillons de marche formés d'isolés, de convalescents, de recrues et surveillant hôpitaux et magasins.

Sauf le 5e régiment du Rhin (Anhalt-Lippe) laissé à Königs-

berg et un bataillon du 6ᵉ régiment (Schwarzbourg-Waldeck-Reuss) maintenu comme garnison à Kowno, la division Loison se trouvait concentrée à Wilna; le général de Hogendorp, gouverneur de cette place, la passa en revue le 26 novembre à une demi-heure de marche de la ville, sur une neige épaisse; après avoir parcouru à pied — à cause du mauvais temps — le front de la division, il la fit défiler et la renvoya ensuite dans ses cantonnements, satisfait de cette inspection; le régiment des Duchés avait présenté plus de 2.000 hommes sous les armes.

Une nouvelle revue eut lieu le 2 décembre à l'occasion de l'anniversaire du couronnement de l'Empereur; en ce jour de fête, il y eut double ration pour la troupe, bal (pour les officiers supérieurs seulement) et illumination générale; des inscriptions lumineuses, de nombreux transparents célébraient la restauration de la Pologne, l'arrivée et la réception de l'Empereur dans la ville, la bataille de la Moskowa et l'embrasement de Moscou. Le lendemain, un bataillon de marche arrivé à Wilna amenait pour le régiment des Duchés quelques officiers, des convalescents rétablis et des recrues. Un courrier de Saxe arriva aussi le même jour, apportant des lettres et des nouvelles du pays: pour bien des militaires du régiment ce fut la dernière communication avec la patrie et la famille. Le régiment partit le 4 décembre de Wilna où personne ne savait rien encore de l'occupation de Minsk par les Russes, ni de la perte de Polotzk: il était bruit, au contraire, d'une grande victoire d'Oudinot à Borisow...

En quittant Wilna, les troupes de la division Loison avaient complété leurs vivres et leurs cartouches. Le docteur Geissler — qui appartenait comme médecin militaire au régiment des Duchés, — nous donne un détail curieux du chargement des soldats à ce moment de la campagne :

« ... Il était de toute importance de bien approvisionner « les hommes qui allaient s'engager dans une région épuisée « depuis plusieurs mois par de nombreuses armées. Chaque « soldat avait dans son sac: 2 chemises, 2 paires de souliers,

« des clous et des semelles de rechange, 2 paires de culotte et « de guêtres (en drap gris ou en toile), des brosses et 60 car- « touches. Des deux côtés du sac, 4 biscuits de 16 onces; par- « dessus le sac, un long sachet de toile contenant 10 livres de « farine. Le poids du sac ainsi chargé, avec ses courroies et « le manteau roulé, s'élevait à 34 livres. En plus, chaque « homme portait une musette de toile contenant 2 pains de « trois livres, et 1 sac de campement en toile ; avec le sabre, « la cartouchière, 3 pierres à feu, 1 tournevis, le fusil et ses « garnitures, le soldat portait un poids de 58 livres, possédait « 4 jours de pain, 4 jours de biscuit, 7 jours de farine, et « disposait de 60 cartouches pour le combat. »

Le 1er bataillon du 5e régiment du Rhin (Anhalt), arrivé depuis peu avec une colonne de munitions, demeure en garnison à Wilna ainsi qu'un bataillon de la Garde napolitaine. Le général Loison, malade, a été remplacé provisoirement par le général Gratien qui emmène 14 bataillons, 4 escadrons de la Garde napolitaine (dragons et hussards) et une batterie française attelant des pièces de gros calibre; c'est une division de 10.000 à 12.000 hommes qui prend la direction de Miednicky et y arrive à la nuit; le froid est si violent que personne ne peut dormir, même autour des feux de bivouac.

Le régiment des Duchés a 1.620 hommes sous les armes; 110 sont demeurés à Königsberg et 879 ont été laissés dans les divers hôpitaux de la route.

5 décembre. — Après cette nuit terrible où le thermomètre est descendu à 20° au-dessous de zéro et pendant laquelle se sont produits de nombreux cas de congélation, la marche est reprise et l'on atteint Ozmiana vers 4 heures du soir. L'installation de la troupe est à peine terminée que l'on entend battre la générale, et bientôt, des coups de canon rapprochés .. puis, des cris : « Les cosaques ! » C'était le corps de partisans de Seslavine, avec deux canons sur traîneaux, qui se heurtait dans le village même aux troupes de la division; le piquet placé devant le logement du général Gra-

tien (une compagnie de grenadiers de Cobourg) fusille cosaques; étonnés de se trouver en présence de troupes or nisées, les Russes se retirent bientôt, et le régiment des Ducl qui est venu soutenir son piquet bivouaque sur la place Marché, prêt à tout événement; ce petit combat coûtait régiment une cinquantaine de blessés, dont plusieurs n'ét pas transportables durent être laissés à Ozmiana.

Quelques heures plus tard, à 10 heures du soir, l'emper Napoléon arrivait à Ozmiana, escorté par un détachement cavalerie polonaise.

« ...Il était — dit Geissler — dans une berline attelée de « petits chevaux lithuaniens; le duc de Vicence, Caulaincou « était assis à ses côtés; sur le siège, le fameux mamelu « Roustan et le capitaine de la Garde Bukasowitch, qui s « vait d'interprète. Dans un traîneau suivaient le grand-ma « chal Duroc, duc de Frioul, et le comte Lobau (Mouto « Napoléon portait une pelisse verte garnie de tresses d'or « un bonnet de même étoffe; il paraissait triste, mais bi « portant. Son visage ne me sembla pas changé depuis q « je l'avais vu à Gotha en 1807, à Weimar en 1808, et « dernière fois à Donauwerth en 1809. Nous contemplic « avec la plus grande attention ce mortel puissant à quelq « pas de nous, pendant que les généraux Gratien et Viv « avec les colonels des régiments formaient un demi-cer « autour de lui... »

L'Empereur repartit bientôt pour Wilna, escorté cette f par toute la cavalerie de la Garde napolitaine de la divisi Loison, environ 800 chevaux; ces Napolitains étaient co mandés par le général Florestan Pepe (qui devait se fa connaître plus tard pendant la Révolution de 1821). Ces m heureux cavaliers, qui avaient déjà eu plusieurs de le camarades gelés la nuit précédente, devaient presque tc succomber au froid dans les nuits terribles qui suivirent.

Il est très vraisemblable que le duc de Bassano, en envoy la division Loison à Ozmiana, empêcha l'Empereur de tomb entre les mains des cosaques de Seslavine, les faibles res

des lanciers polonais de la Garde qu'il avait comme escorte depuis Smorgoni n'étant pas de force à le sauver d'un danger pareil.

6 décembre. — Peu d'heures après le départ de l'Empereur commença à Ozmiana le défilé des débris de la Grande Armée. Chacun comprit alors l'étendue du désastre. La victoire qui nous avait joyeusement suivis jusqu'à Moscou nous était devenue infidèle, et l'hiver — le terrible hiver de 1812 — avait anéanti les corps d'armée, les divisions, les régiments de l'armée impériale... L'incendie de Moscou par les Russes, la retraite devenue nécessaire, l'héroïque conduite de l'arrière-garde avec le maréchal Ney, les souffrances amenées par le froid, la désorganisation progressive des troupes, les suites funestes de la perte de Minsk, les combats héroïques et le franchissement de la Bérésina devant les forces russes réunies, enfin l'épuisement du reste des troupes après ce dernier effort: toute cette tragédie dramatique se déroulait dans la pensée des soldats de la division Loison qui voyaient passer sous leurs yeux les flots pressés de ce qui avait été la Grande Armée...

Plus d'ordre, plus de groupement militaire, plus de lien de subordination... 60.000 à 80.000 hommes dans le mélange le plus indéfinissable, cavaliers et fantassins, généraux, officiers et soldats, dragons, cuirassiers, hussards, grenadiers, pontonniers, çà et là un tambour avec sa caisse en tête d'un élément de colonne, des soldats de la Garde, des artilleurs avec ou sans canons, des Français, des militaires de toutes les nations de l'Europe, une masse, un chaos, passant sans autre idée, sans autre préoccupation obstinée que d'aller, d'aller plus vite, d'aller plus loin...

Ce lugubre défilé dura, sans discontinuer, du 5 décembre dans la nuit jusqu'au soir du 7 décembre.

Les troupes du maréchal Oudinot et celles du maréchal Victor, ainsi que la Vieille-Garde impériale, conservaient encore une organisation militaire et semblaient canaliser le

torrent humain ; mais cette organisation n'allait pas tarder à se briser, les forces humaines ayant une limite que l'excès de la misère et des souffrances semblait dépasser déjà. Le froid, devenu terrible, devait disperser prochainement le peu de soldats encore en ordre...

La division Loison comprit qu'elle restait la dernière et suprême réserve de l'armée.

IV. — A l'arrière-garde de la Grande Armée.

Nous allons parcourir maintenant la route douloureuse de la division Loison, pendant la glorieuse arrière-garde qu'elle va former, jusqu'à son complet anéantissement. Le rôle qui lui incombe, tout de dévouement et de sacrifice, elle le remplira jusqu'au bout et aura bien mérité le témoignage d'admiration que lui a décerné l'histoire.

7 décembre. — Les avant-postes de la division (300 hommes) dont les sentinelles étaient relevées tous les quarts d'heure à cause de la violence inouïe du froid qui était tombé à 28°, sont retirés dans la nuit du 6 décembre, et le 7 au matin la division prend la direction de Wilna, faisant l'arrière-garde de l'armée ; le régiment des Duchés forme lui-même l'arrière-garde de la division et son premier bataillon, commandé par le capitaine de Plänkner, est le dernier des échelons de la colonne. On laisse derrière soi Ozmiana dont plusieurs maisons sont en flammes et où de nombreux cadavres gisent sur la neige autour des feux de bivouac mal éteints.

Après une marche de quelques heures, les premiers signes de désordre et d'indiscipline commencent à se manifester dans le régiment : plusieurs soldats, malgré les ordres, les prières et les menaces de leurs officiers, quittent les rangs pour aller se réchauffer aux feux allumés par des traînards français. A midi, on fait halte à Miednicky pour se reposer un moment ; mais cet arrêt d'une heure coûte cher au régiment :

beaucoup d'hommes ne peuvent se relever et doivent par suite être abandonnés.

La compagnie de carabiniers du bataillon léger, commandée par le capitaine de Beulwitz, avait eu le grand honneur d'être choisie à Ozmiana comme escorte par le maréchal Ney, lorsque ce dernier traversa le village le 6 décembre, à pied, suivi de quelques colonels et officiers supérieurs; cette compagnie ne rejoignit le régiment qu'à Wilna.

A quelque distance de Miednicky, la batterie française qui marchait avec l'arrière-garde voit la majeure partie de ses chevaux épuisés et gelés tomber pour ne plus se relever; le capitaine qui la commande déclare qu'il ne peut plus faire avancer les pièces, la glace et le verglas rendant la marche impossible; les traits de quelques chevaux encore debout sont coupés, les canons abandonnés; et le premier bataillon des Duchés, qui escortait la batterie, n'étant plus ralenti par elle, force de vitesse et reprend sa distance.

Un peu plus loin, on rencontre des traîneaux chargés de tonneaux et convoyés par des soldats d'Anhalt. Le major Wagner, commandant le 2e bataillon du régiment saxon, demande au sous-officier chef de cette escorte où il va: — « A la rencontre de l'arrière-garde, pour lui porter ces tonneaux remplis de biscuits », répond le sergent; ce fut le signal du pillage : les soldats se précipitent, les fûts sont éventrés, leur contenu partagé, et la troupe se remet en route avec un nouveau courage.

La marche est si pénible que des hommes tombent morts dans les rangs; d'autres trébuchent, se relèvent, retombent pour ne plus se relever; d'autres disent adieu à leurs camarades, se couchent et attendent leur fin... Le voisinage des grands feux allumés par les traînards exerce sur les malheureux Saxons une irrésistible attraction; des soldats y courent, il est impossible de les retenir; ils sont sourds à la voix de leurs chefs, à l'appel des tambours encore existants; rien ne peut leur faire reprendre la marche... Ils veulent se chauffer.

Enfin, on arrive près de Wilna; un général français,

inconnu à tous, paraît devant le 4e régiment et donne l'ordre d'aller occuper un groupe de maisons à droite de la route. Le régiment s'y porte, mais les abris y sont illusoires et il est impossible de s'y établir... Quelques fractions s'y arrêtent cependant tandis que le reste du régiment reprend la route de Wilna ; le lendemain matin, 8 décembre, les officiers qui sont demeurés à ce poste se voient abandonnés du reste de leurs soldats et se rendent aussi dans la ville. Le régiment des Duchés ne réunit ce matin-là que 170 hommes sous les armes...

8 décembre. — Dans le courant de la journée du 8, de nombreux groupes de soldats du régiment rejoignent leurs compagnies : hommes fatigués demeurés en arrière, soldats égarés pendant la nuit ou qui avaient trouvé quelques feux hospitaliers... Bref, le soir, le régiment compte 898 sous-officiers ou soldats et 41 officiers ; mais sur ce nombre 213 hommes et 26 officiers seulement sont en état de combattre ; les autres, exténués ou à demi gelés, sont au moins pour le moment incapables de tout service.

En quelques jours, depuis son départ de Wilna pour Ozmiana jusqu'à son retour dans cette première ville, le régiment des Duchés avait payé de près de 600 existences son tribut à un froid de 28°.

Le général Loison, rétabli, a rejoint sa division.

Celle-ci ne compte plus que 3.000 hommes sous les armes, au lieu des 14.000 qu'elle avait le 1er novembre à Königsberg. Il y a lieu de remarquer que le 2e bataillon du 5e régiment et le 6e régiment du Rhin en entier ne sont pas compris dans l'effectif actuel des présents.

Wilna était un centre important de magasins pour l'armée. Le colonel d'Egloffstein sut forcer la consigne du garde-magasin du pain, en lui envoyant le lieutenant Jacobs avec une corvée de 100 hommes escortée de 25 carabiniers armés : malgré les protestations du fonctionnaire qui ne voulait rien laisser prendre sans le visa d'un commissaire ordonnateur, le

lieutenant enleva de force les pains nécessaires au régiment, laissant le garde-magasin le menacer de la colère de l'intendant général Daru, du prince Berthier et des autres autorités supérieures de l'armée...

Le seul magasin qui fut effectivement pillé pendant le passage de l'armée à Wilna fut un dépôt d'habillement; les officiers du régiment saxon purent ainsi pour la plupart se munir d'une capote de soldat qui, sous leur manteau, leur rendit les plus signalés services.

Les instructions de l'Empereur au roi de Naples, investi alors du commandement en chef, portaient que Wilna serait conservé aussi longtemps que possible et servirait, ainsi que Kowno, de quartiers d'hiver à l'armée. Dans le cas où l'on ne pourrait s'y maintenir, tous les approvisionnements de ces places devaient être évacués sur Danzig. On devait diriger les six millions de francs du trésor de l'armée, deux tiers sur Königsberg et un tiers sur Varsovie; faute de moyens de transport, ces mouvements ne purent s'effectuer. Quant à la mise en état de défense de la ville, elle était à peine ébauchée.

9 décembre. — Le canon des Russes se fait entendre ce jour-là, et les Bavarois du général de Wrède vivement pressés par l'ennemi viennent s'établir en bataille devant la porte de la ville, face à Ozmiana ; ils sont au nombre d'environ 2.500 hommes, avec 60 chevau-légers encore montés. Le maréchal Ney est chargé de la défense de la ville ; la division Loison passe à ce moment sous ses ordres immédiats, et le maréchal envoie, dans la soirée du 9, le premier bataillon du 5e régiment du Rhin en soutien des Bavarois.

Le général Loison a partagé ses troupes en trois brigades :

1re BRIGADE.

Colonel ROUSSELOT, du 29e régiment d'infanterie.

29e régiment.
1 bataillon du 3e régiment.
1 bataillon du 105e régiment.

2[e] BRIGADE.

Colonel D'EGLOFFSTEIN, du régiment des Duchés.

113[e] régiment.
Régiment des Duchés de Saxe.

3[e] BRIGADE.

Major HORADAN, de Francfort.

Régiment de Francfort.
1[er] bataillon du 5[e] régiment du Rhin.

Ne voulant pas conserver à l'arrière-garde un nombre d'officiers plus considérable que les effectifs de la troupe ne le comportent, le maréchal Ney renvoie dans les dépôts tous les officiers en surnombre ; en exécution de cette mesure, le régiment des Duchés évacue sur Königsberg un certain nombre de ses officiers ; il compte sous les armes environ 700 hommes, une grande partie des soldats considérés la veille comme malades ou hors d'état de reprendre le service étant rentrés dans les rangs.

10 décembre. — La nuit du 9 au 10 fut affreuse. Le régiment la passa, campé sur la grande place, par une température de 27° de froid. Le 10 au matin, les voitures du régiment partent sous l'escorte de 100 hommes ; la division prend les armes et les suit vers 9 heures 1/2. Les cosaques commençaient à se montrer tout autour de la ville et l'on voyait approcher deux grosses masses de cavalerie russe, avec des canons sur traîneaux ; quand les Russes pénétrèrent dans Wilna, ils y firent 14.000 prisonniers, dont 9.000 malades ou blessés et 5.000 traînards qui s'étaient attardés dans la ville.

Sous le commandement de Ney, les deux divisions de Wrède et Loison s'éloignent de Wilna. Le régiment des Duchés fait l'arrière-garde, dont la pointe est formée par le bataillon léger. L'ennemi attaque l'arrière-garde ; dans ce combat, le sergent de grenadiers Rothe, de la 1[re] compagnie, est renversé par un projectile qui pénètre dans son shako :

on le croit mort ; quelques instants après, il se relève et reprend son rang, disant avec sang-froid : « Les jambes sont encore bonnes, malgré que la tête bourdonne !... »

La retraite continue, et le bataillon léger, très éprouvé, a déjà perdu plus de 100 hommes tués, blessés ou prisonniers. La poursuite acharnée des Russes, leur supériorité numérique, la menace de leur cavalerie, obligent les régiments de la division Loison à marcher en colonne serrée. Le 2e bataillon du 4e régiment a un peu appuyé sur la gauche, dans l'intention de profiter d'une meilleure position que lui offre un groupe de maisons ; l'ennemi profite de l'éloignement du reste de la division et se précipite pour couper ce bataillon ; malgré les efforts du 1er bataillon saxon, la cavalerie légère russe sabre le 2e bataillon qui n'a pas le temps de se former en carré ; ce qui n'est pas tué est fait prisonnier ; le major Wagner, un officier et un sous-officier échappent seuls à la captivité ou à la mort ; ils sont recueillis par le 1er bataillon qui, trop faible pour réparer ce désastre, doit se hâter de rejoindre la colonne principale. Sur l'ordre du colonel d'Egloffstein, le major Wagner prend le commandement du 1er bataillon

En arrivant au défilé de Ponary, l'arrière-garde assista au pillage des voitures de bagages et du trésor de l'armée dont les attelages n'avaient pu franchir la pente raide de la route et qui avaient été abandonnées au pied de la côte. Le régiment des Duchés eut la bonne fortune de retrouver là sa voiture-caisse encore intacte : mais tous les bagages des officiers étaient perdus.

La colonne se porte à droite de la route pour gravir la hauteur, sous la menace d'une attaque des cuirassiers et des cosaques russes. Le 4e régiment du Rhin, toujours à l'extrême arrière-garde, s'est engagé dans un petit taillis au pied du plateau ; malgré la difficulté du terrain, il y est assailli par les cosaques et doit gravir rapidement les pentes pour se mettre en sûreté ; fort heureusement les cosaques ne le suivent pas et cherchent pour parvenir sur le plateau un terrain

plus praticable. Quand le régiment saxon arrive au somme des pentes, il y trouve la division Loison formée en carrés e reçoit aussitôt l'ordre de prendre la même formation. La cava lerie russe accourait à toute bride et prononçait bientôt so attaque : mais une double salve l'arrêta net et lui fit fair demi-tour. La division put alors reprendre sa marche et fu débarrassée de l'ennemi pour le reste de la journée.

On arriva le soir à Mikity. La troupe était exténuée ; le officiers durent aider les soldats à aller ramasser du bois pou faire les feux : on dégelait devant les flammes le peu de pai qu'on avait, et chacun songeait tristement aux événement de cette journée... Le régiment des Duchés, depuis le matin avait perdu 30 officiers tués, blessés ou prisonniers ; l 2e bataillon avait disparu en entier et plusieurs compagnie du 1er bataillon, fortes de 35 à 40 hommes en sortant d Wilna, comptaient plus de 10 tués ou blessés... Les combat de la journée coûtaient au régiment le quart de l'effectif qu' présentait le matin.

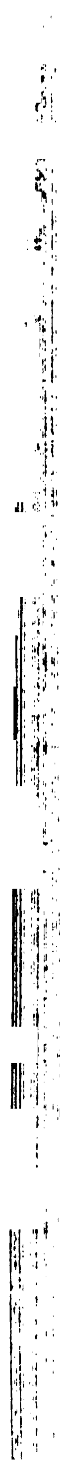
La nuit du 10 au 11 décembre se passa aussi douloureuse ment et aussi lentement que les précédentes : chacun se renda compte que le froid et la fatigue rendraient le lendemain l résistance bien difficile si l'ennemi renouvelait ses attaque avec la même opiniâtreté : les débris de la division Loiso devaient-ils donc être fatalement anéantis ?...

11 décembre. — Les troupes du maréchal Ney, divisior Loison et de Wrède réunies, s'élèvent à environ 2.000 hom mes : Français, Allemands et Bavarois. La marche repren avant le lever du jour ; les Bavarois sont chargés de l'extrêm arrière-garde. La division Loison prend les devants et che mine sans arrêt jusqu'à Evie, où, pendant une halte, quel ques soldats découvrent dans l'église un petit dépôt de farin et de son : la nouvelle s'en répand bientôt et ces vivres pré cieux sont aussitôt répartis entre tous, mêlés avec de l poudre et de la neige, pétris en galettes, cuits sommairemen sur les baïonnettes et dévorés à la hâte... Le bruit du canc



1812. — Retraite de l'armée française sur le Niémen.

(D'après l'ouvrage de Geissler.)



qui se rapprochait annonçait l'arrivée des Bavarois et de l'ennemi qui les talonnait de près. La division se forma en carré pour attendre les Bavarois et leur servir de repli ; puis lorsqu'ils arrivèrent à sa hauteur, elle reprit sa marche en conservant sa formation ; 40 à 50 cavaliers bavarois encore montés formaient la pointe d'arrière-garde.

Pendant cette retraite le canon des Russes continue à faire de nombreuses victimes : le régiment des Duchés perd 8 à 10 hommes tués, et le colonel de Germar, commandant le bataillon léger, a son cheval tué sous lui par un boulet. Les pertes auraient été plus considérables encore si les Bavarois, avec le 1er bataillon du 5e régiment du Rhin, ne s'étaient pas arrêtés pour maintenir l'ennemi sur une hauteur bordée de bois : cette manœuvre permit à la colonne du général Loison de gagner du terrain, et la nuit qui survint mit bientôt après une fin à la poursuite.

La division s'installa dans un village d'où elle chassa de nombreux traînards qui l'occupaient déjà ; chacun tentait de profiter de quelques heures de repos quand une alarme fit reprendre les armes au milieu de la nuit. Il fallut sortir des maisons, se former en carré et demeurer ainsi sous les armes jusqu'à 2 heures du matin ; à ce moment, on reprit le chemin de Kowno, abandonnant de nombreux soldats exténués ou à demi gelés.

12 décembre. — La division arrive à Zismovy à 5 heures du matin. Le régiment des Duchés de Saxe n'a plus que 50 hommes sous les armes, avec 6 officiers : les colonels d'Egloffstein et de Germar (Weimar), le major Wagner (Gotha) et les lieutenants de Mauderode (Meiningen), Schauroth (Cobourg) et Brückner (Gotha) : tous les autres officiers et soldats encore valides ont perdu le régiment pendant le cours de la dernière nuit et se trouvent soit en avant, soit en arrière de la colonne. Abandonnant le commandement des restes de son régiment aux lieutenants Schauroth et Brückner, avec l'ordre de les conduire jusqu'au Niémen et à Königs-

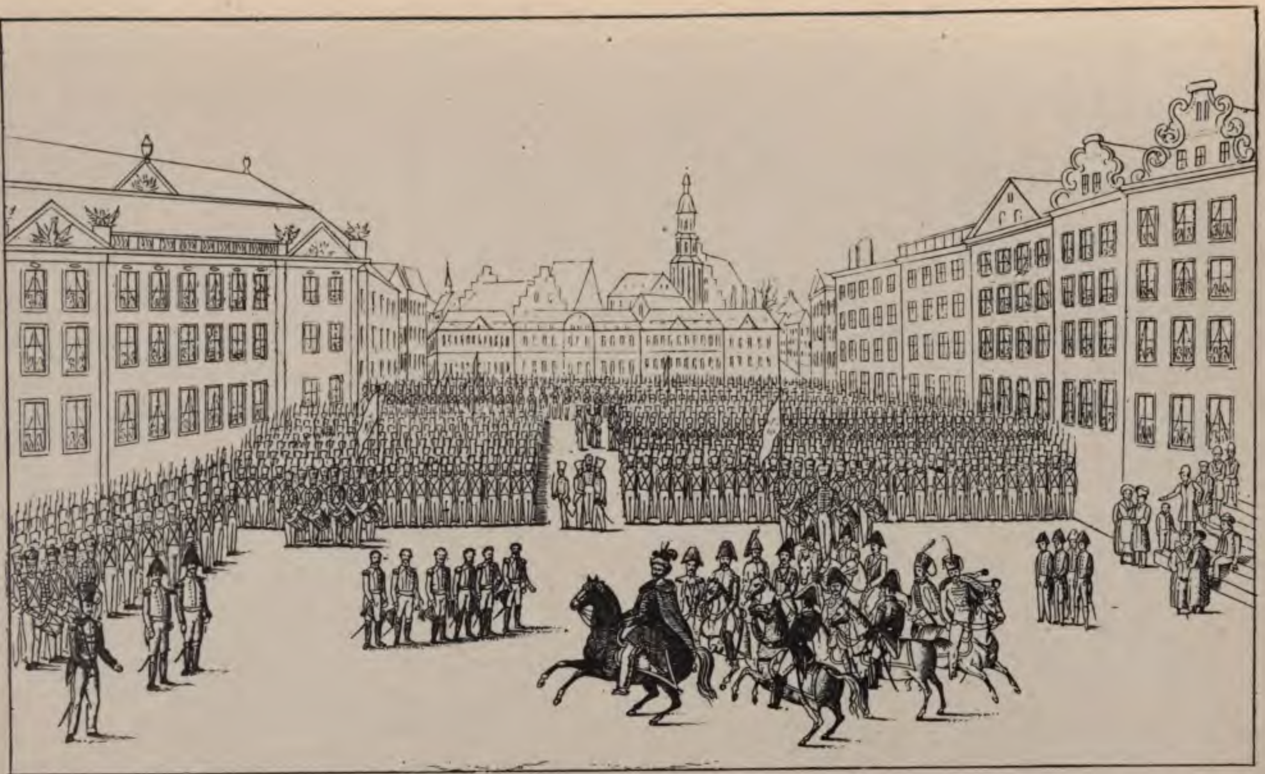
berg, le colonel d'Egloffstein part directement pour cett ville avec ses trois autres officiers. Königsberg avait été fix comme point de rassemblement pour toute la division d général Loison qui se trouvait, par le fait, complètement dis soute.

V. — Le ralliement à Königsberg.

La fatalité n'avait pas fini de frapper le malheureux rég ment des Duchés saxons : sur les 50 hommes qui atteignirer le Niémen, 30 — avec le lieutenant Brückner — tombèrer entre les mains des Russes pour avoir quitté la route et êtr allés chercher un abri et des vivres dans les villages polona du voisinage où l'ennemi les avait déjà précédés ; un vingtaine de soldats seulement, avec le lieutenant Schaurot (de Cobourg) et le lieutenant Jacobs (de Gotha), — repas sèrent le Niémen près de Kowno le 12 décembre au soir c'était tout ce qui restait sous les armes des 2.000 homme du régiment des Duchés.

Mais, en dehors de ce petit noyau, beaucoup de solda égarés, malades ou éclopés, isolément ou en petits groupe passèrent aussi le Niémen les jours suivants sous la protectio du maréchal Ney qui, avec une poignée de 1.500 homme grognards de la Vieille-Garde, Bavarois, Hessois, Badois soldats du 5e régiment du Rhin, défendit Kowno et son poi jusqu'au 15 décembre. Le plus grand nombre de ces traînard avait pris la route de Johannisbourg et de Tilsitt : sur l fausse nouvelle que le corps russe de Wittgenstein approcha de Tilsitt, ces isolés se jetèrent sur la route d'Insterbourg de Tapiau.

Le roi de Naples avait fixé pour chacun des corps de l Grande Armée un point de ralliement où devaient êtr dirigés tous les éléments de ces corps. L'arrière-garde d maréchal Ney, réunie à Gumbinnen après la défense d Kowno, s'était installée à Insterbourg (Vieille-Garde, Hessois Badois, 12 pièces d'artillerie) ; le 1er corps, avec le maréch



1812. — Revue passée par Murat, à Königsberg, le 28 décembre.

(D'après l'ouvrage de Geissler.)

Davout, se ralliait à Thorn (1.600 hommes); le 2e, sous Oudinot, à Marienwerder (1.000 hommes); le 3e, troupes du maréchal Ney, à Elbing (600 hommes); le 4e, corps italien du prince Eugène, à Marienbourg (1.400 hommes); le 6e corps, Gouvion-Saint-Cyr, à Plock; le 8e, composé des Westphaliens de Junot (400 hommes), et le 9e, sous Victor, à Posen. Les régiments d'infanterie de la Vieille-Garde comptaient ensemble 1.500 hommes, et les lanciers polonais de la Garde 412 cavaliers, dont 200 encore montés.

Par suite, à partir du 19 décembre, les isolés du régiment des Duchés commencèrent à arriver à Königsberg d'où le dépôt avait été précédemment envoyé à Berlin; le 23, le régiment compte 16 officiers, 17 sous-officiers et 103 caporaux, sapeurs, tambours et soldats.

Murat arriva à Königsberg le 24 et passa le 28 en revue les troupes de la Confédération du Rhin qui s'y trouvaient réunies. C'était sur cette même place que huit semaines auparavant le général Loison avait fait défiler les 14.000 hommes de sa division. Le roi de Naples vit les survivants. Le régiment des Duchés était représenté par 550 soldats, dont la moitié sans armes; celui de Francfort ne comptait que 285 hommes, sur lesquels 100 à peine en état de porter les armes; le 5e régiment du Rhin (Anhalt-Lippe) et le 6e (Schwarzbourg-Waldeck-Reuss), qui n'avaient pas été à Wilna et à Ozmiana, présentaient des effectifs relativement considérables. Les régiments français étaient réduits à des proportions lamentables.

Arrivé sur la place, Murat fait porter les armes; il parvient devant le régiment des Duchés et le salue de ces mots : « Ah ! ces braves Saxons ! » et il s'entretient avec le colonel d'Egloffstein, auquel il donne le témoignage de sa satisfaction à la suite des derniers événements de la campagne. Il est moins flatteur pour les autres corps, surtout pour le 6e régiment du Rhin qui a mal escorté les voitures du trésor, et à qui le roi de Naples dit « qu'il mérite des reproches ».

Le défilé a lieu ensuite. Les débris des régiments français

et italiens nos 1, 3, 29, 105 et 113 passent aux cris enthousiastes de : « Vive l'Empereur ! » Le régiment de Francfort et le régiment des Duchés font entendre aussi de retentissants « Es lebe der Kaiser ! » Puis, les 5e et 6e régiments du Rhin passent à leur tour, mais demeurent silencieux...

A la suite de cette revue, des armes, des munitions sont distribuées aux soldats qui n'en ont pas, et le régiment ducal reçoit une organisation nouvelle basée sur son effectif présent ; il est formé en un bataillon à quatre compagnies :

		Hommes.
Contingent de Gotha.....	1re comp. (tous les grenadiers restants y sont réunis)..	100
—	2e comp.	100
Cobourg-Meiningen	3e comp.	112
Weimar-Hildburghausen.	4e comp. (comprenant aussi les débris des carabiniers) .	176

Total, officiers compris : 488 hommes.

Le commandement du bataillon était exercé par le colonel d'Egloffstein et le major de Bose ; le lieutenant de Mauderode faisait fonction d'aide de camp de bataillon. Les compagnies avaient trois officiers, et cinq médecins complétaient les cadres.

Tous les officiers en surplus, au nombre de vingt-quatre, furent mis « à la suite » et renvoyés dans les Duchés quelques jours après, avec cinquante hommes atteints de congélation.

Le roi de Naples ayant porté son quartier général à Elbing le 2 janvier 1813, le maréchal Ney demeura à Königsberg. Il avait là sous ses ordres la 34e division (ancienne division Loison, alors commandée par le général Marchand et les généraux de brigade Franceschi et Devilliers).

La défection des Prussiens du corps auxiliaire d'Yorck était connue : la division Grandjean composée de Français, de Polonais, de Bavarois et de Westphaliens, et appartenant au corps du maréchal Macdonald, menacée d'être coupée par les Russes et les Prussiens réunis, parvient cependant heureusement à Königsberg le 4 janvier ; talonnée par les Russes, elle ne fait que traverser la ville et la division Marchand l'accom-

pagne à Frauenbourg ; de là, cette dernière se dirige sur Danzig où elle arrive le 14 janvier, après avoir livré la veille un combat heureux contre les cosaques — qu'on n'avait pas vus depuis quatre semaines et que les soldats cessèrent de craindre à l'avenir.



1812. — LE GÉNÉRAL MARCHAND
Commandant la 34e division (ancienne division LOISON) (1).
(D'après A. Tardieu.)

(1) MARCHAND (Jean-Gabriel, comte), né à l'Albenc (Isère) en 1765, mort à Saint-Ismier (Isère) en 1851. Avocat au Parlement de Grenoble, s'engage en 1791. Siège de Toulon, campagnes d'Italie et du Rhin; chef de bataillon après Loano (1795), il est fait prisonnier à Rivoli, et échangé sur l'ordre de Bonaparte qui le nomme colonel ; général de brigade après la paix d'Amiens ; général de division en 1805. Se distingue à Friedland ; fait les campagnes d'Espagne (Tage, Torrès-Védras, Fuentès-de-Onoro), de Russie, de Saxe (Lutzen, Bautzen, Leipzig). Accusé d'avoir livré Grenoble à l'Empereur pendant les Cent-Jours, est mis en jugement en 1816, et acquitté. Rentré dans l'armée en 1831, il est nommé pair de France par Louis-Philippe.

Laissons à Danzig le bataillon des Duchés qui va contri buer à la défense de cette place : nous le retrouverons dans dernière partie de cette étude.

Mais nous ne devons pas terminer ce chapitre sans rendre ces Saxons le tribut d'admiration auquel ils ont droit. Les fat gues, les souffrances d'une pénible retraite, les dangers de combats, la mort dans le grand linceul de neige de la Russie.. ils ont tout supporté, tout surmonté; l'honneur des armes a ét jalousement gardé par ces braves, et le petit nombre qui a su vécu à l'hécatombe magnifie encore le Souverain allié, le Pro tecteur de la Confédération, dans les acclamations de la revu de Königsberg. Ces Allemands du Rhin, à notre école, étaient réellement devenus, après ces dernières années de guerre les émules appréciés et les rivaux jaloux de nos immorte soldats de l'Empire.

LES CINQ DUCHÉS DE SAXE



Gotha	Hildburghausen	Weimar
Meiningen	Cobourg	

(Carte tirée de l'atlas Vidal Lablache, Armand Colin, éditeur, Paris)

franchissement de la Patrie... ». Beaucoup portent déjà en eux le germe de la défection; à la première occasion, ce germe lèvera et ils abandonneront notre cause.

Les gouvernements des Duchés de Saxe, mis en demeure de reconstituer leurs contingents fédéraux, organisèrent à Gotha et à Altenbourg des compagnies de réserve qui se grossirent bientôt des soldats venus du dépôt de Königsberg, qu'on avait dirigés sur Berlin et ensuite sur les Duchés. De nombreux Saxons, faits prisonniers par les Russes pendant la retraite et dont les habitants de la Pologne avaient pu favoriser l'évasion, augmentèrent aussi les unités en formation; au mois de mars 1813 un bataillon de marche fourni par l'ensemble des Duchés se trouvait à la disposition des autorités militaires françaises.

Une compagnie de Gotha placée à Altenbourg et commandée par le capitaine de Grafendorf, se trouvant menacée au commencement d'avril par l'approche des Coalisés, fut repliée sur Gotha; elle reçut bientôt l'ordre de se porter à Schwarzhausen, dans la forêt de Thuringe, où se rendirent en même temps deux autres compagnies de Weimar et une compagnie de Meiningen : le bataillon ainsi formé était aux ordres du major Lynker, de Weimar.

La grande armée ennemie, qui s'était rassemblée aux environs de Dresde et s'avançait déjà jusqu'à Hoff et Plauen, avait jeté dans la Thuringe de nombreux coureurs qui, le 12 avril, enlevaient près de Gotha un secrétaire de la légation française (1). Le lendemain, le capitaine de cavalerie prussienne Pinto, à la tête d'un détachement de hussards, se présente à l'improviste, « comme cela avait été convenu », devant le bataillon de marche des Duchés sorti pour une manœuvre; le major Lynker, sans aucune hésitation, sans faire l'ombre d'une tentative de résistance, se rend comme prisonnier de guerre avec tout son bataillon; les Saxons sont conduits à

---

(1) Fain, *Manuscrit de 1813*, tome II, page 320.

Altenbourg où se trouvait le quartier général de Blucher; Lynker accepte de passer au service de Prusse et toute sa troupe fait comme lui, à l'exception du lieutenant en premier de Wangenheim, qui rentre dans ses foyers après s'être engagé sur l'honneur à ne pas servir pendant cette campagne contre la Prusse et ses alliés — et du fourrier Lossius, de la compagnie de Gotha, qui refuse de prendre n'importe quel engagement, parvient à s'échapper et revient à Gotha.

Le 25 avril, on voyait arriver à Dresde ce bataillon de la Saxe ducale auquel les Prussiens avaient rendu ses armes à Altenbourg; ce bataillon défila tambours battants devant l'hôtel du roi de Prusse et eut « l'honneur » d'être passé en revue par les deux souverains alliés (1). Et pendant ce temps, l'empereur Napoléon, passant par Weimar, allait y saluer la duchesse régnante qu'il avait déjà vue en 1806, après Iéna... Quant au duc de Weimar, il était venu au-devant de l'Empereur à sa sortie d'Erfurth et avait tenu à lui faire la conduite jusqu'à Ekartsberg, où il fut retenu à dîner et d'où il ne se retira que le soir... (2)

Bientôt les victoires de Weissenfels, de Lutzen, de Bautzen et de Wurschen déblayent toute la rive gauche de l'Elbe; mais l'armistice, qui dure du 4 juin au 10 août, vient malheureusement permettre aux Coalisés de consolider leur alliance, de décider l'Autriche à entrer dans la coalition et de doubler ainsi leurs ressources et le nombre de leurs soldats.

Pendant l'armistice, les Duchés saxons durent former encore des unités nouvelles pour remplacer celles dont la défection avait fortement irrité l'Empereur. A Gotha, on organise d'abord deux compagnies; mais le manque absolu d'officiers oblige à en donner le commandement à de vieux militaires retraités que l'on rappelle au service, et à y placer des officiers tout nouvellement promus; parmi ces derniers se trouvait l'ancien fourrier Lossius, promu sous-lieutenant. Saxe-Gotha devait four-

---

(1) Odeleben, page 112.
(2) Fain, *Manuscrit de 1813*, tome II, pages 334-337.

nir six compagnies; l'organisation marchait lentement et voilà que l'ordre arrive, au commencement d'août, de partir pour Leipzig; il fallut compléter les compagnies à la hâte avec 267 hommes de recrue qui furent mis en route sans avoir été exercés et avant d'être habillés... C'était un régiment complet de trois bataillons que devaient fournir les Duchés. Ce corps, commandé par le colonel de Münch, s'organise à Iéna du 3 au 13 août; il comprend à ce moment :

6 compagnies de Gotha ;
2 compagnies de Meiningen ;
1 compagnie de Cobourg ;
5 compagnies de Weimar-Hildburghausen.

Les bataillons sont mis uniformément à cinq compagnies; le deuxième bataillon n'en comprend provisoirement que quatre, une des compagnies de Cobourg n'étant pas encore arrivée. Le premier bataillon (Gotha) est commandé par le major de Kirchbach (de Gotha); cet officier — comme le colonel de Münch lui-même — est de toute récente promotion; le deuxième bataillon (Cobourg et Meiningen) est aux ordres du capitaine de Ludwig; le troisième bataillon (Weimar-Hildburghausen) a pour chef le major de Wolfskehl.

Le 13 août, le régiment ducal quitte Iéna, par Crossen et Pégau, pour Leipzig; de là il se rend, par Halle et Bernebourg, à Magdebourg. Des conscrits arrivent à Pégau pour les compagnies de Gotha-Altenbourg; ils ne sont pas habillés et ce n'est qu'à l'arrivée à Magdebourg que des uniformes leur seront donnés. Pendant les premiers jours de cette marche, les déserteurs sont nombreux : 62 hommes disparaissent, sur les 1.069 du contingent de Gotha... « L'esprit du soldat, — dit Jacobs, — était devenu tout à fait hostile à la France depuis l'envoi en Espagne des contingents allemands; les désastres de la retraite de Russie avaient encore augmenté les mauvaises dispositions, que l'on ne cachait même plus (1) ».

(1) Jacobs, *Geschichte der Feldzüge* 1807-1815.

Arrivé le 19 août à Magdebourg, le régiment y est aussitôt passé en revue par le général Lemarois, gouverneur de la ville. Ce dernier ne l'y laisse pas séjourner pour y exercer ses recrues, dont un certain nombre n'ont pas encore touché leur habillement: dès le lendemain, il l'envoie au camp établi sous les murs de la forteresse, camp où le général Girard rassemblait une division destinée à renforcer l'armée française du Nord, commandée par le maréchal Oudinot.

On tire deux compagnies de grenadiers des six compagnies de fusiliers de Gotha et chaque compagnie est mise sur le pied de 140 hommes d'effectif; le surplus sert à former un dépôt de 176 hommes qu'on laisse à Magdebourg, ainsi que le troisième bataillon (infanterie légère de Weimar-Hildburghausen); ce dernier bataillon est rattaché provisoirement à un autre régiment de la garnison.

Les bataillons ont repris l'ancienne formation à cinq compagnies; ils n'ont pas de voitures à bagages, comme en possédaient les bataillons de 1812, mais seulement des chevaux de bât. Les compagnies de Meiningen, de Weimar et d'Hildburghausen sont commandées par des lieutenants, en considération des officiers de ces contingents prisonniers en Russie ou bloqués à Danzig; celles de Gotha le sont par des capitaines « pour éviter des observations de la part de l'autorité militaire française... » Le régiment des Duchés de Saxe n'a plus de musique.

II. — La division Girard et le combat de Lübnitz.

A la rupture de l'armistice, l'Empereur a décidé de prendre l'offensive sur tous les points de l'échiquier stratégique : pendant qu'il bat les Autrichiens devant Dresde, il pousse Macdonald contre l'armée de Silésie et Oudinot contre l'armée de Bernadotte qui couvre Berlin; Oudinot dispose des 4e, 7e et 12e corps et l'Empereur a décidé que son mouvement serait appuyé par le corps de Davout sortant de Hambourg, et par une division tirée de Magdebourg.

C'est à cette division, placée sous les ordres du général Girard, qu'appartenait le régiment des Duchés. Elle avait la composition suivante :

2 bataillons du 18e de ligne français ;
2 bataillons du 19e de ligne français ;
2 bataillons du 72e de ligne français ;
1 bataillon illyrien ;
3e et 9e régiments westphaliens ;
2 bataillons du 26e régiment d'infanterie légère ;
2 bataillons du régiment des Duchés de Saxe.

Comme cavalerie, 6 escadrons français; comme artillerie, 16 pièces de canon et 2 obusiers. Au total, 15 bataillons d'infanterie et, avec les autres armes, une force de 10.000 hommes.

Le 21 août, suivant les prescriptions de l'Empereur, le général Girard attaque le corps de blocus de Magdebourg, composé de 6 bataillons et de 3 escadrons : il l'oblige à se retirer au delà de Burg et, à 9 heures du soir, Girard atteint cette petite ville, en avant de laquelle il se met au bivouac et que ses soldats pillent « proprement (1) ». Le lendemain la marche en avant continue au milieu de nuées de cosaques, jusqu'aux environs de Ziesar où un campement est établi; les avant-postes s'étendent de Lohburg à Rechsen; le général Girard reste dans cette position jusqu'au 25 août au matin, pour attendre, disait-il, des renforts de Wittemberg : en réalité, parce qu'il était sans aucune nouvelle de l'armée du maréchal Oudinot, toutes les estafettes, les espions et les messagers étant arrêtés par l'ennemi. Enfin, le 25, la division partait dans la direction de Brandebourg lorsqu'on apprit la présence près de cette ville du général prussien Hirschfeld, avec 15 bataillons, 12 escadrons et 11 pièces de canon : Girard prit aussitôt la route de Bruck où sa division ne parvint que tard dans la nuit; pendant cette marche forcée, beaucoup de soldats, éreintés, restèrent en arrière et tombèrent entre les

(1) Jacobs, page 298.

mains des cosaques qui suivaient nos colonnes en troupes nombreuses : les deux bataillons des Duchés, à eux seuls, perdirent 200 traînards.

Le lendemain, au lever du jour, le général Girard continue sa retraite sur Lübnitz où il établit son camp vers 9 heures du matin. Les avant-postes sont placés à Belzig et à Görzke; mais la nombreuse cavalerie légère russe empêche de reconnaître effectivement les mouvements du général Hirschfeld, qui marche sur Hohenzioz pour attaquer la division française en arrière et sur son flanc gauche et lui couper sa ligne de retraite sur Magdebourg, pendant que le général Czernitcheff, avec ses cosaques, l'attaquera sur son front.

La journée du 26 août se passe sans incident; mais le 27, à midi, le camp est brusquement attaqué par un nombre considérable de cosaques et la cavalerie française se voit refoulée en désordre. L'infanterie court aux armes; en allant prendre position, le régiment des Duchés est bousculé par les escadrons français... Le 2e bataillon en particulier (composé des contingents de Cobourg et de Meiningen), mis en complet désarroi par cette avalanche de chevaux, n'arrive que difficilement à se rallier; ses officiers et ses vieux sous-officiers parviennent à grand'peine à le former en carré. A ce moment, 2 boulets tombent au milieu des rangs, emportent 5 sous-officiers et 9 hommes et mettent le désordre à son comble. Les Prussiens attaquent vivement Lübnitz; les défenseurs en sont chassés jusqu'à Hagelsberg. Le général Girard, qui venait peu auparavant de se porter en reconnaissance vers Belzig avec 4 bataillons et 2 canons, ne put empêcher le succès des Prussiens à Lübnitz. Les troupes se rassemblèrent donc à Hagelsberg où, réunies à celles qui venaient de Belzig, elles opposèrent à l'ennemi la plus opiniâtre résistance.

La pluie qui mouillait la poudre des bassinets empêchait l'infanterie de tirer, et l'artillerie française était très supérieure à l'artillerie prussienne; aussi le général Hirschfeld, pour ne point perdre les bénéfices de son premier avantage, ordonna-t-il une attaque générale à la baïonnette : cette attaque fut cou-

ronnée de succès et la division Girard dut abandonner Hagelsberg. Bien qu'il n'eût été que peu engagé, le régiment des Duchés de Saxe perdit 60 tués ou blessés et beaucoup de fuyards qui furent faits prisonniers pendant la retraite. Pendant le mouvement de repli de Lübnitz sur Hagelsberg, le major de Kirchbach, commandant le 1er bataillon, voyant une bande de cosaques qui essayaient d'emmener une voiture d'artillerie française, fondit sur ces cavaliers ennemis avec une dizaine de volontaires, pensant reprendre un canon; il dispersa les cosaques, vit alors qu'il n'avait délivré qu'un caisson de poudre et le ramena avec lui.

Le lendemain, la division parvint à Wittemberg : elle ne comptait plus que 3.500 hommes et avait perdu 5 de ses canons et ses 2 obusiers. Le général Girard, déjà blessé de plusieurs balles à la bataille de Lutzen et cité au bulletin de cette victoire « pour avoir voulu rester sur le champ de bataille et déclaré vouloir mourir en commandant et dirigeant ses troupes », a reçu une nouvelle et grave blessure (1) ; le général Baville, dans la brigade duquel compte le régiment des Duchés, est également blessé. 140 officiers et environ 2.000 hommes restent prisonniers entre les mains de l'ennemi et parmi ceux-ci la 1re compagnie tout entière de Cobourg, commandée par le capitaine de Huttenhoffen, qui au début du combat à Lübnitz a déposé les armes « plus délibérément que par nécessité (2) ». Les deux bataillons du régiment ducal saxon ne comptent plus que 264 hommes sous les armes; tous les tam-

---

(1) Girard (Jean-Baptiste, baron). Né à Aups (Var) en 1775, mort à Paris en 1815. Aide de camp du général Monnier en Italie (1799) ; se distingue au passage du Tessin et à Austerlitz; général de brigade en 1807, général de division et baron de l'Empire en 1809. Envoyé en Espagne, y combat à Ocaña; commande ensuite une division en Pologne; se fait remarquer à Lutzen où il est blessé, puis à Dresde. Après l'abdication de Napoléon, se rallie au nouveau gouvernement, mais revient à l'Empereur au retour de l'Ile d'Elbe. Atteint de plusieurs balles à Ligny, meurt à Paris quelques jours après.

(2) Jacobs, page 302.

bours manquent : ils ont pris la fuite à Lübnitz avec leur tambour-major au moment où l'on commençait à battre en retraite... Tous les bagages des officiers sont perdus.

Les débris de la division demeurèrent trois jours sous Wittemberg et furent ensuite dirigés, par Dessau et Kalbe, sur Magdebourg, où ils arrivèrent le 3 septembre. Ce qui restait du régiment saxon y retrouva son dépôt et la 2e compagnie de Cobourg : le tout fut organisé en un bataillon à cinq compagnies, comptant en tout 529 soldats. Le bataillon léger (3e bataillon, Weimar) étant rentré des avant-postes, fut réuni au 1er et le colonel de Münch prit le commandement du régiment, réduit à 2 bataillons, qui entra dans la brigade du général westphalien Langenschwarz.

III. — Défense de Magdebourg.

Pendant la première partie du siège, le régiment des Duchés est activement employé au service de garnison dans la place. Mais les assiégés ont connaissance des revers qui frappent l'armée française; depuis les échecs successifs du maréchal Oudinot et du maréchal Ney à Grossbeeren et à Juterbock, la Saxe a dû être évacuée et la grande bataille de Leipzig a déterminé la retraite générale de l'armée de l'empereur Napoléon. La Confédération du Rhin craque et se dissout : l'armée royale saxonne est passée dans les rangs des Coalisés, la Bavière se sépare de la France, toute l'Allemagne se lève contre celui qu'elle saluait hier encore des noms de « Sauveur » et de « Protecteur ».... Aussi, la désertion devient-elle considérable parmi les soldats du régiment ducal; à la fin d'octobre, les détachements envoyés aux travaux extérieurs revenaient diminués de moitié.

Le général Lemarois, gouverneur de Magdebourg, résolut de mettre fin à cet état de choses inquiétant : le 12 novembre, le régiment des Duchés reçoit l'ordre de se rendre, sans armes, en capote et en bonnet de police, devant la maison du gouverneur : il compte alors 361 hommes, plus 164 soldats aux hôpi-

taux. Le général Lemarois conduit lui-même le régiment jusqu'aux ouvrages avancés et, arrivé là, fait choisir aux Saxons ou de rentrer immédiatement dans leurs foyers, ou de revenir dans la place pour y servir désormais en bons et fidèles sol-



1813. — LE GÉNÉRAL LEMAROIS
Gouverneur de Magdebourg (1).
(D'après l'*Album* de Carle Vernet.)

dats : la première alternative est acceptée à l'unanimité. Séance tenante, toute la troupe jusque et y compris les sergents-majors dépose à terre ses manteaux ; puis des cavaliers français l'accompagnent jusqu'aux postes les plus avancés de la place, où

(1) Lemarois (Jean-Léonard-François, comte), né à Briquebec (Manche) en 1776, mort à Paris en 1836. Sorti de l'École de Mars. Aide de camp de Bonaparte. Se signale à Arcole, Lodi, Marengo, Austerlitz, Iéna; général de division. S'illustre dans la défense de Magdebourg en 1813; conserve cette forteresse à la France jusqu'au 25 mai 1814. Pair de France aux Cent-Jours. Mis d'office à la retraite à la deuxième Restauration et rayé de la Pairie.

elle est abandonnée. Les armes et l'équipement laissés dans les casernements furent saisis par l'autorité militaire française pour servir au mieux de la défense de la place.

Quant aux officiers, ils rentrèrent dans la ville avec le gouverneur qui leur proposa de prendre un commandement de leur grade dans un régiment français, ou de rentrer dans leur patrie, sous serment de ne pas servir pendant un an contre la France... Tous donnèrent leur parole, quittèrent Magdebourg le 15 novembre et rentrèrent à Gotha le 25 du même mois.

Le colonel de Münch ne quitta pas le service de France sans emporter un bon certificat : voici en effet la lettre que lui adressa son général de brigade, le général westphalien de Langenschwarz, avant le départ de Magdebourg :

J'exprime ma satisfaction à M. le colonel de Münch et à tous les officiers sous ses ordres appartenant aux contingents des Duchés de Gotha, Cobourg et Meiningen, qui partent de Magdebourg sur leur parole de ne pas servir contre la France et ses alliés pendant un an et un jour, cette mesure étant nécessitée par la désertion de la plus grande partie de leurs soldats. Pendant leur séjour dans la place, et durant tout le temps où j'ai eu l'honneur de les avoir sous mes ordres, ils se sont montrés pleins de bravoure, remplis d'honneur, et ont rempli leur devoir avec zèle ; ils se sont acquis l'estime du général gouverneur et de leurs autres chefs. Il est regrettable de voir un aussi brave corps d'officiers dissous pour quelque temps, après ses efforts consciencieux, mais inutiles, pour arrêter la désertion de leurs troupes.

Magdebourg, le 13 novembre 1813.

Le Général de brigade,
Baron de LANGENSCHWARZ.

L'intrépide Lemarrois continua à défendre la place, qu'il ne rendit aux Alliés que le 25 mai 1814 : il en sortit avec les honneurs militaires, sa garnison et tous ses canons.

IV. — Défense de Danzig.

LA GARNISON DE LA PLACE.

L'Empereur a chargé le général de division, comte Rapp, de défendre la place de Danzig. L'aide de camp de l'Empereur

va immortaliser la défense de cette ville, de même que le maréchal Lefebvre a su précédemment en rendre mémorables l'attaque, le siège et la conquête.



1813. — LE GÉNÉRAL RAPP
Gouverneur de Danzig (1).
(D'après A. Tardieu.)

(1) Rapp (Jean, comte), né à Colmar en 1772, mort à Rheinweiler (grand-duché de Bade) en 1821. Engagé volontaire en 1788 dans les chasseurs à cheval; sert aux armées du Rhin, de la Moselle et d'Égypte; aide de camp de Desaix, puis de Bonaparte, commande les mamelucks de la Garde; général de brigade en 1804, général de division en 1805. Nommé gouverneur de Danzig en 1807, après la prise de cette place par le maréchal Lefebvre. Comte d'Empire en 1809; se distingue en 1812 à Smolensk, la Moskowa, Malo-Jaroslawetz, et défend avec héroïsme Danzig contre les Coalisés en 1813. Rejoint l'Empereur pendant les Cent-Jours et est chargé du commandement de l'armée du Rhin. Rallié aux Bourbons en 1817, est nommé pair de France en 1819.

La bravoure entraînante et le caractère chevaleresque de Rapp ont une action très directe sur le moral de la garnison : il sait enthousiasmer ses soldats et chaque fois qu'il leur parle de l'honneur militaire, les Polonais comme les Italiens, les Français comme les Allemands, lui répondent par d'unanimes acclamations.

Il dispose de 30.000 hommes, d'une bonne artillerie ; il a des vivres pour un an : il tiendra donc un an, et quand son dernier morceau de biscuit sera mangé, quand il aura perdu 19.000 hommes par les maladies ou par le feu, il demandera à l'assiégeant stupéfait les honneurs de la guerre qu'on n'osera pas lui refuser.

Au mois de janvier 1813, le 10e corps de la Grande Armée formait la garnison de la place :

Commandant et gouverneur .	Général Rapp.
Chef d'état-major...........	Colonel d'Héricourt.
Commandant l'artillerie....	Général de brigade Lepin.
Commandant le génie.......	Général de division Campredon.

7e DIVISION. — Général GRANDJEAN.

		Bataillons.	Officiers.	Hommes.
Brigade Radziwill.	5e régiment polonais....	3	80	1.497
	11e régiment polonais....	3	70	1.680
Brigade Bachelu..	10e régiment polonais....	3	83	1.609
	1er régiment westphalien.	2	46	888
	13e régiment bavarois ...	2	42	956

Cette division n'a pas pris part à la retraite de Russie.

30e DIVISION. — Général HEUDELET.

Elle est composée de 17 bataillons détachés, provenant de régiments français. Ces bataillons sont groupés en demi-brigades provisoires.

Brigade Husson........	7e et 8e demi-brigades provisoires.
Brigade Breissan	1re et 6e — —
Brigade Gault	9e et 17e — —

33e DIVISION. — Général DESTRÉES.

		Bataillons.	Officiers.	Hommes.
Brigade Rosarello.	Garde royale napolitaine.	»	1	58
	5e régiment napolitain ..	2	33	1.035
	6e régiment napolitain ..	2	33	1.059
	7e régiment napolitain ..	2	21	861

La Garde royale napolitaine a succombé presque entière en Russie.

34e DIVISION. — Général FRANCESCHI.

C'est l'ancienne Division Princière. La faiblesse de la plupart de ses régiments atteste les vides considérables creusés par la dernière campagne et la retraite de Wilna à Kowno. Le général Bachelu prendra la place du général Franceschi après la mort de ce dernier; le général de brigade Devilliers est attaché à cette division.

	Bataillons.	Officiers.	Hommes.
22e léger français	1	12	152
3e régiment de ligne français	1	6	73
29e régiment de ligne français	1	38	367
105e régiment de ligne français	1	4	54
113e régiment de ligne français	1	21	272
Régiment de Francfort	1	28	181
4e régiment du Rhin (Duchés de Saxe)	1	27	288
5e régiment du Rhin (Anhalt-Lippe)	1	32	536
6e régiment du Rhin (Schwarzbourg-Waldeck-Reuss)	1	22	268

L'effectif utilisable des Allemands de la division ne correspondant plus à quatre régiments, on les groupe en deux régiments seulement (5e et 6e) : le commandement de cette « brigade allemande » est confié au colonel de Heeringen, commandant le 6e régiment du Rhin.

Les quatre compagnies du régiment des Duchés sont elles-mêmes réduites à deux; les officiers en surnombre devaient rejoindre les dépôts, mais l'investissement de la place devenu effectif depuis le 18 janvier ne permit pas leur départ; ils demeurèrent donc « à la suite ».

CAVALERIE. — Général de brigade **Cavaignac**, et général **Farine**.

2 régiments provisoires de dragons.
1 régiment mixte.

Ces corps étaient composés de détachements des :

2e, 5e, 12e, 13e, 14e, 17e, 19e, 20e et 28e dragons ;
3e, 6e et 8e cuirassiers ;
3e, 7e, 11e, 19e, 23e, 24e et 25e chasseurs ;
7e et 8e hussards ;
9e lanciers polonais.

ARTILLERIE.

Artillerie française : 12 compagnies à pied ;
— 5 compagnies de pontonniers ;
— 1 compagnie d'ouvriers ;
— 1 compagnie d'armuriers ;
— 3 bataillons principaux du train.
Artilleries bavaroise, wurtembergeoise, saxonne : 3 compagnies.
Artillerie polonaise : 2 compagnies à pied ;
— 1 compagnie à cheval.

GÉNIE.

2 compagnies françaises ;
1 compagnie polonaise ;
1 bataillon de pionniers espagnols.

MARINE.

Le contre-amiral Dumanoir avait à sa disposition :

2 équipages de flottille ;
et 2 bataillons d'ouvriers.

Les effectifs au 21 janvier 1813, époque du commencement du blocus, s'élevaient à :

Présents : officiers	1.350
— troupe	28.095
Aux hôpitaux	5.919 (1)

(1) Général Campredon : *Défense de Danzig*.

PREMIÈRES OPÉRATIONS.

La brigade allemande, aux ordres du colonel de Heeringen, est cantonnée à Ohra jusqu'au 1er février, puis dans le faubourg de Schidlitz; sa mission est d'occuper et de défendre ce faubourg et celui de Stolzenberg. Le capitaine de Seebach commande une compagnie de convalescents du 4e régiment, à laquelle on a réuni quelques Mecklembourgeois et Hessois de Darmstadt. L'ensemble de la brigade allemande comprend environ 1.000 hommes.

Le 4 février, le colonel de Heeringen laissant le 5e régiment à Stolzenberg part en reconnaissance sur Wonneberg avec 230 hommes et 26 officiers; il s'y réunit aux 50 hommes du capitaine de Seebach et détachant ce dernier pour flanquer sa gauche, pousse plus loin et se voit tout à coup environné par un grand nombre de cosaques qui s'étaient dissimulés dans des plis du terrain. Le colonel veut essayer de gagner une hauteur voisine pour s'y former en carré : mais les soldats enfoncent dans la neige jusqu'à la ceinture et les fusils tout mouillés ne partent pas... La reconnaissance est faite en entier prisonnière; le colonel de Heeringen, grièvement blessé, tombe ainsi dans les mains de l'ennemi avec plusieurs autres officiers; le major Horadan (du régiment de Francfort), grâce à la vigueur de son cheval, peut seul échapper aux Russes. La compagnie du capitaine de Seebach, qui avait perdu de vue le gros du détachement en passant derrière une hauteur, le vit un moment après déjà prisonnier et emmené par les Russes : à ce spectacle, les soldats de Seebach commencèrent à dire « qu'il n'y avait plus qu'à se rendre aussi et qu'il fallait suivre le sort des officiers et des camarades (1) ». Mais, avec une rapide décision, le capitaine fait serrer les rangs; il interdit de faire feu sans son ordre, forme sa petite troupe en deux pelotons et se met en retraite sur Wonneberg; bientôt entouré

(1) Jacobs, page 271.

par les cosaques, il fait halte dès que ceux-ci s'approchent à portée et les tient ainsi en respect. Il finit par rentrer à Wonneberg et à Schidlitz sans avoir perdu un seul homme.

Cette malheureuse affaire coûte 256 tués ou prisonniers à la brigade allemande, dont l'effectif devient si faible qu'on la relève par un bataillon français pour la faire rentrer dans la place. A la fin de février elle n'a plus que 500 hommes sous les armes, mais en compte 800 aux hôpitaux : le 4e régiment est réduit à une seule compagnie (sous le capitaine de Seebach). La brigade allemande ne forme plus qu'un unique bataillon qui prend le nom de « Bataillon d'Europe », à cause des 23 États souverains dont les soldats forment ses rangs... et son commandement est confié au colonel d'Egloffstein, avec le lieutenant-colonel Hoppe (du 5e régiment du Rhin) comme adjoint.

Le 5 mars, les Russes font une attaque générale du front ouest de la place, depuis Ohra jusqu'à Altschottland : leur chef, le général Lewis, s'empare de ces deux points, de Schidlitz et de Langfuhr; pendant que tous ces villages sont le théâtre de combats sanglants, la garnison prend les armes et vient soutenir les troupes engagées; le bataillon allemand prend et reperd trois fois Ohra, où le colonel d'Egloffstein est blessé; finalement, le soir venu, tous les postes enlevés aux assiégés sont réoccupés par eux. Le succès aurait certainement été plus difficile si les Russes ne s'étaient débandés pour piller les distilleries des faubourgs : ils s'y enivrèrent en nombre et beaucoup d'entre eux, ivres-morts ou ivres à moitié, furent faits prisonniers et amenés dans la place.

Au milieu d'avril les approvisionnements sont déjà plus parcimonieusement distribués. On commence à manger du cheval; quant au poisson, on en a toujours en abondance.

LA GRANDE REVUE DU 18 AVRIL.

A l'occasion des fêtes de Pâques, le général Rapp donne aux Russes un spectacle auquel ils étaient loin de s'attendre :

il sort de la ville avec 6.000 hommes et les range entre les deux lignes des avant-postes pour les passer en revue; les Russes courent aux armes et ne peuvent pas se rendre compte de l'attitude pacifique des Français. Sur l'ordre exprès du gouverneur, aucun fusil n'était chargé, pas plus que les pièces de la batterie polonaise qui accompagnait nos troupes : dans le cas où l'ennemi aurait prononcé une attaque, on devait le recevoir « à la baïonnette ». Tous les officiers non employés assistaient à cette revue, à pied ou à cheval. Quand le général eut passé devant le front, les troupes défilèrent aux cris de « Vive l'Empereur! » et rentrèrent ensuite dans la place.

Il ne faut pas méconnaître la grande confiance en eux-mêmes qu'une cérémonie de cette nature pouvait donner aux soldats de la garnison : cette audacieuse revue, à la barbe et sous le nez des Russes, les grandissait à leurs propres yeux et exaltait profondément leur courage.

« ...Et quel coup d'œil, — ajoute le capitaine Jacobs, — quelle inconcevable variété d'uniformes! A la droite de la ligne, un peloton de la Garde Impériale ; puis les détachements de la 7e division (Grandjean), composés de Polonais, de Bavarois et de Westphaliens; ceux de la 30e division (Heudelet), formés de troupes françaises ; plus loin, ceux de la 33e (Destrées), comprenant trois régiments napolitains ; enfin, les détachements de la 34e division, avec des Allemands de toutes les puissances de la Confédération du Rhin. Il faut ajouter quelques fractions de pionniers espagnols dont un bataillon se trouvait dans la place, quelques pelotons de dragons et de cuirassiers français et des chevau-légers polonais : on aura alors le tableau bariolé d'une grande revue à Danzig pendant le siège de 1813 ! (1). »

L'ancienne division Loison, commandée jusqu'au sortir de Königsberg par le général Marchand, avait eu ensuite pour chef le général Franceschi : ce dernier étant mort du typhus

(1) Jacobs, page 276.

qui fit dans la place plus de 16.000 victimes, le général Devilliers prit le commandement au mois de mars jusqu'à l'armis-



1813. — LE GÉNÉRAL BACHELU
Commandant la 34e division (1).

tice (10 juin); à partir de cette époque, la division fut aux ordres du général Bachelu, promu divisionnaire.

L'ARMISTICE. — LES CROIX.

Le 9 juin, la garnison fait une grande sortie. Vers midi,

(1) BACHELU (Gilbert-Désiré-Joseph), né à Dôle en 1777. Entre en 1794 à l'École du génie, à Metz. Capitaine en 1795, fait avec Moreau la campagne du Rhin. Nommé chef de bataillon par Kléber au siège du Caire. Envoyé à Saint-Domingue avec le général Leclerc, comme colonel du génie. Chef d'état-major du génie au camp de Boulogne, de 1803 à 1805; prend à ce moment le commandement du 11e régiment d'infanterie de ligne; campagne de Hollande avec Marmont; général de brigade en 1809, campagne de 1812 comme général de division; employé à Danzig jusqu'à la reddition de la place; commande en 1815 la 1re division du 2e corps (Reille), et combat aux Quatre-Bras et à Waterloo. Exilé par le gouvernement des Bourbons, ne peut rentrer en France qu'en 1817.

au plus fort du combat, le général Rapp parcourt à cheval toute la ligne de bataille, annonçant aux troupes une grande victoire de l'empereur Napoléon à Bautzen et la marche de l'armée française sur l'Oder. A la suite de ce combat, qui coûte aux assiégés 6 officiers et 210 hommes tués, 19 officiers et 427 blessés, la 34e division est honorablement citée à l'ordre du jour où une mention spéciale est faite du brillant colonel d'Egloffstein.

Le lendemain, 10 juin, un officier d'ordonnance de l'Empereur (le capitaine de Plantat) apporte à Danzig la nouvelle de la conclusion d'un armistice et des récompenses nombreuses pour les défenseurs de la place : 10 croix d'officier et 100 de chevalier de la Légion d'honneur; le gouverneur reçoit le grand cordon de l'ordre de l'Union, le colonel d'Egloffstein la croix d'officier de la Légion d'honneur et un sous-officier de Weimar celle de chevalier.

L'armistice dure jusqu'au 19 août. C'est pendant ce temps que Rapp organise, avec les officiers en surnombre, les deux bataillons du « Régiment du Roi de Rome », et avec les employés de l'intendance, du trésor et du commissariat, le bataillon qualifié de « Riz-Pain-Sel » par les troupes de la garnison : ce dernier bataillon est chargé d'assurer le service dans l'intérieur de la place.

Enfin, le 29 août, la 34e division livre son dernier combat sérieux. L'ennemi attaquait Langfuhr : Rapp, avec la plus grande partie de la garnison, sortit de la place et fondit sur les lignes russes entre Wonneberg et Langfuhr, la 34e division au centre. Cette dernière ne se ménagea pas et le « Bataillon d'Europe », en enlevant deux redoutes aux Russes, perdit deux officiers et 36 hommes : le brave colonel d'Egloffstein fut encore blessé dans cette affaire.

LA CAPITULATION. — LE RETOUR.

Le bombardement de la ville commença le 9 octobre; dans la nuit du 1er au 2 novembre, il amena l'incendie des maga-

sins à vivres de la place; les assiégés, déjà rigoureusement rationnés, durent dès lors se contenter de la viande des chevaux tués ou morts et de pain presque immangeable fait avec de la farine de blé à demi brûlé.

Les tentatives de débauchage de l'ennemi restaient presque sans effet : sur les 1.017 hommes qui désertèrent, surtout pendant les derniers mois du siège, il n'y eut que 287 Allemands de la brigade Devilliers et parmi ceux-ci 3 Saxons seulement du régiment des Duchés : « Les soldats de Rapp étaient fiers d'appartenir à la garnison de Danzig (1). »

Enfin, le 27 novembre, à 9 heures du soir, les canons se taisent subitement : le gouverneur venait de conclure un armistice et, deux jours après, la capitulation était signée. Les vivres se trouvaient complètement épuisés, la moitié de la ville tombait en ruines et la dissolution de la Confédération du Rhin rendait difficile le maintien dans nos rangs des troupes allemandes qui y combattaient encore. Les clauses de la capitulation stipulaient que la garnison sortirait de la place avec les honneurs de la guerre et que toutes les troupes françaises retourneraient librement en France : l'empereur Alexandre ne ratifia pas ces conditions honorables, si justifiées par l'inébranlable courage des assiégés ; les troupes françaises quittèrent la ville le 12 décembre pour être dirigées comme prisonnières de guerre dans l'intérieur de la Russie...

Le lendemain, les Allemands sortirent à leur tour de la place, avec armes et bagages, habillés à neuf sur les magasins encore existants, avec une capote sur eux et une autre roulée sur le sac. Les contemporains sont unanimes à constater les sentiments de regret qu'ils exprimèrent, au moment de se séparer de leurs compagnons français de gloire et d'infortune (2).

Dirigés d'abord sur Berlin où ils parviennent le 31 jan-

---

(1) Jacobs, page 283.

(2) Voir la citation de Bernays, dans *Le Régiment de Francfort*, par le commandant Sauzey, page 93.

vier 1814, nos anciens alliés des Duchés saxons sont ensuite mis en route pour la Thuringe : 4 officiers, 5 sous-officiers et 17 soldats rentrent à Weimar le 14 février (1) et, le 16, 55 hommes reviennent à Gotha : c'était tout ce que la guerre, la maladie ou la captivité avait épargné du régiment des Duchés de Saxe, qui avait loyalement et bravement servi sous les aigles françaises pendant la dramatique campagne de 1812 en Russie, et durant l'un des sièges les plus mémorables de la période du premier Empire.

---

(1) Knötel, *Uniformenkunde*, I, n° 42.

formité, en adoptant le type des uniformes français ; le shako remplace le chapeau ; il est décoré sur le devant d'une plaque de cuivre, représentant les armes des Duchés entre deux branches de lauriers surmontées d'une couronne ; cordon blanc au shako et pompon à flamme Le fourniment est blanc pour les troupes; mais les officiers portent le ceinturon noir verni passant sur l'épaule droite ; ils ont les épaulettes d'or, et le cordon d'or au shako qui est bordé au sommet d'un galon d'or et porte un haut plumet rouge.

En 1812, le docteur Geissler qui fit la campagne avec le régiment des Duchés, nous dit que les soldats des deux premiers bataillons reçurent à Hambourg un large pantalon en drap bleu foncé avec bande rouge, pour remplacer la culotte blanche étroite qui se portait avec les petites guêtres noires.

Le bataillon de marche de Thuringe, levé après les désastres de la guerre de Russie, passa aux Prussiens au mois d'avril 1813 et combattit même contre les Français à la Katzbach ; il conserva dans les rangs ennemis la tenue qu'il avait reçue à sa formation : habit bleu foncé à longues basques, avec col rouge et parements bleu clair; pantalon gris, manteau gris à petit col rabattu ; le shako de Weimar ; et, pour les officiers, la casquette en drap. Le régiment complet dont Napoléon exigea la levée, en compensation de la perte du bataillon transfuge, reçut la tenue de 1812.

II. — Contingents de Weimar et d'Hildburghausen.

Le bataillon des carabiniers de Weimar, qui combattit contre nous à Auerstædt dans les rangs prussiens et accompagna jusqu'à Trave les débris du corps de Kalkreuth en retraite sur Lubeck, fut rappelé à Weimar par ordre de l'empereur Napoléon et mis peu après à la disposition des généraux français qui l'employèrent dès 1807 au siège de Colberg. En 1806, cette troupe portait un habit vert, avec parements verts et col vert à pattes jaunes ; retroussis et boutons jaunes ; cravate rouge ; culotte verte dans de courtes guêtres noires ;

chapeau analogue à celui des grenadiers prussiens de l'époque, garni par devant d'un bandeau de métal jaune et à gauche d'un plumet vert; buffleteries noires croisées sur la poitrine, l'un des baudriers portant la cartouchière et l'autre le portemanteau qui remplaçait le sac. Chose assez étrange, ces carabiniers de Weimar étaient munis, à cette époque, d'une haute canne de montagne dans le genre de notre alpenstock moderne. Un chapeau du modèle russe est adopté en 1807 : il est bordé de jaune, décoré sur le devant d'un petit écusson de cuivre et, à gauche, du même plumet vert que ci-dessus. Le fourniment est alors en cuir jaune, mais redevient noir dès 1809; on porte aussi, à partir de ce moment, un long pantalon gris qui descend par-dessus la guêtre.

Le contingent d'Hildburghausen avait la même tenue que celui de Weimar.

En 1812, adoption du shako que Gotha et Cobourg portaient déjà; ce shako, à visière cerclée de cuivre, garni de cordons et de glands blancs, est décoré par devant d'un cor de chasse en cuivre; le pantalon gris avec passepoil jaune a décidément remplacé l'ancienne culotte verte; en été, on porte le pantalon de toile blanche. Les officiers ont l'épaulette d'or, les aiguillettes de même métal, et, au shako, avec des cordons et des glands d'or, les initiales couronnées du duc de Weimar, au lieu du cor de chasse porté par la troupe; ils ont aussi la culotte blanche, de hautes bottes, le sabre à fourreau de cuivre et les gants à manchettes de couleur blanche.

Une compagnie de carabiniers est organisée en 1812 dans le bataillon léger de Weimar : on lui donne les épaulettes, le plumet et le cordon de shako orange; le col de l'habit, fermé par devant et non plus échancré, ne laisse plus voir l'ancienne cravate rouge de 1807.

III. — Contingent de Cobourg.

Le contingent fourni par la maison de Saxe-Cobourg au quatrième régiment de la Confédération du Rhin reçut un

habit vert foncé, à pattes de parements de même couleur, avec col et parements jonquille : les parements, comme le col, portaient des boutonnières de galon blanc; retroussis et doublure rouges; boutons blancs, buffleteries blanches croisées sur la poitrine; le shako, garni de cordons et glands blancs, était décoré sur le devant d'une plaque de cuivre en losange portant un cor de chasse; culotte bleu de ciel à la hongroise avec passementeries jaunes; les officiers avaient la botte hongroise à gland, le chapeau, et ne prirent le shako qu'en **1812**. Le pantalon blanc se portait aussi dans la tenue d'été.

Les deux compagnies de Cobourg devinrent bientôt les compagnies d'élite des premier et deuxième bataillons du régiment des Duchés; transformés en grenadiers, les soldats de Cobourg reçoivent le bonnet à poil du modèle français, avec plumet et cordon rouges et les épaulettes rouges à franges des grenadiers français. Les retroussis cessent d'être rouges en **1812** : ils sont verts, de la couleur du fond de l'habit, mais garnis alors d'un passepoil rouge.

Les officiers conservent le shako, avec garnitures d'argent (cercle de visière, cordons et glands, jugulaires d'écailles, galons de pourtour au sommet) mais la plaque en losange est en cuivre. Le haut plumet, en plumes noires, est rouge à la base; les aiguillettes, les épaulettes, les boutons sont d'argent; la botte hongroise est bordée d'argent et a un gland de même; enfin, le ceinturon est en cuir verni noir et les bélières sont garnies de riches ornements d'argent.

IV. — A propos d'épaulettes (1).

La très curieuse correspondance qui suit nous montre que l'Empereur, dès le commencement de **1809**, était soucieux d'imposer à tous les officiers de la Confédération du Rhin les

(1) Communication de M. J. Margerand, d'après les pièces versées au Musée de l'Armée à la suite de l'incendie des archives de la Guerre.

mêmes indices distinctifs des grades que ceux portés par les officiers français.

Berthier écrit en effet au général Clarke, comte d'Hunebourg, ministre de la Guerre :

Paris, le 16 février 1809.

A Son Excellence le Ministre de la Guerre.

L'Empereur, Monsieur le Comte, a décidé ce matin que les officiers des corps appartenant aux Princes de la Confédération du Rhin dont le contingent est employé avec les corps de l'armée française, doivent porter les mêmes marques distinctives de grade, telles que les portent les officiers français. Cette disposition est absolument nécessaire parce que dans la plupart des régiments des Princes, en Allemagne, l'épaulette n'étant point une distinction de grade, des sous-lieutenants portent celle de colonel.

D'après l'ordre de Sa Majesté, j'écris aux corps de la Confédération qui sont à l'armée d'Espagne pour qu'ils se conforment à cette disposition. Votre Excellence voudra bien donner des ordres pour les autres corps de la Confédération du Rhin qui sont dans d'autres armées de l'Empereur.

Il sera également nécessaire, Monsieur le Comte, que vous veuillez bien écrire aux Princes de la Confédération du Rhin, pour qu'ils donnent des ordres en conséquence à leurs troupes.

Je renouvelle à Votre Excellence l'assurance de ma haute considération.

ALEXANDRE.

Une semaine ne s'était pas écoulée que Clarke écrivait la lettre suivante au comte de Champagny, ministre des Relations Extérieures, l'avisant des ordres de l'Empereur et le chargeant de les faire connaître aux princes alliés :

MINISTÈRE DE LA GUERRE. Le 23 février 1809.

—

4e BUREAU.

—:—

Monsieur le Comte,

J'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence que l'Empereur a décidé que les officiers des troupes des Souverains qui font partie de la Confédération du Rhin porteraient, lorsque ces troupes serviront avec celles de Sa Majesté, les mêmes marques distinctives que les officiers français des grades correspondants. Cette disposition a paru indispensable, parce que

dans la plupart des régiments des Princes allemands, l'épaulette ne servant pas à distinguer les grades, des sous-lieutenants portent celle affectée en France aux colonels, ce qui peut donner lieu à des méprises qu'il est à propos d'éviter.

Le Prince vice-connétable, major général, a donné des ordres pour que cette décision de l'Empereur reçoive son exécution dans les régiments des Princes de la Confédération qui sont en Espagne. J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien faire connaître cette décision à tous les Princes qui composent la Confédération, en les invitant à donner des ordres pour qu'il s'établisse à cet égard une uniformité dont ils apprécieront sans doute la convenance.

Agréez, Monsieur le Comte, l'assurance de ma haute considération.

Le ministre de la Guerre.

Au reçu de cette lettre, le comte de Champagny est pris de scrupules : il faut qu'il demande à Clarke si cette décision de l'Empereur, qu'il comprend fort bien en ce qui concerne de simples « princes » de la Confédération, doit être appliquée aussi dans les troupes des « rois » confédérés : cruelle énigme et émotion dans le protocole...

Paris, le 1er mars 1809.

A Son Excellence Monsieur le comte d'Huncbourg.

Monsieur le Comte,

Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'annoncer par sa lettre du 23 février que Sa Majesté Impériale avait décidé que les officiers des troupes de la Confédération du Rhin, lorsque ces troupes serviraient avec celles de France, porteraient les mêmes marques distinctives que les officiers français des grades correspondants, mais j'ignore si cette décision est applicable aux troupes des rois confédérés qui jusqu'à présent ont formé des corps séparés, et qui, d'après la nouvelle organisation, composent encore des divisions distinctes et détachées. J'ai besoin d'avoir à cet égard l'opinion de Votre Excellence, avant d'agir directement auprès des cours royales de la Confédération. Mais j'ai déjà chargé M. Bascher d'inviter les membres du Collège des Princes à prendre des dispositions conformes à la décision de Sa Majesté Impériale.

J'ai l'honneur de vous renouveler, Monsieur le Comte, l'assurance de ma haute considération.

CHAMPAGNY.

Clarke, qui n'a pas les mêmes scrupules d'étiquette et qui

d'ailleurs en a référé à Berthier, répond très militairement au diplomate : c'est la réponse du major général que le ministre de la Guerre traduit de la manière suivante :

MINISTÈRE DE LA GUERRE. — 4e DIVISION. —:—

Paris, le 8 mars 1809.

A Monsieur le comte de Champagny, ministre des Relations Extérieures.

Monsieur le Comte,

Lorsque l'Empereur a décidé que les officiers des troupes de la Confédération du Rhin qui servent dans ses armées porteraient les mêmes marques distinctives que les officiers français de grade correspondant, son intention a été de prévenir toute méprise et que chacun fût exactement traité comme il a droit de l'être ; dès lors je ne pense pas qu'il y ait aucune différence à établir entre les contingents des princes et ceux des rois, même dans le cas où ces derniers forment des divisions séparées, car les opérations de la guerre peuvent exiger d'un moment à l'autre que ces divisions se trouvent avec des corps français ; il me semble donc que la décision de Sa Majesté doit être notifiée à tous les Souverains qui composent la Confédération du Rhin.

Agréez, Monsieur le Comte, l'assurance de ma haute considération.

Le ministre de la Guerre.

Et voilà comme quoi les officiers des armées royales bavaroise, wurtembergeoise et saxonne, tout aussi bien que ceux des petits Duchés de Gotha, Cobourg et Weimar, reçurent l'épaulette française dès les premiers mois de l'année 1809.

II. — Weimar et Hildburghausen.

FORT (E.). — *Aquarelles originales.*
Saxe-Weimar : Tambour.

GOETZ (F.). — *Uebersicht der sämmtlichen Abbildungen des Grossherzoglich. Sächsischen Militärs in dem Zeitraum von 1775 bis 1825.* — Weimar, s. d. — Album, in-folio en largeur, contenant 17 pages de texte et 20 planches (F. Goetz del.), dédié à Son Altesse le Grand-Duc de Saxe-Weimar-Eisenach.

N° 4. Husaren, von 1775 bis 1806.
Husaren, von 1806 bis 1808 (Auerstædt).
N° 9. Scharfschützen Bataillon von 1805 (officiers, soldats, cor).
N° 11. Füsilier Bataillon, von 1807 bis 1809 (Siège de Colberg).
N° 12 *a*. Leichtes Infanterie Bataillon, 1809-1811 (Autriche, Tyrol, Espagne : officier et soldats).
N° 12 *b*. Leichtes Infanterie Bataillon, 1811-1820 (Russie, siège de Danzig, bataillon de Thuringe : officier et soldats).
N° 13. Carabinier Compagnie (Russie, 1812 : officier, soldats).
N° 19. Husaren, 1808-1825.

LIÉNHART et HUMBERT. — *Les Uniformes de l'Armée française* (Voir ci-dessus : I. Gotha).

Tome V. Pl. 45. — 1812-1813. Carabinier de Saxe-Weimar.
Schémas : 1807-1809. Infanterie de Saxe-Weimar.
1809. Infanterie de Saxe-Weimar.
1812-1813. Infanterie de Saxe-Weimar.
Officier de Saxe-Weimar.
1806-1812. Hussard de Saxe-Weimar ; hussard en pelisse.

KNÖTEL (Richard). — *Uniformenkunde* (Voir : I. Gotha).

I. 42. — 1806. Chasseur de Saxe-Weimar.
IV. 54. — 1806-1808. Hussard de Saxe-Weimar.
XII. 6. — 1812. Bataillon d'infanterie légère de Weimar :
Carabinier ;
Officier de carabiniers ;
Officier de fusiliers ;
Fusilier.
II. 26. — 1812. Infanterie de Saxe-Weimar : Officier, chasseur.

SAINT-HILAIRE (Marco de). — *Histoire de la campagne de Russie en 1812.* — Paris, Eugène et Victor Penaud, 1846. 2 vol. in-8° avec 30 planches coloriées d'uniformes, par de Moraine.
1812. Hussard de Saxe-Weimar.

WEILAND. — *L'Armée Impériale de France et ses Alliés* (Voir : I. Gotha).
Weimarscher Jaeger Officier.

III. — Cobourg.

FORT (E.). — *Aquarelles originales.*
Saxe-Cobourg : Musicien, tambour, sapeur.
Musicien et tambour.

LIÉNHART et HUMBERT. — *Les Uniformes de l'Armée française* (Voir : I. Gotha).
Tome V. Pl. 45. — 1809. Fusilier de Saxe-Cobourg.
Schémas : 1807-1812. Soldat de Saxe-Cobourg.
Officier de Saxe-Cobourg.

KNÖTEL (Richard). — *Uniformenkunde* (Voir: I. Gotha).
VI. 8. — 1809. Saxe-Cobourg : Fusiliers.
Sous-officier.
Officier.
II. 26. — 1812. Saxe-Cobourg : Grenadier.
Officier.
VI. 48. — 1813. Landsturm de Saxe-Cobourg.

WEILAND. — *L'Armée Impériale de France et ses Alliés* (Voir : I. Gotha).
Saxen-Coburg. Infanterie Officier.
Herzogl. Saxen-Coburg. Grenadier.

APPENDICE

Officiers du Régiment des Duchés de Saxe morts au service de France (1)

Mai et juin 1807. — *Siège de Colberg.*

19 juin. Lieutenant MERKEL (mort de ses blessures).

22 juin. Lieutenant DE HENNING II (mort de ses blessures).

— Blessés pendant le siège : le colonel DE HENNING et deux lieutenants.

4 et 5 août 1809. — *Combats d'Unter-Au et d'Ober-Au* (*Tyrol*).

Colonel DE HENNING (mort de ses blessures).

Capitaine DE HÖNNING (tué).

Capitaine A. DE SCHIRBRANDT (tué).

Lieutenant DE SCHIRBRANDT (tué).

Lieutenant DE HÖNNING (tué).

Lieutenant DE BREUN (mort de ses blessures).

— Blessés : 3 officiers supérieurs, 3 capitaines, 10 lieutenants et 1 chirurgien.

25 mars 1810. — *Combat de Manrésa* (*Espagne*).

Capitaine GEYER DE GEYERSBERG (mort de ses blessures)

Blessés : 2 capitaines, 7 lieutenants.

18 juillet 1810. — *Combat de Granollers* (*Espagne*)

Lieutenant MULLER (mort de ses blessures).

5 décembre 1812. — *Route de Smorgoni.*

Chirurgien HASSKARL (tué par les cosaques).

---

(1) D'après l'ouvrage de M. Martinien.

7 décembre 1812. — *En Lithuanie.*

Lieutenant ALTROCK (gelé aux avant-postes).

10 décembre 1812. — *Combat de Wilna.*

Capitaine MERKEL (tué).
Capitaine DE DONOP (mort de ses blessures).
Capitaine SCHULTHESS (blessé et mort en captivité).
Lieutenant DE WANGENHEIM (tué).
Lieutenant FRIEDHEIM (blessé et mort en captivité).
Lieutenant DE STEUBEN (blessé et mort en captivité).
Lieutenant DE KROPF (blessé et mort en captivité).
Lieutenant DE KINSKI (blessé et mort en captivité).
Lieutenant DE DIEMAR (blessé et mort en captivité).
Lieutenant DE BACHOF (blessé et mort en captivité).
Lieutenant DE KURNATOWSKI (blessé et mort en captivité).
Capitaine DE CRAYEN (blessé et mort le 14 mars 1813).
— Blessés : 2 capitaines, 4 lieutenants.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Cᵉ, 2, rue Christine.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Général H. **Bonnal.** — *L'Esprit de la guerre moderne :*

Couronné par l'Académie française (Grand prix Gobert 1906).

De Rosbach à Ulm. — Paris, 1903, 1 vol. gr. in-8 avec 11 cartes en couleurs et des croquis .... 7 fr. 50

La Manœuvre d'Iéna. — Étude sur la stratégie de Napoléon et sa psychologie militaire, du 5 septembre au 14 octobre 1806. Paris, 1904, 1 vol. gr. in-8 avec 15 cartes en couleurs .... 10 fr.

La Manœuvre de Landshut. — Étude sur la stratégie de Napoléon et sa psychologie militaire depuis le milieu de l'année 1808 jusqu'au 30 avril 1809. Paris, 1905, 1 vol. gr. in-8 avec 20 cartes .... 10 fr.

La Manœuvre de Vilna. — Étude sommaire sur la stratégie de Napoléon et sa psychologie militaire de janvier 1811 à juillet 1812. Paris, 1905, 1 vol. gr. in-8 avec 10 cartes .... 3 fr.

Sadowa. — Étude de stratégie et de tactique générale. Paris, 1902, 1 vol. in-8 avec 25 cartes et croquis en couleurs .... 6 fr.

Frœschwiller. — Récit commenté des événements militaires du 15 juillet au 12 août 1870. 1 fort vol. gr. in-8 avec *atlas* de 38 cartes .... 12 fr.

La Manœuvre de Saint-Privat. — 18 juillet-18 août 1870. — Étude de critique stratégique et tactique.

1[er] volume. Paris, 1904, 1 vol. gr. in-8 avec 33 cartes .... 14 fr.

2[e] volume. Paris, 1906, 1 vol. gr. in-8 avec 16 cartes en couleurs et croquis .... 12 fr.

Questions militaires d'actualité :

1[re] Série : **La prochaine guerre ; le haut commandement ; les avant-gardes d'armée ; le testament militaire de Kouropatkine.** Paris, 1906, 1 vol. in-12 .... [*épuisé*]

2[e] Série : **La première bataille ; le service de deux ans ; du caractère chez les chefs ; discipline ; armée nationale ; cavalerie**, etc. Paris, 1907, 1 vol. in-12 .... 3 fr. 50

Capitaine **Colin.** — **L'Education militaire de Napoléon** (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). Paris, 1901, 1 vol. in-8 avec 5 cartes .... 7 fr. 50

Général **Pédoya.** — **L'Armée évolue.** — I. *Discipline ; antimilitarisme ; antipatriotisme.* Paris, 1907, 1 vol. in-12 .... 2 fr.

Publication de la Section historique de l'État-Major de l'Armée : **La Campagne maritime de 1805. — Trafalgar ;** par le commandant Édouard **Desbrière**, chef de la Section historique de l'État-Major de l'Armée. Paris, 1907, 1 vol. gr. in-8 avec cartes et croquis .... 24 fr.

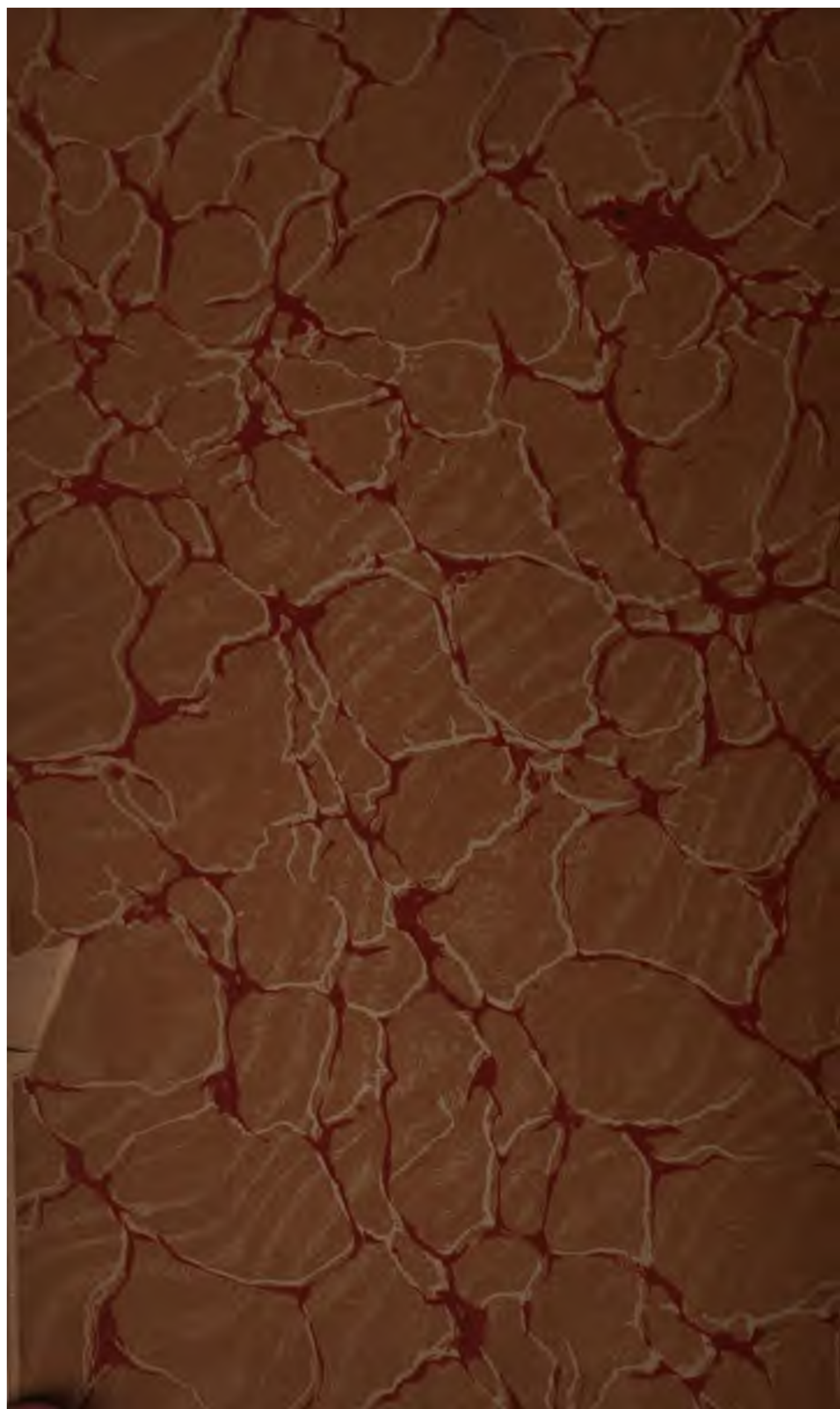
Publication de la Section historique de l'État-Major de l'Armée : **Guerre de 1870-1871. — L'investissement de Metz.** Paris, 1907, 1 vol. in-8 avec cartes .... 7 fr. 50

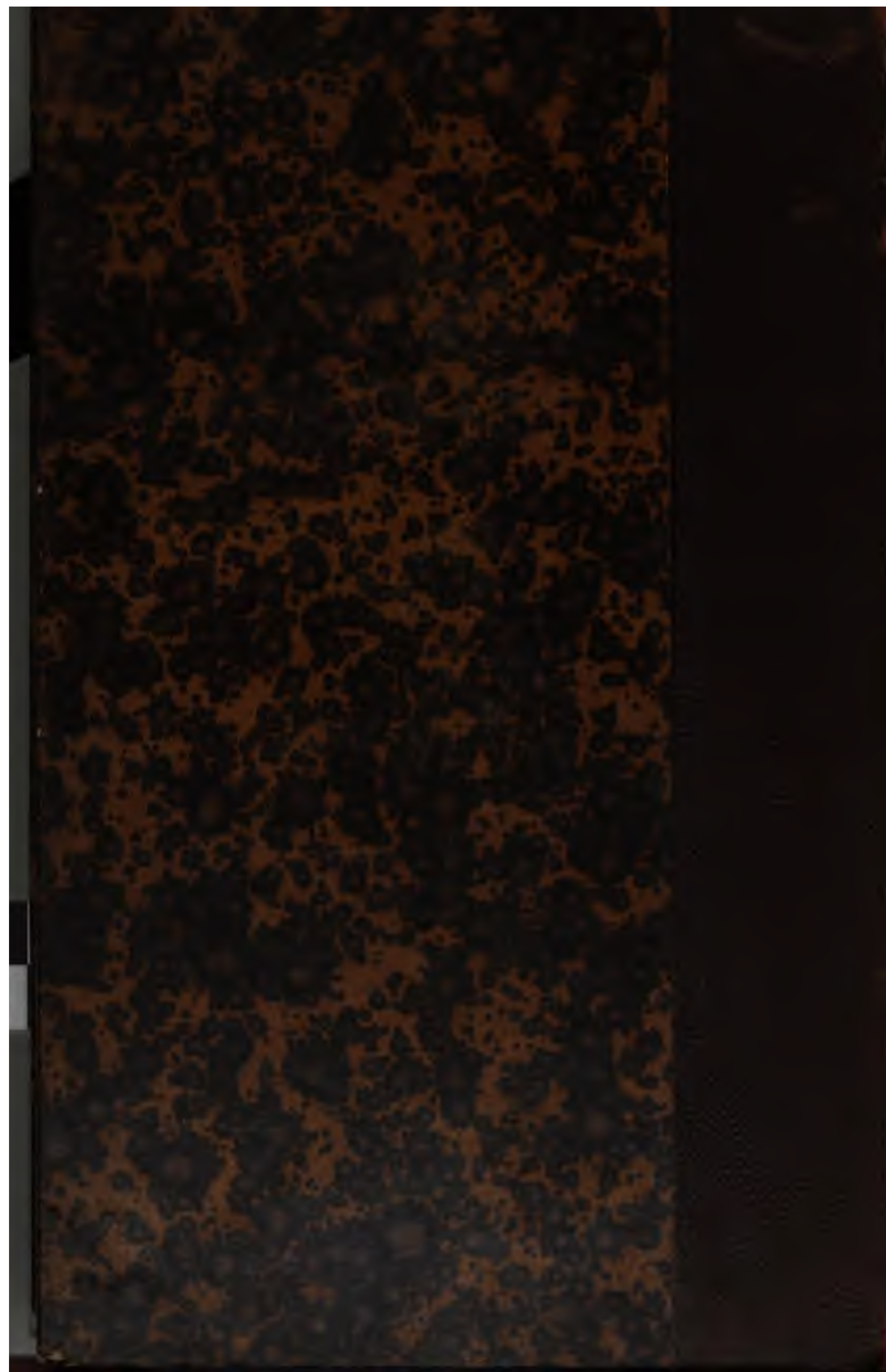
Général **Derrécagaix.** — **Yusuf.** — Récits d'Afrique. Paris, 1907, 1 vol. in-8 avec portrait .... 5 fr.

Commandant **de Fonclare. — Un soldat. Le lieutenant Burtin.** Paris, 1907, 1 vol. in-8 .... 4 fr.

Capitaine **Jacob**, du 109[e] d'infanterie. — **Discours d'un capitaine à ses soldats.** Préface de M. Pierre **Baudin**. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). Paris, 1905, 1 vol. in-12 .... 3 fr. 50

Paris. — Imprimerie R. Chapelot et C[e], 2, rue Christine.






3 2044 019 951 805